TEXTES *choisis*

Auteurs marquants

de la littérature mondiale

Illustration de la couverture :

Nouvelles parisiennes, Vincent Van Gogh

© Christie's Images/CORBIS/MAGMA

ISBN 0-7785-2605-4
PQ1109.A333 2004

TEXTES *choisis*

Auteurs marquants

de la littérature mondiale

PROTOCOLE de l'OUEST et du NORD CANADIENS
de collaboration concernant l'éducation de base

DONNÉES DE CATALOGAGE AVANT PUBLICATION (ALBERTA LEARNING)

Alberta. Alberta Learning. Direction de l'éducation française.
Textes choisis : Auteurs marquants de la littérature mondiale.

ISBN 0-7785-2605-4

1. Littérature française – Anthologies. 2. Lectures et morceaux choisis.
I. Titre. II. Titre : Auteurs marquants de la littérature mondiale.

PQ1109.A333 2004 840

Au Manitoba, en Saskatchewan, en Colombie-Britannique, au Nunavut, dans le Territoire du Yukon, dans les Territoires du Nord-Ouest et en Alberta, on peut commander ce document à l'adresse suivante :

Learning Resources Centre
12360, 142e Rue
Edmonton (Alberta) Canada T5L 4X9
Téléphone : (780) 427-2767
Télécopieur : (780) 422-9750
Courriel : lrccustserv@gov.ab.ca

Ailleurs, on peut s'adresser à :

Groupe Beauchemin, éditeur ltée
3281, avenue Jean-Béraud
Laval (Québec) Canada H7T 2L2
Téléphone : (514) 334-5912 1-800-361-4504
Télécopieur : (514) 450-688-6269
URL : www.beaucheminediteur.com

Pour obtenir de plus amples renseignements, communiquer avec :
Direction de l'éducation française
Alberta Learning
Édifice 44 Capital Boulevard, 9e étage
10044, 108e Rue
Edmonton (Alberta) Canada T5J 5E6
Téléphone : (780) 427-2940
Télécopieur : (780) 422-1947

En Alberta, pour appeler sans frais de l'extérieur d'Edmonton, composer le 310-0000.

Remarque : *Dans cette publication, les termes de genre masculin utilisés pour désigner des personnes englobent à la fois les femmes et les hommes. Ils sont utilisés uniquement dans le but d'alléger le texte et ne visent aucune discrimination.*

Cette publication est destinée au/aux :

Élèves	✓
Enseignants	✓
Administrateurs (directeurs, directeurs généraux)	
Conseillers	
Parents	
Grand public	
Autres (à spécifier)	

Copyright © 2004, la Couronne du chef des provinces du Manitoba, de la Saskatchewan, de la Colombie-Britannique, du Nunavut, du Territoire du Yukon, des Territoires du Nord-Ouest et de la province de l'Alberta, représentée par le ministre d'Alberta Learning, Alberta Learning, Direction de l'éducation française, Édifice 44 Capital Boulevard, 9e étage, 10044, 108e Rue, Edmonton (Alberta), T5J 5E6, téléphone : (780) 427-2940, télécopieur : (780) 422-1947, courriel : DEF@edc.gov.ab.ca

Nous nous sommes efforcés de reconnaître ici toutes nos sources et de nous conformer à la réglementation relative aux droits d'auteur. Si vous relevez certaines omissions ou erreurs, veuillez en informer Alberta Learning afin que nous puissions y remédier.

Tous droits réservés. Toute reproduction intégrale ou partielle du présent document par quelque procédé que ce soit, y compris la photocopie, est interdite, à l'exception de la reproduction autorisée par la licence de Access Copyright.

105-05306/

TABLE DES *matières*

AVANT-PROPOS vi
INTRODUCTION vii

I. LA LITTÉRATURE VOIT LE JOUR

• Les premiers pas 15
Mieux vaut la mort que la honte, divers ménestrels 17
Le rossignol, Marie de France 20
La pêche aux anguilles, divers ménestrels 25
Un jour de l'Ascension, Chrétien de Troyes 27
Que sont mes amis devenus, Rutebeuf 29
• **Vers la Renaissance** 31
Moi, Christine, qui ai pleuré, Christine de Pisan 32
Christine à son fils, Christine de Pisan 34
En regardant vers le pays, Charles d'Orléans 35
Je, Françoys Villon, escollier, François Villon 37

II. LA LITTÉRATURE SE LANCE

• Le renouveau 41
J'aime une amie entièrement parfaite, Marguerite de Navarre 42
Prisonnière de son amour, Marguerite de Navarre 43
Nouveau venu, qui cherches Rome en Rome, Joachim du Bellay 45
Heureux qui, comme Ulysse, Joachim du Bellay 46
Sonnet à Hélène, Pierre de Ronsard 47
Ô beaux yeux bruns, Louise Labé 48
Je vis, je meurs, Louise Labé 49
Le melon, Marc-Antoine de Saint-Amant 50
• La stabilisation 53
L'amour ou l'honneur ?, Pierre Corneille 54
Le Loup et le Chien, Jean de La Fontaine 56
La Cigale et la Fourmi, Jean de La Fontaine 57
Les larmes d'une mère, Jean Racine 58
Prose ou poésie ?, Molière 62
L'heure de la vérité, Molière 64
• **Le doute** 69
Une double ruse, Pierre Carlet de Chamblain de Marivaux 70
Candide au pays d'Eldorado, Voltaire 74

105-05306/

Table des

AVANT-PROPOS vi
INTRODUCTION vii

I. LA LITTÉRATURE VOIT LE JOUR

..... 15
Mieux vaut la mort que la honte, divers ménestrels 17
Le rossignol, Marie de France 20
La pêche aux anguilles, divers ménestrels 25
Un jour de l'Ascension, Chrétien de Troyes 27
Que sont mes amis devenus, Rutebeuf 29
• **Vers la Renaissance** 31
Moi, Christine, qui ai pleuré, Christine de Pisan 32
Christine à son fils, Christine de Pisan 34
En regardant vers le pays, Charles d'Orléans 35
Je, Françoys Villon, escollier, François Villon 37

II. LA LITTÉRATURE SE LANCE

• Le renouveau 41
J'aime une amie entièrement parfaite, Marguerite de Navarre 42
Prisonnière de son amour, Marguerite de Navarre 43
Nouveau venu, qui cherches Rome en Rome, Joachim du Bellay 45
Heureux qui, comme Ulysse, Joachim du Bellay 46
Sonnet à Hélène, Pierre de Ronsard 47
O beaux yeux bruns, Louise Labé 48
Je vis, je meurs, Louise Labé 49
Le melon, Marc-Antoine de Saint-Amant 50
• La stabilisation 53
L'amour ou l'honneur ?, Pierre Corneille 54
Le Loup et le Chien, Jean de La Fontaine 56
La Cigale et la Fourmi, Jean de La Fontaine 57
Les larmes d'une mère, Jean Racine 58
Prose ou poésie ?, Molière 62
L'heure de la vérité, Molière 64
• **Le doute** 69
Une double ruse, Pierre Carlet de Chamblain de Marivaux 70
Candide au pays d'Eldorado, Voltaire 74

III. LA LITTÉRATURE PREND SON ENVOL

• Le courage de s'exprimer 79
De l'esclavage, Charles de Montesquieu 80
Prière à Dieu, Voltaire 82
Des précautions utiles, Pierre Augustin Caron de Beaumarchais 83
..... 87
Rêve d'évasion, François René de Chateaubriand 88
Le lac, Alphonse de Lamartine 90
L'enfant grec, Victor Hugo 92
L'habit ne fait pas le moine, Stendhal 94
Première rencontre, Alexandre Dumas (père) 97
Se voir le plus possible, Alfred de Musset 100
L'invitation au voyage, Charles Baudelaire 101
..... 103
La force et la grâce, George Sand 104
Le bal, Gustave Flaubert 106
La mort de Gavroche, Victor Hugo 108
..... 111
Le dormeur du val, Arthur Rimbaud 113
Il pleure dans mon cœur, Paul Verlaine 114
Mon rêve familier, Paul Verlaine 115
La dernière classe, Alphonse Daudet 116
Choisi par les camarades, Émile Zola 120
L'épave, Guy de Maupassant 123
Respire ta jeunesse, Anna de Noailles 128
Annie, Guillaume Apollinaire 129
Le pont Mirabeau, Guillaume Apollinaire 130
J'avais à peine 16 ans, Blaise Cendrars 131

IV. LA LITTÉRATURE SORT DU RÊVE

• Le premier choc 135
Moi, soldat ? Jamais !, Roger Martin du Gard 136
Fête, Guillaume Apollinaire 138
Dans les tranchées, Roland Dorgelès 139
• Répit et nouveaux chocs 143
Le début des vacances, Colette 145
Un retard inexplicable, Antoine de Saint-Exupéry 147
Ma négritude, Aimé Césaire 150
Une lourde responsabilité, Jean-Paul Sartre 151
Liberté, Paul Eluard 154
Aujourd'hui, maman est morte, Albert Camus 156
Neige sur Paris, Léopold Sédar Senghor 158
Je me rappelle, Léopold Sédar Senghor 159
Une volonté farouche, Jean Anouilh 160

III. LA LITTÉRATURE PREND SON ENVOL

• Le courage de s'exprimer 79
De l'esclavage, Charles de Montesquieu 80
Prière à Dieu, Voltaire 82
Des précautions utiles, Pierre Augustin Caron de Beaumarchais 83

• Un certain équilibre 87
Rêve d'évasion, François René de Chateaubriand 88
Le lac, Alphonse de Lamartine 90
L'enfant grec, Victor Hugo 92
L'habit ne fait pas le moine, Stendhal 94
Première rencontre, Alexandre Dumas (père) 97
Se voir le plus possible, Alfred de Musset 100
L'invitation au voyage, Charles Baudelaire 101

• La remise en question 103
La force et la grâce, George Sand 104
Le bal, Gustave Flaubert 106
La mort de Gavroche, Victor Hugo 108

• L'orage à l'horizon 111
Le dormeur du val, Arthur Rimbaud 113
Il pleure dans mon cœur, Paul Verlaine 114
Mon rêve familier, Paul Verlaine 115
La dernière classe, Alphonse Daudet 116
Choisi par les camarades, Émile Zola 120
L'épave, Guy de Maupassant 123
Respire ta jeunesse, Anna de Noailles 128
Annie, Guillaume Apollinaire 129
Le pont Mirabeau, Guillaume Apollinaire 130
J'avais à peine 16 ans, Blaise Cendrars 131

IV. LA LITTÉRATURE SORT DU RÊVE

• Le premier choc 135
Moi, soldat ? Jamais !, Roger Martin du Gard 136
Fête, Guillaume Apollinaire 138
Dans les tranchées, Roland Dorgelès 139

• Répit et nouveaux chocs 143
Le début des vacances, Colette 145
Un retard inexplicable, Antoine de Saint-Exupéry 147
Ma négritude, Aimé Césaire 150
Une lourde responsabilité, Jean-Paul Sartre 151
Liberté, Paul Éluard 154
Aujourd'hui, maman est morte, Albert Camus 156
Neige sur Paris, Léopold Sédar Senghor 158
Je me rappelle, Léopold Sédar Senghor 159
Une volonté farouche, Jean Anouilh 160

IV. LA LITTÉRATURE SORT DU RÊVE (suite)

• Un monde renouvelé 163

Il n'y a pas d'amour heureux, Louis Aragon 165
Nous ne sommes pas ordinaires, Colette 167
Les enfants qui s'aiment, Jacques Prévert 169
Pour faire le portrait d'un oiseau, Jacques Prévert 169
Composition française, Jacques Prévert 171
Au milieu des solitudes, Samuel Beckett 172
Si tu t'imagines, Raymond Queneau 175
Le déserteur, Boris Vian 177
Je l'ai perdue, Jean Cocteau 179
La déception, Simone de Beauvoir 181
Le secret de mon père, Camara Laye 183
En voyage avec Papa, Marguerite Yourcenar 185

PROFILS D'AUTEURS 189

Avant-propos

Les sept partenaires du Protocole de l'Ouest et du Nord canadiens (Colombie-Britannique, Alberta, Saskatchewan, Manitoba, Nunavut, Territoires du Nord-Ouest et Yukon) t'offrent ce recueil, destiné tout d'abord à des élèves francophones. Nous espérons que les textes choisis te donneront le goût de lire et de découvrir davantage ta culture francophone. Nous t'invitons à réfléchir à ta vision du monde tout en lisant ces textes.

Toutefois, si tu es un élève inscrit à un programme de français langue seconde – immersion, tu trouveras dans ce recueil des textes qui sauront t'intéresser. Ainsi, tous les élèves qui étudient en français auront l'occasion de découvrir des auteurs qui ont marqué la littérature de langue française depuis ses origines.

Tu peux lire ce recueil du début à la fin ou bien l'ouvrir au hasard et te laisser emporter par un poème, un récit ou une scène de pièce de théâtre. Tu y trouveras des auteurs qui sauront peut-être te rejoindre et tu pourras, à ta guise, lire d'autres œuvres qu'ils ont publiées. Tu auras également l'occasion d'exploiter certains textes en classe.

La plupart des textes sont accompagnés de notes explicatives en bas de page. Nous te suggérons de faire un premier survol du texte sans lire les notes en bas de page. Il se peut que tu connaisses déjà le vocabulaire ou que tu puisses découvrir le sens du texte sans comprendre chaque mot. Consulte ces notes si tu le désires ou si tu veux connaître le sens exact d'un mot.

Bonne lecture !

Introduction

Les débuts : l'écriture, un simple outil

Au début, il y a de cinq à six mille ans, l'écriture était un outil de comptabilité, de gestion des récoltes et du commerce. C'est ce qu'on voit sur les plus anciennes tablettes de Mésopotamie.

Puis, aux sources de notre civilisation, les rois, toujours en guerre les uns avec les autres, ont voulu faire connaître leur gloire au monde et aux générations suivantes. Les prêtres ont voulu répandre la bonne parole en transcrivant les traditions et les commandements des religions. De nouveaux types d'écrits ont vu le jour : les chroniques et les textes sacrés.

L'écriture : le plaisir de quelques privilégiés

Avec le temps, la société humaine se raffinait. Dans la civilisation occidentale, le bien-être général s'améliorait, laissant aux membres des classes supérieures des loisirs et le temps d'étudier. C'est alors qu'est née la littérature : l'art d'écrire pour distraire et échanger des chants, des histoires, des rêves et des idées. Il y eut ainsi une très riche littérature grecque et latine.

Le peuple, ses récits et ses chants

Après l'effondrement de l'Empire romain, en 496, l'Europe a vécu une longue régression. Cependant, l'Église survivait, et avec elle, des textes sacrés. Peu à peu, l'organisation a succédé au désordre, apportant une certaine sécurité et le confort. La vie est devenue plus agréable pour les nobles, même dans leurs châteaux forts peu confortables, et même pour les artisans et les notables des villes et des bourgs.

Les gens ont commencé à se distraire, dans les châteaux, dans les bourgs et dans les campagnes : danses, fêtes et autres célébrations se succédaient. Des trouvères et des jongleurs allaient de village en village, de château en château, racontant leurs légendes et leurs poèmes, chantant leurs ballades et jouant de leurs instruments. Mais presque rien ne se transmettait par écrit, à part les textes sacrés, les décrets des rois et les traités, presque tous rédigés en latin.

Cependant, la langue commune évoluait, mélangeant le latin de l'Église, le celte des Gaulois et le germain des nouveaux venus. La langue romane, d'où vient le français, est devenue la manière de communiquer du peuple et des nobles. Après la mort de Charlemagne, en 814, la France a vu le jour, et le français s'y est développé. Le traité de Verdun (843) est le premier document connu écrit en langue romane.

La littérature prend son essor

Après l'an 1000, l'Europe a connu trois siècles de prospérité. La littérature a repris force et s'est répandue chez les nobles, les commerçants et les artisans. La littérature en français est devenue peu à peu ce qu'elle avait été pour les Grecs et les Romains, puis elle est allée bien au-delà.

La Chanson de Roland, un des premiers textes en français, raconte une légende, déjà très vieille, que l'on se transmettait depuis longtemps dans les veillées. C'était le début d'une longue histoire, que nous allons partager avec toi.

La longue marche vers la publication

Dis-toi que dans ses débuts, du XII[e] siècle jusqu'à l'invention en 1436 de la presse à imprimer par Gutenberg, les livres étaient faits par des copistes, en général des moines. Peu de gens savaient lire et encore moins écrire. Les œuvres littéraires restaient le privilège d'une petite minorité de gens aisés et puissants, et des moines.

Note bien que le progrès dans la reproduction des livres était très lent. Il a fallu passer par bien des inventions nouvelles au cours des siècles avant d'arriver aux moyens électroniques actuels.

Ajoute à cela que la littératie a été lente à se développer parmi les gens ordinaires. Il y a un siècle et demi, peu de gens savaient lire et écrire en Europe et en Amérique du Nord. De plus, les livres étaient trop chers pour que tout le monde puisse en acheter.

Tu es donc privilégié par rapport à tes ancêtres : tu peux, pour un prix très modique, lire des œuvres de toute beauté qui, à leur publication, n'étaient accessibles qu'à très peu de monde.

D'autres peuples francophones prennent la plume

Au début, la France n'était qu'une petite région autour de Paris. Avec l'expansion du royaume, puis de la République, de l'Empire et de nouveau de la République, la langue s'est répandue au cours des siècles.

Avec les aventures coloniales, à compter du XVI[e] siècle, le français a pris pied en Afrique, en Extrême-Orient, dans le Pacifique et dans les Amériques. Et dans ce vaste cadre, des écrivains ont pris la plume pour exprimer en français leurs idées, leurs rêves, leurs histoires et leurs revendications. Au Canada, une littérature autonome naît et se développe, pratiquement à l'insu des écrivains français, et loin de l'influence française. N'oublions pas non plus, tout près de la France, les écrivains francophones de la Belgique, de la Suisse et de l'Italie. Finalement, dans d'autres pays, notamment en Europe de l'Est, de nombreuses personnes ont été éduquées en français et ont contribué à la littérature française.

D'ÉTAPE EN ÉTAPE, LE CHEMINEMENT DE LA LITTÉRATURE

Et maintenant, attaquons-nous à la littérature française de par le monde depuis son commencement. Nous avons divisé ce recueil en quatre grandes parties :

Première partie : La littérature voit le jour

L'imprimerie n'est pas encore devenue chose courante, le livre est rare, le public est peu nombreux, mais on écrit ! Cette époque nous amène jusqu'à la fin du XV^e^ siècle.

Deuxième partie : La littérature se lance

On imprime des livres, mais pouvoir les lire est encore un privilège : du début du XVI^e^ siècle jusqu'au milieu du XVIII^e^.

Troisième partie : La littérature prend son envol

C'est une première période d'expansion de l'imprimerie, avec les premiers journaux et l'utilisation de plus en plus efficace de l'imprimerie. Cette période va jusqu'au début du XX^e^ siècle.

Quatrième partie : La littérature sort du rêve

Nous sommes au XX^e^ siècle. Une grande partie de la population sait lire. Le livre est devenu d'usage courant, accessible à tous ou presque. Le nombre d'auteurs publiés et lus augmente de manière impressionnante.

Certains auteurs sont cités dans des périodes antérieures ou postérieures à leur place logique dans la chronologie : il y a toujours des gens en avance sur leur temps, et d'autres qui sortent difficilement d'un passé douillet. De plus, bien des auteurs ont trempé leur plume dans plusieurs courants et plusieurs genres au cours de leur vie.

Dans chacune de ces périodes, nous jetons donc un coup d'œil sur divers genres d'écriture et divers courants littéraires. Tout en évitant le dogmatisme et le jugement de valeur, nous respectons la grande continuité dans la littérature.

Lis ce recueil, laisse-toi guider et pénètre dans un monde merveilleux, celui de la vaste littérature de langue française. Tu seras enchanté.

I

LA LITTÉRATURE avait le pour

© Archivo Iconografico, S.A./CORBIS/MAGMA

(du haut Moyen Âge
à la fin du XVe siècle)

Une paisible prospérité

Commençons avant même que n'existe la langue française. Pendant les siècles de la civilisation gallo-romaine, on va de village en village par des chemins dallés. Les petits champs près des villages, tout comme les grands domaines, produisent en abondance. Il reste d'importantes forêts dans les plaines et les montagnes. Églises et monastères remplacent les temples. La vie est raffinée : la culture, l'art et le commerce sont florissants. Ce qui deviendra plus tard la France connaît la prospérité.

Un terrible recul

L'arrivée des peuples destructeurs – les Francs, les Vandales et les Huns – abîme sérieusement la structure sociale. Quand finalement Attila le Hun est vaincu, en 451, les vrais vainqueurs sont les Francs. Leur chef, Clovis, et ses descendants gardent le pouvoir pendant trois siècles.

Les Francs sont à peine moins destructeurs que les Huns. Le recul culturel est terrible. Pendant trois siècles, on ne passe plus sur les routes. Les villages sont en ruine. La forêt envahit les domaines abandonnés et la violence règne. Cependant, l'Église a insufflé la crainte de Dieu parmi les Francs et les moines peuvent donc conserver une partie de ce qui avait été.

De l'espoir

Peu à peu, la dynastie des Carolingiens prend la place des rois francs. Le point culminant de ce règne est celui de Charlemagne (742-814). Il contrôle un vaste domaine, comprenant une partie importante de ce qui constitue aujourd'hui l'Europe occidentale. Doté d'un grand sens de l'organisation, Charlemagne appuie l'expansion du christianisme, ce qui lui assure le soutien des papes.

Les Carolingiens s'appuient sur des chefs francs, érigés en barons, comtes ou ducs, qui contrôlent les terres autour de châteaux stratégiquement placés. Ils prennent tout ce qui est à leur portée sous leur « protection », contre paiement, bien sûr. Ces nobles brigands passent leur vie à se battre entre eux et à guerroyer pour le compte de l'empereur. Pourtant, la sécurité et la qualité de vie s'améliorent.

La naissance de la langue française

Une nouvelle langue se crée, à partir de ce qui reste du latin, du celte et du franc. C'est la langue romane, d'où vient le français. Charlemagne relance la lecture et l'écriture. Il crée des écoles pour les enfants des nobles. Après la mort de Charlemagne, ses fils se divisent l'Empire. Le traité de Verdun, un des tout premiers documents écrits en langue romane, donne à Charles le pays qui devint la France. Et la langue française s'y développe.

Le Moyen Âge se divise nettement en deux périodes. Il n'est donc pas étonnant de voir dans la littérature deux époques bien distinctes. Pour l'étude des extraits littéraires, nous te proposons le regroupement suivant :

- **Les premiers pas**
- **Vers la Renaissance**

Les premiers pas

Mieux vaut la mort que la honte, divers ménestrels
Le rossignol, Marie de France
La pêche aux anguilles, divers ménestrels
Un jour de l'Ascension, Chrétien de Troyes
Que sont mes amis devenus, Rutebeuf

On se divertit

Avec la sécurité que leur donne la « protection » des barons, les villageois réapprennent à s'amuser. Les nobles ont le temps de se distraire également.

Et c'est là que les poètes ambulants trouvent leur place. Chargés de légendes et de chansons apprises de leurs aînés, ils parcourent les campagnes. Ils s'arrêtent là où on veut bien les entendre et leur servir à manger. Certaines de leurs chansons et de leurs histoires sont si belles que des moines les transcrivent de mémoire, pour qu'elles ne se perdent pas.

Dans les châteaux, durant les longues soirées éclairées à la chandelle, on raconte les exploits héroïques des chevaliers. On chante l'amour et les vertus des chevaliers, et on prêche la croisade. Dans les villages, on entend la même chose, mais souvent avec un brin d'humour et de moquerie. Les histoires mettant en scène des animaux offrent un prétexte pour critiquer les nobles.

Et souviens-toi : parmi ceux qui écoutent les légendes et les chants, très peu savent lire et écrire. Quelques lettrés, surtout des moines, transcrivent ce qu'ils entendent, et c'est grâce à eux que tu peux lire ces textes anciens qui font revivre cette époque.

Le travail, la conquête et le progrès

Durant les trois siècles qui suivent l'an 1000, la civilisation européenne fait de grands progrès technologiques. On invente de nouveaux produits ou on améliore la technologie existante : le joug pour les bœufs, le collier pour les chevaux, la voile carrée, etc. Le climat est doux, les récoltes sont bonnes et la vie est convenable en général. Les croisades battent leur plein. Les richesses de l'Orient font rêver bien des marchands en quête de profits. L'Église s'occupe non seulement du salut des âmes, mais aussi de sa prospérité.

C'est pendant cette période que naît la littérature française.

SAVOURONS LA PREMIÈRE LITTÉRATURE

Nous te ferons lire un passage de *La Chanson de Roland*, récit héroïque écrit vers la fin du XII[e] siècle, mais raconté oralement depuis au moins cent ans déjà. Dans un style tout aussi noble, le conte de Chrétien de Troyes chante les actes héroïques et les sentiments nobles à la cour du roi Arthur.

Tu souriras sans doute en lisant un petit conte tiré du *Roman de Renart*, écrit à peu près à la même époque. C'est une parodie de récits plus solennels. C'est aussi une satire de la société de l'époque.

Si tu as l'âme romantique, tu aimeras « Le rossignol », conte naïf de Marie de France, qui venait d'Île de France et vivait à la cour d'Angleterre. Enfin, laisse-toi émouvoir par les vers lyriques du pauvre Rutebeuf.

Importance de l'œuvre
La Chanson de Roland est l'un des premiers textes littéraires importants en langue romane, la langue qui deviendra le français. C'est une chanson de geste, qui idéalise les faits, empreinte d'esprit religieux et chevaleresque, comme le voulaient les mœurs du temps. Elle est très représentative d'un genre extrêmement populaire à l'époque, oublié par la suite, puis repris au XIX^e siècle par les romantiques, fascinés par le Moyen Âge.

Contexte
Ce récit, transmis oralement par des générations de ménestrels, mais signé en fin de compte par un moine nommé Turoldus, décrit un incident au retour d'une expédition de Charlemagne en Espagne contre les Maures[1].

Pour te situer dans le texte
Une armée puissante de Maures a attaqué l'arrière-garde de l'armée de Charlemagne. Sans renforts, le comte Roland et ses hommes mourront très certainement. Beaucoup sont déjà morts, peut-être par la faute de Roland. Faut-il rappeler le roi et ses hommes en sonnant le cor ?

Pour orienter ta première lecture
Lis d'abord le texte de la colonne de gauche, écrit en ancien français, et vois combien de mots ou de phrases tu comprends. Puis réfère-toi à la traduction.

Divers ménestrels

(tradition orale)

Mieux vaut la mort que la honte

En ancien français

128
Li quens Rollant des soens i veit grant perte :
Sun cumpaignun Oliver en apelet :
« Bel sire, chers cumpainz,
pur Deu, que vos enhaitet ?
Tanz bons vassals veez gesir par tere !
Pleindre poüms France dulce, la bele :
De tels barons cum or remeint deserte !
E ! reis, amis, que vos ici nen estes ?
Oliver, frere, cumment le purrum nus faire ?
Cum faitement li manderum nuveles ? »
Dist Oliver : « Jo nel sai cument quere.
Mielz vœill murir
que hunte nus seit retraite. »

En français moderne

128
Le comte Roland voit qu'il y a grande perte des siens, il s'adresse à son compagnon Olivier :
– Beau seigneur, cher compagnon, au nom de Dieu, qu'en pensez-vous ? Voyez tous ces bons vassaux[2] qui gisent à terre ! Nous pouvons plaindre France, la douce, la belle, qui va demeurer privée de tels barons ! Ah ! Roi, notre ami, que n'êtes-vous ici ? Olivier mon frère, comment pourrons-nous faire ? Comment lui faire savoir des nouvelles ?
– Je n'en sais pas le moyen, répond Olivier, mais mieux vaut la mort que la honte !

1. Maure : Arabe (à cette époque).
2. Vassal : noble seigneur inférieur à un autre et qui lui doit obéissance et fidélité.

En ancien français	En français moderne
129	129
Ço dist Rollant : « Cornerai l'olifant,	Roland dit :
Si l'orrat Carles, ki est as porz passant.	– Je sonnerai de l'olifant[3], Charles l'entendra,
Jo vos plevis ja returnerunt Franc. »	lui qui est au passage des ports ; je vous le jure,
Dist Oliver : « Vergoigne sereit grant	les Français reviendront de leurs pas.
E reprover a trestuz voz parenz ;	Olivier dit :
Iceste hunte dureit al lur vivant !	– Ce serait grande honte et grand opprobre[4] pour
Quant jel vos dis, n'en feïstes nient ;	vos parents, et ce déshonneur les suivrait leur vie
Mais nel ferez par le men loement.	entière. Quand je vous l'ai dit, vous n'en avez rien
Se vos cornez, n'ert mie hardement.	fait ; maintenant, je ne vous approuverai pas de
Ja avez vos ambsdous les braz sanglanz ! »	le faire : sonner du cor ne serait pas agir en brave !
Respont li quens : « Colps i ai fait mult genz ! »	Mais vous avez déjà les deux bras tout sanglants !
	– C'est que j'ai donné de beaux coups, répond
	le comte.
130	130
Ço dit Rollant : « Forz est nostre bataille ;	Roland dit :
Jo cornerai, si l'orrat li reis Karles. »	– Notre bataille est rude ; je sonnerai du cor. Le
Dist Oliver : « Ne sereit vasselage !	roi Charles l'entendra.
Quant jel vos dis, cumpainz, vos ne deignastes.	Olivier dit :
Si fust li reis, n'i oüsum damage.	– Ce ne serait pas d'un preux[5] ! Quand je vous
Cil ki la sunt n'en deivent aveir blasme. »	l'ai dit, compagnon, vous n'avez pas daigné le
Dist Oliver : « Par ceste meie barbe,	faire. Si le roi avait été ici, nous n'aurions pas
Se puis vecir ma gente sorur Alde,	subi ce désastre. Ceux qui gisent[6] là n'en
Ne jerrei(e)z ja mais entre sa brace ! »	doivent pas recevoir de blâme. Par ma barbe ! Si
	je peux revoir Aude, ma gente[7] sœur, vous ne
	serez jamais dans ses bras !
131	131
Ço dist Rollant : « Por quei me portez ire ? »	Roland dit :
(E cil) E il respont : « Cumpainz, vos le feïstes,	– Pourquoi contre moi cette colère ?
Kar vasselage par sens nen est folie ;	L'autre répond :
Mielz valt mesure que ne fait estultie.	– Compagnon, c'est votre faute. La bravoure sen-
Franceis sunt morz par votre legerie.	sée n'a rien à voir avec la folie. La mesure vaut
Jamais Karlon de nus n'avrat servise.	mieux que la témérité[8]. Si les Français sont morts,
Sem(e) creïsez, venuz i fust mi sire ;	c'est par votre imprudence ; nous ne servirons
Ceste bataille oüsum faite u prise ;	plus jamais plus jamais le roi Charles. Si vous
U pris ú mort i fust li reis Marsilie.	m'aviez cru, mon seigneur serait venu, et nous
Vostre proecce, Rollant, mar la ve[ï]mes !	aurions livré et gagné la bataille : ou pris ou mort
Karles li Magnes de nos n'avrat aïe.	serait le roi Marsile. Votre prouesse, Roland, aura
N'ert mais tel home des qu'a Deu juïse.	fait notre malheur ! Charlemagne ne recevra plus
Vos i murrez e France en ert [...] huníe.	d'aide de nous. Jamais il n'y aura un homme
	comme vous jusqu'au jugement dernier. Mais vous

3 Olifant : instrument de musique à une seule note qui ressemble à une corne
4 Opprobe : la honte exposée au public
5 Preux : chevalier courageux
6 Gisent : du verbe gésir, être étendu, mort
7 Gent, gente : douce et agréable
8 Témérité : audace irréfléchie

Oi nus defalt la leial cumpaignie :
Einz le vesp(e)re mult ert gref la departie. »

132
Li arceves[ques] les ót cuntrarier.
Le cheval brochet des esperuns d'or mer,
Vint tresqu'a els, sis prist a castier :
« Sire Rollant, e vos, sire Oliver,
Pur Deu vos pri, ne vos cuntraliez !
Ja li corners ne nos avreit mester,
Mais nepurquant si est il asez melz :
Venget li reis, si nus purrat venger ;
Ja cil d'Espaigne ne s'en deivent turner liez.
Nostre Franceis i descendrunt a pied,
Truverunt nos e morz e detrenchez,
Leverunt nos en bieres sur sumers,
Si nus plurrunt de doel e de pitet,
Enfuerunt [nos] en aitres de musters ;
N'en mangerunt ne lu ne porc ne chen. »
Respunt Rollant : « Sire, mult dites bien. »

allez mourir, et la France en sera déshonorée. Aujourd'hui prend fin notre loyal compagnonnage ; avant ce soir nous serons cruellement séparés.

132
L'archevêque les entend se quereller : il pique son cheval de ses éperons d'or pur, il vient jusqu'à eux, et se met à les reprendre :
– Sire Roland, et vous, sire Olivier, je vous prie, au nom de Dieu, de ne pas vous quereller ; sonner du cor ne nous servirait pas ; mais cependant, cela vaudrait mieux. Que le roi vienne : il pourra nous venger, et ceux d'Espagne ne doivent pas s'en retourner gaiement ! Nos Français mettront pied à terre ; ils nous verront morts et taillés en pièces, ils nous emmèneront en bières[9], sur des chevaux, ils nous pleureront, pleins de deuil et de pitié, et nous enterreront dans les êtres des moutiers[10] : les loups, les porcs et les chiens ne nous mangeront pas.
Roland répond :
– Seigneur, vous avez bien parlé.

Auteur inconnu, *La Chanson de Roland*, vers 1070

9 Bière : cercueil, boîte dans laquelle on met un mort.
10 Moutier : monastère.

Pistes de réflexion

1. À ton avis, faut-il sonner le cor, oui ou non ? Que faut-il faire, et pourquoi ? Trois hommes, trois avis différents. Quelles sont les raisons de chacun ?
2. Faut-il appeler l'autorité suprême au secours ? Pense à une situation dans ta vie dans laquelle cette question pourrait se poser.

© Elio Ciol/CORBIS/MAGMA

Marie de France

Importance de l'œuvre
Marie de France est la première femme importante dans la littérature française. Elle écrit des poèmes, principalement des contes basés sur les « lais » bretons et des fables. Les lais sont des chants rimés d'origine celtique qui ont souvent pour thème un amour impossible.

Contexte
Il se dégage du lai du rossignol une ambiance d'émerveillement devant cet amour platonique.

Pour orienter ta première lecture
Laisse-toi émouvoir par l'histoire d'un amour sincère et très pur, mais malheureusement impossible.

(LE ROSSIGNOL)

Je vais vous conter une aventure
Dont les Bretons ont fait un lai.
On le nomme le Laüstic et je crois bien
Qu'ils l'appellent ainsi dans leur pays.
Cela correspond à « rossignol » en français
Et à « nihtegale » en bon anglais.

Il y avait dans la région de Saint-Malo
Une ville réputée.
Deux chevaliers demeuraient là,
Dans deux maisons fortifiées.
Les qualités des deux barons
Avaient fait la réputation de la ville.

L'un d'eux était marié à une femme
Sage, courtoise et avenante.
Elle se faisait estimer au plus haut point
Suivant usage et bonnes manières.

L'autre était célibataire,
Bien connu entre ses pairs
Pour ses prouesses et son grand courage.
Il menait volontiers grand train,
Participait à bien des tournois,
Dépensait fort,
Et donnait généreusement.

Il s'éprit de la femme de son voisin.
Tant par ses demandes, tant par ses prières,
Que par ses grands mérites.

Il arriva qu'elle l'aima bien plus que tout,
Tant pour tout le bien de lui qu'elle entendait
Tant parce qu'il habitait près d'elle
Leur amour fut prudent et profond.

Ils prirent grand soin de se cacher,
Veillant à n'être pas découverts
Ni dérangés ni soupçonnés.

C'était pour eux chose aisée,
Car leurs demeures étaient proches.
Voisines étaient leurs maisons,
Leurs grandes salles et leurs donjons.
Pas d'autre obstacle, pas d'autre séparation
Qu'un grand mur de pierre grise.

De la chambre de la dame, elle pouvait,
Se mettant à la fenêtre,
Parler à son ami
De l'autre côté, et lui à elle.
Ils pouvaient échanger des cadeaux
En les jetant ou en se les lançant.

Ils n'avaient pas de déplaisir,
Et étaient tous deux fort heureux,
Sauf qu'ils ne pouvaient
Être ensemble quand cela leur plaisait,
Car la dame est étroitement gardée.

Quand son ami se trouvait dans le pays,
Ils avaient du moins en compensation
De nuit comme de jour ils avaient
La possibilité de se parler l'un à l'autre
Personne ne peut les empêcher
D'aller à la fenêtre
Et de s'y voir.

Pendant longtemps ils se sont aimés ainsi,
Jusqu'à la venue d'un été
Où les bosquets et les prés ont reverdi
Et les vergers ont refleuri.
Les petits oiseaux par leurs chants de douceur,
Exprimaient leur joie dans les arbres en fleurs.
Il n'est pas étonnant alors que celui qui aime
Selon son cœur s'abandonne à l'amour.

Quant au chevalier pour dire vrai,
Il s'y abandonnait autant qu'il pouvait,
Ainsi que la dame d'autre part,
Et en paroles et en regards.

La nuit quand la lune luisait
Et que son mari était couché,
Souvent elle se levait,
Passait son manteau
Et allait se mettre à la fenêtre
Pour son ami, dont elle savait
Qu'il en faisait tout autant
Et veillait toute la nuit.

Ils avaient du plaisir à se voir,
Quand ils ne pouvaient rien de plus.

Mais tant s'en fit, tant de fois se leva,
Que son mari se courrouça
Et, à maintes reprises, il lui demanda
Pourquoi elle se levait et où elle allait.

« Seigneur », lui répondit la dame,
« Nul ne connaît la joie en ce monde,
Qui n'entend pas chanter le rossignol.
C'est pour cela que je vais me placer ici,
Tant doucement je l'entends la nuit,
Que j'en éprouve une très grande joie.
J'y prends un tel plaisir
Que je ne peux fermer l'œil. »

Le mari entendant ces paroles,
Rit avec colère et de mauvaise humeur.
Il se propose quelque action :
Il prendra le rossignol au piège.

Il n'est valet en sa maison,
Qui ne construise pièges, filets et lacets,
Qu'ils posent alors dans le verger
Il n'y a ni coudrier ni châtaignier,
Où ils ne placent des lacets ou de la glu.

Tant et si bien qu'ils prennent le rossignol.
Quand ils eurent pris le rossignol,
Ils le remirent tout vif au seigneur.

Tout joyeux de le tenir,
Il vint dans la chambre de sa dame.

« Dame, dit-il, où êtes-vous ?
Approchez, venez donc me parler !
J'ai pris au piège le rossignol
Pour qui vous avez tant veillé,
Désormais vous pouvez dormir en paix :
Il ne vous réveillera plus. »

En l'entendant parler ainsi,
La dame fut triste et peinée.
Elle demanda le rossignol à son mari,
Mais lui, le tua avec méchanceté.
De ses deux mains, il lui brisa le cou.
Ce fut là le geste d'un homme ignoble.
Puis il jette le corps sur la dame,
Si bien qu'il fit tache de sang sur sa tunique
Un peu au-dessus de la poitrine.
Après quoi, il quitta de la chambre.

La dame, elle, prit le petit oiseau mort,
Pleura à chaudes larmes et maudit
Ceux qui par traîtrise avaient piégé le rossignol
Et fabriqué les pièges et lacets,
Car ils lui ont enlevé une grande joie.

« Hélas, dit-elle, quel malheur pour moi !
Je ne pourrai plus me lever pendant la nuit,
Ni aller me tenir à la fenêtre
Où j'ai l'habitude de voir mon ami.
Mais il y a une chose dont je suis sûre,
C'est qu'il va croire que je l'abandonne. »
Il me faut prendre des mesures.
Je lui enverrai le rossignol
Et lui conterai ce qui est arrivé. »

Dans une pièce de brocart,
Brodée en fils d'or, elle écrivit tout
Et enveloppa l'oiselet.
Elle appela un sien valet,
Lui confia le message
Et l'envoya à son ami.

Le domestique vint chez le chevalier,
Le salua de la part de sa dame
Lui raconta tout son message,
Et lui fit présent du rossignol.

Quand tout lui eût été dit et montré,
Le chevalier, qui avait bien écouté
Fut très peiné de l'aventure.

Mais ne fut ni mesquin ni lent,
Et fit forger un coffret
Ni en fer ni acier,
Mais tout d'or pur et de pierres précieuses
Très précieuses et très chères.

Fermant très bien le coffret,
Il plaça le rossignol.
Puis il le fait sceller à la châsse[1]
Qu'il portait toujours avec lui.

On raconta cette aventure
Qui ne put rester longtemps cachée.
Les Bretons en ont fait un lai
Qu'on nomme le rossignol.

Marie de France, *Lais*, 1160-1175

1. Châsse : petit coffret qui contient des objets sacrés ou précieux.

© Academy of Natural Sciences of Philadelphia/CORBIS-MAGMA

PISTES DE RÉFLEXION

1. Comment l'auteure réussit-elle à exprimer son admiration et sa compassion pour les deux amoureux ?
2. Quelle partie de cette histoire d'amour chaste t'a le plus ému ?

Importance de l'œuvre
Le Roman de Renart a été l'une des bases de la culture populaire en France pendant des siècles. Cet extrait est typique de la moquerie des bourgeois et des paysans à l'égard des nobles chevaliers qui se croient les plus forts.

Contexte
Les nobles de l'époque exploitent les bourgeois et les paysans libres et sous-estiment souvent l'intelligence de ces derniers. Les contes du *Roman de Renart* sont pour les classes populaires un moyen de se venger en se moquant tranquillement des « grands ». Ils ridiculisent aussi un public bête et docile.

Pour orienter ta première lecture
Reviens au temps de ton enfance et lis ce conte avec plaisir. Savoure les aspects comiques ; puis pose-toi la question de la morale de l'histoire.

Divers ménestrels

La pêche aux anguilles

C'était peu de temps avant Noël, quand on pense à saler les bacons. Le ciel était parsemé d'étoiles, il faisait un grand froid, et le vivier[1] où Renart avait conduit son compère était assez fortement pris de glace pour pouvoir en toute sécurité y former des rondes joyeuses. Il n'y avait qu'un seul trou, soigneusement entretenu chaque jour par les paysans du village, et près duquel ils avaient laissé le seau qui leur servait à puiser de l'eau.

Renart, montrant le vivier, dit : « Oncle Ysengrin, c'est là que se tiennent en grand nombre les barbeaux, les tanches et les anguilles ; et justement voici l'engin qui sert à les prendre. » (Il montrait le seau). « Il suffit de le tenir quelque temps plongé dans l'eau, puis de l'en tirer quand on sent à son poids qu'il est rempli de poissons. »

– Je comprends, dit Ysengrin, et pour bien faire, je crois, beau neveu, qu'il faudrait attacher l'engin à ma queue. C'est apparemment ainsi que l'on doit faire quand on veut faire bonne pêche. »

– Justement, dit Renart, quelle merveille que vous compreniez cela aisément ! Je vais faire ce que vous demandez. »

Il serre fortement le seau à la queue d'Ysengrin. « Et maintenant vous n'avez plus qu'à vous tenir immobile pendant une heure ou deux, jusqu'à ce que vous sentiez les poissons arriver en foule dans l'engin. »

– Je comprends fort bien. En ce qui concerne la patience, j'en aurai tant qu'il le faudra. »

Renart se place alors un peu à l'écart, sous un buisson, la tête entre les pieds, les yeux fixés sur son compère. Le loup se tient au bord du trou, la queue en partie plongée dans le seau qu'elle retient. Mais comme le froid était extrême, l'eau ne tarda pas à se figer, puis à se changer en glace autour de la queue.

Le loup, qui se sent tiré, attribue le tiraillement aux poissons qui arrivent ; il se félicite, et déjà songe au profit qu'il va tirer de cette pêche miraculeuse. Il fait un mouvement, puis s'arrête encore, persuadé que plus il attendra, plus il amènera de poissons à bord du seau. Enfin, il se décide à retirer sa queue mais

1. Vivier : trou d'eau aménagé pour garder des poissons vivants

ses efforts sont inutiles. La glace a pris de la consistance, le trou est fermé, la queue est arrêtée sans qu'il lui soit possible de rompre l'obstacle. Il se démène, il s'agite, il appelle Renart : « À mon secours, mon brave neveu ! Il y a tant de poissons que je ne puis les soulever. Viens m'aider, je suis las et le jour ne va pas tarder à venir. »

Renart, qui faisait semblant de dormir, lève alors la tête : « Comment, bel oncle, vous êtes encore là ? Allons, hâtez-vous, prenez vos poissons et partons : le jour ne va pas tarder à venir. »

– Mais, dit Ysengrin, je ne puis les remonter. Il y en a tant, tant, que je n'ai pas la force de soulever l'engin. »

– Ah ? répond Renart en riant. « Je vois ce que c'est, mais à qui la faute ? Vous avez voulu trop en prendre, et on a raison de dire que celui qui désire trop perd tout. »

La nuit passe, l'aube apparaît, le soleil se lève. La neige avait blanchi la terre, et Messire Constant, un honnête métayer[2] dont la maison était au bord de l'étang, se lève en même temps que sa joyeuse meute de chiens. Il prend un cor, appelle ses chiens, fait seller son cheval ; des clameurs partent de tous les côtés, tout est prêt pour partir à la chasse.

Renart ne les attend pas : il reprend agilement le chemin de Maupertuis, laissant le pauvre Ysengrin sur la brèche, qui tire de droite et de gauche, et se déchire la queue cruellement sans parvenir à la dégager.

Survient un garçon tenant deux lévriers en laisse. Il aperçoit le loup arrêté par la queue dans la glace, le derrière ensanglanté : « Ohé ! Ohé ! Au loup ! » Les chasseurs alertés accourent avec d'autres chiens, et cependant Ysengrin entend Constant donner l'ordre de les lâcher. Les chasseurs obéissent : leurs chiens s'attaquent au loup qui, le poil hérissé, se prépare à vendre sa peau chèrement. Il mord les uns ; il tient les autres à distance.

Alors Messire Constant descend de cheval, approche avec l'épée au poing et s'apprête à couper Ysengrin en deux. Mais le coup porte mal, Messire Constant perd l'équilibre, tombe sur la tête et se relève avec peine. Il revient à la charge, vise la tête mais le coup glisse et l'épée descend sur la queue d'Ysengrin, qu'elle coupe net. Ysengrin, surmontant une douleur violente, fait un dernier effort et s'élance au milieu des chiens qui s'écartent pour le laisser passer et courir à sa poursuite.

Malgré la meute acharnée sur ses traces, Ysengrin gagne une colline, où il les défie. Chiens et lévriers renoncent alors à leur chasse. Ysengrin entre au bois, s'apitoyant sur sa longue et riche queue qu'il a été obligé de laisser en gage. Il jure bien de tirer vengeance de Renart, qu'il commence à soupçonner de lui avoir malicieusement ménagé toutes ces fâcheuses aventures.

Auteur inconnu, *Le Roman de Renart*, 1170-1250

2. Métayer : petit fermier

PISTES DE RÉFLEXION

1. Quels sont tes sentiments envers Renart et envers Ysengrin ?
2. Pense à d'autres fables que tu connais, par exemple celles de La Fontaine. Laquelle ou lesquelles préfères-tu ? Pourquoi ?

Importance de l'œuvre
Homme instruit qui écrivait pour la cour, Chrétien de Troyes a écrit son roman en vers, *Lancelot ou le Chevalier de la Charrette*, pour Marie de Champagne, fille de Louis VII. La structure narrative qu'il crée pour ses récits formera la base du roman français.

Chrétien de Troyes

(vers 1135-1183)

Contexte
Un chevalier se présente à la cour du roi Arthur pour lui annoncer qu'il tient en otage des personnes de sa cour. Il les libèrera en échange de…

Pour orienter ta première lecture
Comment l'auteur crée-t-il la belle ambiance de noblesse, de bon goût, de chevalerie et d'amour ?

Un jour de l'Ascension

Un jour de l'Ascension
Fut venu en provenance de Carlion
Le roi Artur afin de rassembler
Une cour plénière à Camaalot[1],
Une cour digne d'un jour de grande fête.
Après le repas le roi
Ne délaissa point ses compagnons.
La salle était remplie de barons,
Et la reine tait aussi de l'assemble,
Entourée, comme je crois,
De mainte et mainte belle et courtoise dame
Parlant fort bien le français.
Et celui qui avait servi les gens à table
Mangeait avec les chambellans.
Là précisément où il était à table
Parut un chevalier
Très soigné dans sa mise, qui venait à la cour
Armé de pied en cap.
Le chevalier ainsi équipé
S'en vint jusque devant le roi,
Assis au milieu de ses barons.
Sans le moindre salut il lui dit :
Roi Artur, je tiens prisonniers,
De tes terres et de ta maisonnée
Chevaliers, dames et demoiselles.
Mais je ne t'apporte pas de leurs nouvelles
Dans l'intention de te les rendre.
Au contraire, je veux te dire et t'apprendre

1. Camaalot (ou Camelot) : l'endroit légendaire où se trouvait la cour du roi Arthur

Que tu n'as ni la force ni les moyens
Pour les ravoir.
Sache bien que tu mourras
Avant de pouvoir jamais leur apporter de l'aide.
Le roi répond que force lui est
De s'incliner s'il ne peut pas amender la situation.
Mais son chagrin lui pèse bien fort.
Alors le chevalier agit comme s'il voulait
S'en aller : il fait demi-tour ;
En s'éloignant du roi,
Il gagne la porte de la salle.
Mais il ne descend point les marches ;
Il s'arrête d'abord et, de là, il proclame :
Roi, si ta cour il se trouve un chevalier
À qui tu accordes la confiance nécessaire
Afin de lui assigner la mission
De conduire la reine, en me suivant, dans ce bois
Où je me dirige,
J'accepterai de l'y attendre.
Je te rendrai tous les prisonniers
Qui sont exilés dans mes terres
Si ce chevalier parvient me vaincre
Et ramener la reine ici.

Chrétien de Troyes, *Le Chevalier de la Charrette*, 1177-1181
Version en français moderne :
Paris, Bordas, Classiques Garnier, 1990

PISTES DE RÉFLEXION

1. Est-ce que ce récit te rappelle une autre œuvre ? Laquelle ?
2. Imagine la suite de l'histoire. Discutes-en avec des camarades qui ont aussi lu le texte.

Importance de l'œuvre
Rutebeuf est considéré comme le plus grand poète lyrique du XIII^e^ siècle. Rompant avec la tradition de la poésie courtoise, il est le premier représentant du lyrisme personnel dans la littérature française. Il se distingue par son recours à l'allégorie pour exprimer des idées, et par l'usage du « moi ».

Contexte
À cause des images fortes et des détails réalistes, on serait porté à croire que Rutebeuf souffre terriblement dans la vie. En fait, la pauvreté et le malheur du poète itinérant étaient des sujets traditionnels dans la poésie médiévale.

Pour orienter ta première lecture
Note les jeux de rimes et de sonorités.

Rutebeuf

(1230-1285)

QUE SONT MES AMIS devenus

Que sont mes amis devenus
Que j'avais de si près tenus
Et tant aimés
Ils ont été trop clairsemés
Je crois le vent les a ôtés
L'amour est morte.
Ce sont amis que vent emporte
Et il ventait devant ma porte
Les emporta.

Avec le temps qu'arbre défeuille
Quand il ne reste en branche feuille
Qui n'aille à terre
Avec pauvreté qui m'atterre
Qui de partout me fait la guerre
Au temps d'hiver.
Ne convient pas que vous raconte
Comment je me suis mis à honte
En quell' manière.

Que sont mes amis devenus
Que j'avais de si près tenus
Et tant aimés
Ils ont été trop clairsemés
Je crois le vent les a ôtés
L'amour est morte.
Le mal ne sait pas seul venir
Tout ce qui m'était à venir
M'est avenu.

Pauvre sens et pauvre mémoire
M'a Dieu donné le roi de gloire
Et pauvre rente
Et droit au cul quand bise vente
Le vent me vient le vent m'évente
L'amour est morte
Ce sont amis que vent emporte
Et il ventait devant ma porte
Les emporta.
L'espérance de lendemain
Ce sont mes fêtes.

Rutebeuf : ce texte est un mariage de trois poèmes : « Le mariage de Rutebeuf », « La complainte de Rutebeuf » et « Le dit de la griesche d'hiver », écrits vers 1260-1262

© Bettmann/CORBIS/MAGMA

PISTES DE RÉFLEXION

1. Après avoir lu le poème, quels sentiments éprouves-tu envers Rutebeuf ?
2. T'est-il arrivé de te sentir abandonné par tes amis ? Comment te sentais-tu ? Sens-tu une affinité avec Rutebeuf à ce sujet ? Pourquoi ?

Vers la Renaissance

Moi, Christine, qui ai pleuré, Christine de Pisan
Christine à son fils, Christine de Pisan
En regardant vers le pays, Charles d'Orléans
Je, Françoys Villon, escollier, François Villon

Une période sombre

À la fin du XII^e^ siècle, les choses se gâtent. Le climat se refroidit et les récoltes sont mauvaises dans toute l'Europe. Beaucoup de cultivateurs quittent leur ferme et parcourent le pays, regroupés en bandes de vagabonds et de brigands. La vie agréable des siècles précédents, les danses et les chants disparaissent pour faire place à la peur et à la violence.

Les famines et les épidémies se succèdent. La Peste Noire s'abat d'abord sur la Chine, où elle tue des millions de personnes, puis sur l'Europe. En France, plus de la moitié de la population meurt. D'autres épidémies suivent. Le choc est énorme.

La misère, les longs hivers très durs, la famine et la maladie n'empêchent pas les rois de continuer à faire la guerre. Les rois de France s'emparent du duché de Bourgogne. La guerre de Cent Ans sévit. Les croisades continuent, mais s'essoufflent très vite.

La littérature retrouve sa vitalité

Malgré tout, la civilisation continue à se développer. En Italie, c'est le début de la Renaissance, avec des poètes comme Pétrarque. L'Église catholique est en émoi. Les papes sont transférés pour un certain temps de Rome à Avignon. Un nombre grandissant de prêtres se posent des questions sur le christianisme et l'on voit s'esquisser les premières idées d'une réforme de la religion.

Tout cela se transpose dans la littérature. En France, on recommence à jouir de la vie. On écrit de nouveau des mystères, des farces, des chroniques et des poèmes. On publie moins, certes, mais on écrit bien.

Vers le milieu du XV^e^ siècle, un orfèvre allemand, Gutenberg, travaillant en secret à Strasbourg, invente la première presse d'imprimerie. Il faut encore quelques décennies avant que son usage ne se répande, mais cette invention révolutionnera la diffusion de la littérature.

Comme initiation à cette époque de la littérature, écoute d'abord une voix féminine, celle de Christine de Pisan, une femme intelligente et forte du Moyen Âge. Savoure ensuite les beaux sentiments d'un grand noble, Charles d'Orléans, prisonnier des Anglais, loin de son pays. Enfin, découvre les regrets de François Villon, jeune homme indiscipliné, maudit par ses professeurs de la Sorbonne, voleur incorrigible, joyeux vivant, mais triste au fond de lui-même.

Christine de Pisan

(vers 1363-1430)

Importance de l'œuvre

Christine de Pisan écrit pour un public aristocratique, mais elle n'a pas peur de glisser dans ses écrits des opinions fortes et sujettes à controverse. Vivant de sa carrière d'écrivain, ce qui est exceptionnel pour une femme à son époque, elle s'engage sans aucune timidité dans des querelles avec les hommes puissants qui dictent les comportements et les valeurs de la société.

Contexte

Le dauphin, le futur Charles VII, a abandonné Paris pour Chinon, où il hésite à se lancer dans la lutte contre les Anglais et les Bourguignons. Jeanne d'Arc vient alors lui donner le courage et la foi nécessaires à sa mission. Grâce à elle, il règne en France une ambiance de grand espoir. Quant à l'auteure, elle vient de passer onze ans dans un monastère.

Pour orienter ta première lecture

Imagine la détresse des gens en France dans le désordre d'une guerre qui dure depuis cent ans, avec ses pillages, ses morts et sa destruction, et écoute Christine de Pisan qui exprime un grand espoir en voyant l'œuvre d'une très grande femme, Jeanne d'Arc.

MOI, CHRISTINE, *qui ai pleuré...*

Moi, Christine, qui ai pleuré
Onze ans en abbaye fermée,
Où j'ai toujours demeuré depuis
Que Charles (c'est chose étrange !)
Le fils du roi, si j'ose rappeler ce souvenir,
S'enfuit de Paris, tout droit,
Par suite de la trahison là incluse :
Maintenant pour la première fois je me prends à rire.

L'an mil quatre cent vingt neuf
Recommença à luire le soleil ;
Il ramène le temps nouveau
Qu'on n'avait pas vu de l'œil
Depuis longtemps ; dont plusieurs en deuil
Ont vécu. Je suis de ceux-là ;
Mais de rien je ne me chagrine plus,
Puisque maintenant je vois ce que je veux.
[...]
Et cela par tel miracle vraiment
Que, si la chose n'était notoire
Et évidents le fait et la manière,
Il n'est homme qui pût le croire :
C'est une chose bien digne de mémoire
Que Dieu par une vierge tendre
Ait précisément voulu (c'est une chose vraie)
Sur la France si grande grâce étendre.

[...]
Oh ! comme alors cela bien parut
Quand le siège était à Orléans,
Où en premier lieu sa force apparut !
Jamais miracle, ainsi que je pense,
Ne fut plus clair ; car Dieu aux siens
Vint tellement en aide, que les ennemis
Ne se défendirent pas plus que chiens morts.
Là furent pris ou à mort mis.

Hé ! quel honneur au féminin
Sexe ! Que Dieu l'aime il paraît bien,
Quand tout ce grand peuple misérable comme chiens
Par qui tout le royaume était déserté
Par une femme est ressuscité et a recouvré ses forces,
Ce que hommes n'eussent pas fait,
Et les traîtres ont été traités selon leur mérite,
À peine auparavant l'auraient-ils cru.

Une fillette de seize ans
(N'est-ce pas une chose au-dessus de la nature ?)
À qui les armes ne sont pesantes,
Mais il semble que son éducation
Ait été faite à cela, tant elle y est forte et dure ;
Et devant elle vont fuyant
Les ennemis, et nul n'y résiste.
Elle fait cela, maint yeux le voyant.

Et elle va d'eux débarrassant la France
En recouvrant châteaux et villes,
Jamais force ne fut si grande,
Qu'ils soient par centaines ou par milliers...

Christine de Pisan, *Ditié de Jehanne d'Arc*, 1429

Pistes de réflexion

1. L'auteure exprime son admiration pour Jeanne d'Arc. Partages-tu ce sentiment ? Pourquoi ?
2. À l'époque de Christine de Pisan, il était inhabituel qu'une jeune femme soit admirée pour sa force et son intelligence. Pense à une femme d'aujourd'hui qui mériterait autant de respect que Jeanne d'Arc.

Christine de Pisan

(vers 1363-1430)

Importance de l'œuvre
Comparé à la très grande œuvre de Christine de Pisan, ce petit poème est relativement mineur, mais il montre la force d'une auteure très importante de la littérature française du Moyen Âge.

Contexte
Christine de Pisan, mariée à 15 ans, veuve à 25 ans et laissée sans ressources avec trois enfants, une nièce et sa mère à charge, gagne sa vie en écrivant. Femme de grands principes, elle prend en main sa vie et celle de sa famille. Ici, elle donne des conseils à son fils.

Pour orienter ta première lecture
En lisant, imagine que tu es le fils ou la fille de Christine de Pisan.

CHRISTINE *à son fils*

Fils, je n'ai mie grand trésor
Pour t'enrichir, mais, au lieu d'or,
Aulcuns enseignements montrer
Te vueil, si les vueilles noter.

Dès ta jeunesse pure et monde,
Apprends à connaître le monde,
Si que tu puisses par apprendre
Garder en tous cas de méprendre.

Aie pitié des pauvres gens
Que tu vois nus et indigents,
Et leur aides quand tu pourras !
Souviengne toi que tu mourras.

Aime qui te tient ami
Et te gard' de ton ennemi :
Nul ne peut avoir trop d'amis,
Il est nuls petits ennemis.

Ne laisse pas que Dieu servir[1]
Pour au monde trop asservir :
Car biens mondains[2] vont à desfin
Et l'âme durera sans fin.

Christine de Pisan, *Dits moraux à son fils*, date inconnue

1. Ne laisse pas que Dieu servir : n'arrête pas de servir Dieu.
2. Biens mondains : choses matérielles.

PISTES DE RÉFLEXION

1. Les principes formulés par l'auteure il y a 600 ans sont-ils encore valables pour toi aujourd'hui ? Pourquoi ?
2. Imagine qu'un être aimé te donne de tels conseils. Comment répondrais-tu ?

Importance de l'œuvre
La littérature du XV^e^ siècle est tellement dominée par le poète François Villon, l'enfant terrible, qu'il est facile d'oublier les autres auteurs. Il y a pourtant, autour de Paris et à la cour des nobles, d'autres poètes de grande qualité comme Charles d'Orléans. Son sens de la poésie et sa langue moderne et innovatrice en font l'un des précurseurs de Ronsard et de du Bellay, qui écriront cent ans plus tard.

Charles d'Orléans

(1394-1465)

Contexte
À l'âge de 21 ans, Charles d'Orléans est fait prisonnier par les Anglais à la bataille d'Azincourt. Il reste captif en Angleterre pendant 25 ans. À cause de sa position dans la grande noblesse, il peut quand même se déplacer, à condition de ne pas quitter l'Angleterre, mais il regrette son pays et sa liberté.

Pour orienter ta première lecture
Imagine-toi prisonnier et exilé, et pourtant capable de voir les côtes de ton pays de l'endroit où l'on te garde captif. Lis le poème à haute voix et écoute la mélancolie de sa musique.

En regardant *vers le pays*

En regardant vers le pays de France,
Un jour m'advint, à Douvres sur la mer,
Qu'il me souvint de la douce plaisance
Que je soulais au dit pays trouver ;
Si commençai de cœur à soupirer,
Combien certes que grand bien me faisoit
De voir France que mon cœur aimer doit.

Je m'avisai que c'était non savance
De tels soupirs dedans mon cœur garder,
Vu que je vois que la voie commence
De bonne paix, qui tous biens peut donner ;
Pour ce, tournai en confort mon penser ;
Mais non pourtant mon cœur ne se lassoit
De voir France que mon cœur aimer doit.

Alors chargeai en la nef d'Espérance
Tous mes souhaits, en leur priant d'aller
Outre la mer, sans faire demeurance,
Et à France de me recommander.
Or nous donn' Dieu bonne paix sans tarder !
Adonc aurai loisir, mais qu'ainsi soit,
De voir France que mon cœur aimer doit.

Paix est trésor qu'on ne peut trop louer.
Je hais guerre, point ne la dois priser ;
Destourbé m'a longtemps, soit tort ou droit,
De voir France que mon cœur aimer doit !

Charles d'Orléans, *Ballades*, entre 1415 et 1440

© Stuart Hughes/CORBIS/MAGMA

PISTES DE RÉFLEXION

1. Que ressentirais-tu si tu devais quitter ton pays ?
2. Il y a certainement quelque chose que tu regrettes ou qui te manque dans ta vie. Comment pourrais-tu l'exprimer ?

Importance de l'œuvre
François Villon, dont l'œuvre a traversé les siècles sans se démoder, est considéré comme le premier des poètes modernes de la langue française. Facilement accessible, sa poésie exprime avec simplicité une réalité complexe.

François Villon

(1431-1463)

Contexte
Villon mène une vie peu respectable, en marge de la société. Il s'associe à des bandes de voleurs, connaît la prison et se voit même condamné à la pendaison. Dans ce poème, il exprime son regret d'avoir fait de mauvais choix.

Pour orienter ta première lecture
Lis le poème à haute voix. Quelle est ta première réaction ?

JE, FRANCOYS VILLON, *escollier*

Hé ! Dieu, se j'eusse estudié,
Ou temps de ma jeunesse folle,
Et a bonnes meurs dedié,
J'eusse maison et couche molle,
Mais quoi ? Je fuyoie l'escolle,
Comme fait le mauvais enfant.
En escripvant cette parolle,
À peu que le cuer ne me fent.

Transcription en français moderne :

JE, FRANÇOIS VILLON, *écolier*

« Eh Dieu ! si j'avais étudié
Au temps de ma jeunesse folle
(Et si je m'étais) à bonnes mœurs[1] dédié
J'aurais maison et couche molle[2]
Hélas, je fuyais l'école
Comme fait le mauvais enfant
En écrivant cette parole
Presque le cœur me fend[3]. »

François Villon, *Le testament*, 1461

1 Bonnes mœurs : un comportement respectable
2 Couche molle : un lit confortable
3 Le cœur me fend : cela me brise le cœur

PISTES DE RÉFLEXION

1. Imagine que tu as 30 ans. Quels regrets aurais-tu au sujet de ce que tu faisais quand tu étais adolescent ?
2. À ton avis, les regrets exprimés par François sont-ils sincères ?

II

LA LITTÉRATURE de France

© Bettmann/CORBIS/MAGMA

(du début du XVI^e siècle au milieu du XVIII^e siècle)

À la fin du XV^e^ siècle, l'impression remplace la copie écrite à la main. L'introduction des presses typographiques en Europe provoque une véritable révolution. Selon Domenico, l'évêque de Brescia[1] :

> *Grâce à l'impression typographique, la transcription des textes est devenue des plus faciles. Ainsi, trois hommes travaillant pendant trois mois ont pu imprimer 300 exemplaires, ce à quoi leur vie entière n'aurait pu suffire s'ils avaient écrit avec la plume.* (1475)

Accéder à un livre imprimé reste un privilège, mais les ouvrages circulent. On se les prête. Bien des gens qui, un siècle auparavant, n'auraient pas pu s'exprimer, peuvent maintenant se faire connaître par leurs écrits.

Jusqu'au début du XIX^e^ siècle, on imprimait une page à la fois avec des formes typographiques, des plaques sur lesquelles on arrangeait les caractères moulés en étain, en plomb, en cuivre ou en acier. La technique s'améliore avec le temps, mais le principe demeure le même. La reproduction reste laborieuse et coûteuse, et de plus, la diffusion est limitée par la lenteur et l'inefficacité des transports.

Aucune période littéraire ne commence ni ne finit à une date précise. Nous distinguons toutefois pour cette période trois phases assez distinctes :

- **Le renouveau**
- **La stabilisation**
- **Le doute**

1 Magnard, *Histoire, Une Terre, des hommes, Cycle 3*, 1998.

La littérature se lance

Le renouveau

J'aime une amie entièrement parfaite, Marguerite de Navarre
Prisonnière de son amour, Marguerite de Navarre
Nouveau venu, qui cherches Rome en Rome, Joachim du Bellay
Heureux qui, comme Ulysse, Joachim du Bellay
Sonnet à Hélène, Pierre de Ronsard
Ô beaux yeux bruns, Louise Labé
Je vis, je meurs, Louise Labé
Le melon, Marc-Antoine de Saint-Amant

Cette période est marquée par l'expansion de la pensée et de l'expression, grâce à la nouvelle technique de l'imprimerie, bien sûr, mais aussi grâce à un éparpillement de la société et à une remise en question de presque tout ce qui, jusque-là, était considéré comme intouchable.

C'est ce qu'on appelle parfois la Renaissance, mais le terme *renouveau* est plus approprié. Cette période commence à la fin du XV^e^ siècle et se termine durant le premier tiers du XVII^e^ siècle. Elle commence dans une paix relative. On fait connaissance avec les formes littéraires de la Renaissance italienne autour des rois et des grands nobles. Des idées nouvelles en matière de religion entrent dans la vie quotidienne. Mais la société se divise. Pendant trente ans, on assiste à des guerres de religion meurtrières. La littérature de beauté, de calme et de réflexion religieuse des premières décennies fait place aux pamphlets, des écrits qui critiquent et attaquent violemment une personne, et aux chants de guerre.

Puis le calme se rétablit, quoique sur un arrière-plan de ruine économique et de misère. On voit une prospérité économique de surface, mais des différends importants subsistent. Le roi assume personnellement une autorité plus grande. Cela se ressent dans la littérature qui, d'une part, déplore les destructions et, d'autre part, reprend une forme légère de poésie et d'amusement, pour faire oublier ce qui vient d'avoir lieu.

Parmi les meilleurs poètes de la Renaissance, citons Marguerite de Navarre, très grande dame, reine, favorable à la réforme, intelligente, douce et réfléchie. Joachim du Bellay, Pierre de Ronsard et Louise Labé écrivent de courts poèmes d'un genre nouveau, venant d'Italie, écrits dans un français vraiment moderne, sans inspiration religieuse. Comme exemple d'une poésie plus légère, fantaisiste, nous te proposons finalement un poème amusant de Marc-Antoine de Saint-Amant.

© Sandra Vannini/CORBIS/MAGMA

Marguerite de Navarre

(1492-1549)

Importance de l'œuvre

Marguerite de Navarre, écrivaine de grand talent, sœur du roi François 1er, joue un rôle important au cours de la première partie du XVIe siècle. Elle est ouverte aux idées nouvelles et réunit autour d'elle un cercle d'humanistes et d'écrivains. Grâce à son intelligence, à sa simplicité et à sa bonté, elle compte parmi les meilleurs poètes de la Renaissance française.

Contexte

Le bref poème qui suit reflète certains thèmes de son œuvre et de son époque, la Renaissance : l'amour idéalisé sans connotation charnelle, l'amitié, la passion, le caractère éphémère des choses.

Pour orienter ta première lecture

En lisant ce poème, pense à tes propres amis.

J'AIME UNE AMIE *entièrement parfaite*

J'aime une amie entièrement parfaite,
Tant que j'en sens satisfait mon désir.
Nature l'a, quant à la beauté, faite
Pour tout œil donner parfait plaisir ;
Grâce y a fait son chef-d'œuvre loisir.
Et les vertus y ont mis leur pouvoir,
Tant que l'ouïr, la hanter[1] et la voir
Sont sœurs témoins de sa perfection :
Un mal y a, c'est qu'elle peut avoir
En corps parfait cœur sans affection.

Marguerite de Navarre,
Marguerites de la Marguerite des princesses, 1547

1 Hanter : (ici) rendre visite, souvent

PISTES DE RÉFLEXION

1. L'auteure nous met en garde contre ce que nous sommes tentés d'appeler la perfection. Quel pourrait être le grave défaut de son amie « entièrement parfaite » ?
2. Pour toi, comment serait l'amie parfaite ou l'ami parfait ?

Importance de l'œuvre
Inspiré du *Décaméron* de Boccaccio, *L'Heptaméron* est l'un des plus célèbres recueils de nouvelles en français. Par le jeu du dialogue qui a lieu entre les narrateurs, créant ainsi une véritable intrigue en dehors des histoires racontées, Marguerite de Navarre, écrivaine de talent de la Renaissance, a lancé toute une tradition du nouvelliste-conteur.

Marguerite de Navarre

(1492-1549)

Contexte
En cure thermale dans les Pyrénées, la jeune reine de Navarre, pour passer le temps avec ses amis, invite chacun à raconter une anecdote chaque jour. Ils sont dix. Le recueil sera intitulé *L'Heptaméron* (sept jours), puisqu'il compte environ 70 nouvelles.

Pour orienter ta première lecture
Imagine les 10 voyageurs qui écoutent, fascinés, une succession d'histoires étranges et, on le suppose, vraies. Laisse-toi emporter par l'anecdote racontée par le gentilhomme Bernage. Qui donc est cette femme mystérieuse ? Essaie de deviner, en fonction du contexte, le sens des mots inconnus, pour la plupart des mots qui ne sont plus en usage.

PRISONNIÈRE *de son amour*

Le roi Charles, huitième de ce nom, envoya en Allemagne un gentilhomme, nommé Bernage, sieur de Sivray, près d'Amboise, lequel pour faire bonne diligence n'épargnait jour ni nuit pour avancer son chemin, en sorte que, un soir, bien tard, arriva en un château d'un gentilhomme, où il demanda logis : ce qu'à grand peine put avoir.

Toutefois, quand le gentilhomme entendit qu'il était serviteur d'un tel roi, s'en alla au-devant de lui, et le pria de ne se méconter de la rudesse de ses gens, car à cause de quelques parents de sa femme qui lui voulaient mal, il était contraint tenir ainsi la maison fermée. Aussi, ledit Bernage lui dit l'occasion de sa légation : en quoi le gentilhomme s'offrit de faire tout service à lui possible au roi son maître, et le mena dedans sa maison, où il le logea et festoya[1] honorablement.

Il était heure de souper ; le gentilhomme le mena en une belle salle tendue de belle tapisserie. Et, ainsi que la viande fut apportée sur la table, vit sortir de derrière la tapisserie une femme, la plus belle qu'il était possible de regarder, mais elle avait sa tête toute tondue, le demeurant du corps habillé de noir à l'allemande. Après que ledit seigneur eut lavé avec le seigneur de Bernage, l'on porta l'eau à cette dame, qui lava et s'alla seoir au bout de la table, sans parler à nullui, ni nul à elle. Le seigneur de Bernage la regarda bien fort, et lui sembla une des plus belles dames qu'il avait jamais vues, sinon qu'elle avait le visage bien pâle et la contenance bien triste.

Après qu'elle eut mangé un peu, elle demanda à boire, ce que lui apporta un serviteur de léans dedans un ésmerveillable vaisseau[2], car c'était la tête d'un

1 Festoyer : (ici) faire la fête à quelqu'un par un grand repas
2 Un ésmerveillable vaisseau : (ici) une très belle coupe

mort, dont les œils étaient bouchés d'argent : et ainsi but deux ou trois fois. La damoiselle, après qu'elle eut soupé et fait laver les mains, fit une révérence au seigneur de la maison et s'en retourna derrière la tapisserie, sans parler à personne.

Bernage fut tant ébahi de voir chose si étrange, qu'il en devint tout triste et pensif. Le gentilhomme, qui s'en aperçut, lui dit : « Je vois bien que vous vous étonnez de ce que vous avez vu en cette table ; mais, vu l'honnêteté que je trouve en vous, je ne vous veux celer[3] que c'est, afin que vous ne pensiez qu'il y ait en moi telle cruauté sans grande occasion. »

Cette dame que vous avez vue est ma femme, laquelle j'ai plus aimée que jamais homme pourrait aimer femme, tant que pour l'épouser, j'oubliai toute crainte, en sorte que je l'amenai ici dedans malgré ses parents. Elle aussi me montrait tant de signes d'amour, que j'eusse hasardé dix mille vies pour la mettre céans à son aise et à la mienne ; où nous avons vécu un temps à tel repos et contentement, que je me tenais le plus heureux gentilhomme de la chrétienté.

Mais, en un voyage que je fis, où mon honneur me contraignit d'aller, elle oublia tant son honneur, sa conscience et l'amour qu'elle avait en moi, qu'elle fut amoureuse d'un jeune gentilhomme…

Marguerite de Navarre, *L'Heptaméron*, 1542-1549

Que s'est-il passé ? Pourquoi cette mise en scène macabre pour encadrer une jeune femme tondue, triste et taciturne ? Si tu es curieux, va chercher le 32e conte de L'Heptaméron *sur le Web. Tu seras peut-être horrifié, et en tout cas surpris !*

3. Celer : cacher

PISTES DE RÉFLEXION

1. Comment Bernage a-t-il été accueilli au début, et pourquoi ?
2. Tu sens déjà qu'il s'agit d'un conte sombre et fantastique. Imagine la suite de l'histoire.

Importance de l'œuvre
Dans l'histoire de la poésie française, du Bellay reste le maître du genre qu'il a particulièrement cultivé : le sonnet. Il a écrit ses plus beaux sonnets lors de son séjour à Rome.

Joachim du Bellay

(1522-1560)

Contexte
Accompagnant son oncle dans une mission diplomatique auprès du pape, enthousiasmé à l'idée de découvrir cette Ville éternelle dont il a tant rêvé, il est déçu par la décadence de Rome. Dans de beaux sonnets, il exprime sa déception et sa nostalgie de la France.

Pour orienter ta première lecture
Lis les deux poèmes à haute voix. Note la verve et la puissance lyrique du premier poème. Sens-tu que le ton du second est différent ?

NOUVEAU VENU, QUI CHERCHES *Rome en Rome*

Nouveau venu, qui cherches Rome en Rome
Et rien de Rome en Rome n'aperçois,
Ces vieux palais, ces vieux arcs que tu vois,
Et ces vieux murs, c'est ce que Rome on nomme.

Vois quel orgueil, quelle ruine : et comme
Celle qui mit le monde sous ses lois,
Pour dompter tout, se dompta quelquefois,
Et devint proie au temps, qui tout consomme.

Rome de Rome est le seul monument,
Et Rome Rome a vaincu seulement.
Le Tibre seul, qui vers la mer s'enfuit.

Reste de Rome. Ô mondaine inconstance[1] !
Ce qui est ferme, est par le temps détruit,
Et ce qui fuit, au temps fait résistance.

Joachim du Bellay, *Les Antiquités de Rome*, 1558

1 Mondaine inconstance : fragilité, manque de permanence

HEUREUX QUI, COMME ULYSSE,

a fait un beau voyage

Heureux qui, comme Ulysse[1], a fait un beau voyage,
Ou comme cestuy-là qui conquit la toison[2],
Et puis est retourné, plein d'usage[3] et raison,
Vivre entre ses parents le reste de son âge !

Quand reverrai-je, hélas, de mon petit village
Fumer la cheminée, et en quelle saison
Reverrai-je le clos[4] de ma pauvre maison[5],
Qui m'est une province, et beaucoup davantage ?

Plus me plaît le séjour[6] qu'ont bâti mes aïeux,
Que des palais Romains le front audacieux,
Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine[7] :

Plus mon Loire[8] gaulois, que le Tibre[9] latin,
Plus mon petit Liré[10], que le mont Palatin[11],
Et plus que l'air marin la doulceur angevine[12].

Joachim du Bellay, *Les Regrets*, 1558

1 Ulysse : héros grec de *L'Odyssée* d'Homère
2 Toison (d'or) : peau de bélier en or que Jason, un héros grec, est allé conquérir
3 D'usage : d'expérience
4 Clos : jardin fermé
5 Ma pauvre maison : le château de la Turmelière où le poète est né
6 Séjour : maison
7 Ardoise fine : pierre tirée de carrières locales et utilisée dans la construction
8 Mon Loire : la Loire, fleuve de l'Anjou natal du poète
9 Tibre : rivière qui traverse Rome
10 Liré : village natal du poète, en France
11 Mont Palatin : l'une des sept collines de Rome
12 La doulceur angevine : la douceur de l'Anjou, région de la France

© Stapleton Collection/CORBIS/MAGMA

PISTES DE RÉFLEXION

1. Quel poème t'a touché le plus ? Pourquoi ?
2. Si tu quittais ton milieu familier, que regretterais-tu le plus ? Compare tes émotions et tes expériences à celles du poète.

Pierre de Ronsard

(1524-1585)

Importance de l'œuvre
On dit que Ronsard est « le prince des poètes et le poète des princes ». Avec son ami du Bellay, il fonde la Pléiade, groupe de poètes qui cherchent à renouveler la poésie. Ils fixent la forme du sonnet et donnent à l'alexandrin (vers de douze syllabes) sa place au premier rang de la poésie française. La musicalité qui se dégage de la poésie de Ronsard a été reconnue par les compositeurs : près de 350 de ses poèmes ont été mis en musique. Ronsard a écrit : « Vivre est une chanson dont mourir est le refrain. »

Contexte
La reine Catherine de Médicis invite Ronsard à consoler Hélène de Surgères qui a perdu son amoureux, jeune capitaine tué pendant la guerre civile. Il en tombe amoureux et publiera 130 « Sonnets pour Hélène ».

Pour orienter ta première lecture
Savoure d'abord la musicalité de ce poème. Relis-le pour saisir le mélange de mélancolie et d'humour du texte.

Sonnet *à Hélène*

Quand vous serez bien vieille, au soir à la chandelle,
Assise auprès du feu, dévidant et filant[1]
Direz chantant mes vers, en vous émerveillant :
« Ronsard me célébrait du temps que j'étais belle. »

Lors vous n'aurez servante oyant telle nouvelle,
Déjà sous le labeur à demi sommeillant,
Qui au bruit de mon nom ne s'aille réveillant,
Bénissant votre nom, de louange immortelle.

Je serai sous la terre et, fantôme sans os,
Par les ombres myrteux[2] je prendrai mon repos ;
Vous serez au foyer une vieille accroupie,

Regrettant mon amour et votre fier dédain.
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain :
Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie.

Pierre de Ronsard, *Sonnets pour Hélène*, 1578

1 Dévider et filer : travailler la laine (travail traditionnellement réservé aux femmes, surtout les femmes âgées)
2 Myrteux : adjectif créé par Ronsard pour désigner le myrte, arbre célébré dans la Grèce antique

Pistes de réflexion

1. Quel conseil Ronsard donne-t-il à Hélène ? Trouves-tu qu'il a raison ? Pourquoi ?
2. Que voudrait dire pour toi, concrètement, cueillir « dès aujourd'hui les roses de la vie » ?

Louise Labé

(1524-1566)

Importance de l'œuvre
Femme de la bourgeoisie, cultivée, intelligente, précurseur du féminisme, Louise Labé revendique ouvertement le droit des femmes à la création littéraire. Déjà à son époque, elle est considérée comme une très grande poète.

Contexte
Comme Marie de France, Christine de Pisan et Marguerite de Navarre, Louise Labé fait scandale, surtout parce qu'elle ose inverser les rôles traditionnels : dans ses écrits, c'est l'homme qui est l'objet du désir et le centre du fantasme amoureux. Pour elle, « le plus grand plaisir qu'il soit après l'amour, c'est d'en parler » !

Pour orienter ta première lecture
Imagine le courage que cette femme a eu d'exprimer ses désirs amoureux aussi ouvertement !

O BEAUX

O beaux yeux bruns, ô regards détournés,
ô chauds soupirs, ô larmes répandues,
ô nuits mille fois amèrement attendues,
ô jours luisants mille fois retournés !

O tristes plaintes, ô désirs obstinés,
ô temps perdus, ô peines dépendues,
ô mille morts diversement tendues,
ô pires maux qui me soient destinés !

O rets, ô front, cheveux, bras, mains et doigts !
ô luth plaintif, voix, archet et voix !
tant de flambeaux pour brûler une femelle !

Je me plains de ce que, alors que tu portais tant de feux,
et que tu touchais mon cœur de ces feux en tant d'endroits,
aucune étincelle n'en ait volé sur toi.

Louise Labé, *Œuvres*, 1555

JE VIS,

Je vis, je meurs : je brûle et je me noie ;
J'ai très chaud tout en souffrant du froid ;
La vie m'est et trop douce et trop dure ;
J'ai de grands chagrins entremêlés de joie.

Je ris et je pleure au même moment,
Et dans mon plaisir je souffre maintes graves tortures ;
Mon bonheur s'en va, et pour toujours il dure ;
Du même mouvement je sèche et je verdoie[1].

Ainsi Amour me mène de manière erratique[2] ;
Et quand je pense être au comble de la souffrance,
Soudain je me trouve hors de peine.

Puis quand je crois que ma joie est assurée
Et que je suis au plus haut du bonheur auquel j'aspire,
Il me remet en mon malheur précédent.

Louise Labé, *Œuvres*, 1555

1. Verdoie : devient vert.
2. Erratique : irrégulière.

Pistes de réflexion

1. La poète présente des sentiments contradictoires dans le deuxième poème. Pense à des circonstances où cela t'est arrivé.
2. L'idée qu'une femme puisse parler d'un homme en termes aussi passionnés n'était généralement pas acceptée à l'époque. Quel est ton avis à ce sujet ?

Marc-Antoine de Saint-Amant

(1594-1661)

Importance de l'œuvre

L'œuvre de Saint-Amant reflète à la perfection le style baroque : il nous offre une poésie libre, sensuelle et imaginative ; il tient à l'originalité ; il choisit souvent un style joyeux, parfois comique ; il décrit le monde tout en images diverses, pleines d'imagination ; il refuse de se plier aux règles.

Pour orienter ta première lecture

Le poète fait appel à tous les sens dans cette description d'un simple fruit. Laisse-toi tenter !

Le melon

Quelle odeur sens-je en cette chambre ?
Quel doux parfum de musc et d'ambre
Me vient le cerveau réjouir
Et le cœur épanouir ?
Ha ! bon Dieu ! J'en tombe en extase :
Ces belles fleurs qui dans ce vase
Parent le haut de ce buffet
Feraient-elles bien cet effet ?
A-t-on brûlé de la pastille ?
N'est-ce point ce vin qui pétille
Dans le cristal, que l'art humain
A fait pour couronner la main,
Et d'où sort, quand on veut le boire,
Un air de framboise à la gloire
Du bon terroir[1] qui l'a porté
Pour notre excellente santé ?
Non, ce n'est rien d'entre ces choses,
Mon penser, que tu me proposes.
Qu'est-ce donc ? Je l'ai découvert
Dans ce panier rempli de vert :
C'est un melon où la nature,
Par une admirable structure,
A voulu graver à l'entour
Mille plaisants chiffres d'amour,
Pour claire marque à tout le monde
Que d'une amitié sans seconde
Elle chérit ce doux manger
Et que, d'un souci ménager,
Travaillant aux biens de la terre
Dans ce beau fruit seul elle enserre
Toutes les aimables vertus
Dont les autres sont revêtus. [...]

1. Terroir : terre que l'on cultive

Ni le cher abricot que j'aime,
Ni la fraise avecque la crème,
Ni la manne qui vient du ciel,
Ni le pur aliment du miel,
Ni la poire de Tours sacrée,
Ni la verte figue sucrée,
Ni la prune au jus délicat,
Ni même le raisin muscat,
(Parole pour moi bien étrange !)
Ne sont qu'amertume et que fange[2]
Au prix de ce melon divin,
Honneur du climat angevin.
Que dis-je d'Anjou ? Je m'abuse :
C'est un fruit du cru de ma Muse,
Un fruit en Parnasse[3] élevé,
De l'eau d'Hippocrène abreuvé,
Mont qui, pour les dieux seuls, rapporte
D'excellents fruits de cette sorte,
Pour être proche du soleil
D'où leur vient leur goût non pareil :
Car il ne serait pas croyable
Qu'un lieu commun, quoique agréable,
Eût pu produire ainsi pour nous
Rien de si bon ni de si doux.

Ô vive source de lumière !
Toi dont la route coutumière
Illumine tout l'univers,
Phœbus, dieu des fruits et des vers,
Qui tout vois et qui tout embrasses,
Ici je te rends humbles grâces,
D'un cœur d'ingratitude exempt,
De nous avoir fait ce présent.

Marc-Antoine de Saint-Amant, *Les Œuvres III*, 1649

2 Fange : boue malodorante
3 Parnasse : montagne près d'Athènes où les dieux de la poésie habitaient

Pistes de réflexion

1. Pour toi, qu'est-ce qui rend la description du melon vivante et intéressante ?
2. Pense à un objet de ta vie quotidienne qui pourrait te donner autant de plaisir.

La littérature se lance

L'amour ou l'honneur ?, Pierre Corneille
Le Loup et le Chien, Jean de La Fontaine
La Cigale et la Fourmi, Jean de La Fontaine
Les larmes d'une mère, Jean Racine
Prose ou poésie ?, Molière
L'heure de la vérité, Molière

Cette période, qui coïncide avec la monarchie absolue, débute vers la fin du XVI[e] siècle et se termine dans les premières années du XVIII[e] siècle. Elle commence dans une ambiance de désordre et de conflits, surtout chez les membres de la haute noblesse, qui réagissent contre l'autorité du roi. Mais l'autorité centrale se rétablit et le cardinal de Richelieu, puis Mazarin, assurent le gouvernement effectif sous Louis XIII et Louis XIV enfant. La littérature doit servir le pouvoir central. Ce phénomène s'accentue particulièrement quand Louis XIV prend le pouvoir.

En littérature, les formes de l'expression se font plus strictes : c'est la période du classicisme. Corneille, Racine et Molière écrivent pour distraire la cour royale, les nobles et les grands bourgeois du royaume. Ces trois auteurs sont considérés comme les véritables pères du théâtre français. Corneille et Racine ne posent guère de questions aux grands de ce monde. Molière, par contre, met dans ses pièces un grain de critique du système. La Fontaine nous offre des fables remplies de sagesse et écrites dans un français superbe.

© Gianni Dagli Orti/CORBIS/MAGMA

Pierre Corneille

(1606-1684)

Importance de l'œuvre

Le Cid est l'un des exemples les plus connus du classicisme du XVII^e siècle. Corneille, comme Racine, prenant la tragédie grecque comme modèle, crée une nouvelle vision de la tragédie. Les personnages font preuve d'héroïsme devant des dilemmes tragiques. Ils assument pleinement les terribles contradictions entre leurs passions et leur devoir.

Pour te situer dans le texte

Don Rodrigue et Chimène s'aiment et sont promis l'un à l'autre. Lors d'une dispute, le père de Chimène insulte le père de Don Rodrigue en le frappant. Don Diègue (le père de Don Rodrigue), vieux et faible, demande à son fils de le venger. Don Rodrigue se trouve confronté à un terrible dilemme : va-t-il tuer le père de la femme qu'il aime pour défendre l'honneur de son propre père ?

Pour orienter ta première lecture

Note la longueur des explications de Don Diègue avant d'arriver à l'information essentielle. Pourquoi semble-t-il hésiter avant de nommer celui qui l'a insulté ?

L'AMOUR

(Acte premier, scène V)

Les personnages :

- *Don Rodrigue :* le fiancé et amoureux de Chimène
- *Don Diègue :* le père de Don Rodrigue

Don Diègue Rodrigue, as-tu du cœur ?

Don Rodrigue Tout autre que mon père
L'éprouverait sur l'heure.

Don Diègue Agréable colère !
Digne ressentiment à ma douleur bien doux !
Je reconnais mon sang à ce noble courroux[1] ;
Ma jeunesse revit en cette ardeur si prompte.
Viens, mon fils, viens, mon sang, viens réparer ma honte ;
Viens me venger.

Don Rodrigue De quoi ?

Don Diègue D'un affront si cruel,
Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel :
D'un soufflet[2]. L'insolent en eût perdu la vie ;
Mais mon âge a trompé ma généreuse envie ;
Et ce fer que mon bras ne peut plus soutenir,
Je le remets au tien pour venger et punir.
Va contre un arrogant prouver ton courage :
Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage ;
Meurs, ou tue. Au surplus, pour ne te point flatter,
Je te donne à combattre un homme à redouter ;

1 Courroux : colère
2 Soufflet : claque insultante sur la joue de quelqu'un

Je l'ai vu, tout couvert de sang et de poussière,
Porter partout l'effroi dans une armée entière.
J'ai vu par sa valeur cent escadrons rompus ;
Et pour t'en dire encor quelque chose de plus,
Plus que brave soldat, plus que grand capitaine,
C'est...

Don Rodrigue De grâce, achevez.

Don Diègue Le père de Chimène.

Don Rodrigue Le...

Don Diègue Ne réplique point, je connais ton amour,
Mais qui peut vivre infâme est indigne du jour ;
Plus l'offenseur est cher, et plus grande est l'offense.
Enfin tu sais l'affront, et tu tiens la vengeance :
Je ne te dis plus rien. Venge-moi, venge-toi ;
Montre-toi digne fils d'un père tel que moi.
Accablé des malheurs où le destin me range,
Je vais les déplorer : va, cours, vole, et nous venge.

Pierre Corneille, *Le Cid*, 1637

Pistes de réflexion

1. Que penses-tu des arguments par lesquels Don Diègue essaie d'exciter la colère de son fils et de le convaincre d'agir ?
2. Imagine, à l'époque actuelle, que tu te trouves dans une situation semblable de contradiction entre ta passion et ton devoir. Comment réagirais-tu ?

Jean de La Fontaine

(1621-1695)

Importance de l'œuvre

La Fontaine est connu avant tout pour ses fables, dans lesquelles il donne la parole aux animaux. Tout en nous amusant dans un style léger, souvent ironique, il nous fait réfléchir à des questions importantes. Chaque fable a une morale, quelquefois sous-entendue, souvent clairement énoncée. La Fontaine, contemporain de Molière, de Corneille et de Racine, écrit, comme eux, pour instruire et faire réfléchir. De façon implicite, il critique souvent les gens de la cour royale.

Pour orienter ta première lecture

Ne te laisse pas intimider par le vocabulaire compliqué. La Fontaine te fait un clin d'œil en prêtant un langage raffiné à des animaux au comportement très simple. Admire le simple bon sens du loup et de la fourmi.

LE LOUP ET

Un Loup n'avait que les os et la peau,
Tant les chiens faisaient bonne garde.
Ce Loup rencontre un Dogue[1] aussi puissant que beau,
Gras, poli, qui s'était fourvoyé[2] par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire Loup l'eût fait volontiers ;
Mais il fallait livrer bataille,
Et le mâtin était de taille
À se défendre hardiment.
Le Loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos[3], et lui fait compliment
Sur son embonpoint[4] qu'il admire.
« Il ne tiendra qu'à vous, beau sire,
D'être aussi gras que moi, lui repartit le Chien.
Quittez les bois, vous ferez bien :
Vos pareils y sont misérables,
Cancres[5], haires[6] et pauvres diables,
Dont la condition est de mourir de faim.
Car quoi ? rien d'assuré ; point de franche lippée[7],
Tout à la pointe de l'épée.
Suivez-moi : vous aurez un bien meilleur destin. »
Le loup reprit : « Que me faudra-t-il faire ?
– Presque rien, dit le Chien : donner la chasse aux gens
Portants bâtons, et mendiants ;

1 Dogue : gros chien féroce
2 Se fourvoyer : s'égarer
3 Entrer en propos : engager une conversation
4 Embonpoint : corpulence
5 Cancre : paresseux
6 Haire : vagabond (s'écrit plutôt « hère »)
7 Lippée : bon repas

Flatter ceux du logis, à son maître complaire :
Moyennant quoi votre salaire
Sera force reliefs[8] de toutes les façons :
Os de poulets, os de pigeons :
Sans parler de mainte caresse. »
Le Loup déjà se forge une félicité[9]
Qui le fait pleurer de tendresse.
Chemin faisant, il vit le col[10] du Chien pelé.
« Qu'est-ce là ? lui dit-il. – Rien. – Quoi ! rien ? – Peu de chose.
– Mais encor ? – Le collier dont je suis attaché
De ce que vous voyez est peut-être la cause.
– Attaché ? dit le Loup : vous ne courez donc pas
Où vous voulez ? – Pas toujours, mais qu'importe ?
– Il importe si bien que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte.
Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor. »
Cela dit, maître Loup s'enfuit, et court encor.

Jean de La Fontaine, *Fables, Livre I*, 1668

La Cigale et la Fourmi

La Cigale, ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue :
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
Chez la Fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.
« Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'Oût, foi d'animal,
Intérêt et principal. »
La Fourmi n'est pas prêteuse :
C'est là son moindre défaut.
Que faisiez-vous au temps chaud ?
Dit-elle à cette emprunteuse.
– Nuit et jour à tout venant
Je chantais, ne vous déplaise.
– Vous chantiez ? j'en suis fort aise.
Eh bien ! dansez maintenant.

Pistes de réflexion

1. La Fontaine n'a pas clairement donné la morale de ces deux fables. Formule la morale que tu pourrais tirer de chacune.
2. La fable est une forme qui date de l'Antiquité et qui est encore populaire aujourd'hui. Peux-tu faire des rapprochements entre la morale de ces fables et des films, des dessins animés ou des bandes dessinées que tu connais ?

Jean de La Fontaine, *Fables, Livre I*, 1668

8 Relief : reste d'un repas
9 Se forger une félicité : imaginer un bonheur
10 Col : cou

Jean Racine

(1639-1699)

Importance de l'œuvre
Dans la tragédie *Andromaque,* Racine reprend un mythe déjà illustré par la tragédie grecque classique. Il démythifie la guerre et l'amour idéalisés et explore les passions personnelles qui mènent à la solitude et à la souffrance. Racine a inspiré de nombreux auteurs par la suite, en particulier Anouilh et Giraudoux.

Contexte
Dès sa première représentation, devant la reine, *Andromaque* obtient un grand succès à la cour du roi. Cette tragédie prend son envol dans un public plus vaste au siècle suivant et est encore jouée de nos jours.

Pour te situer dans le texte
Troie est en ruines. Pyrrhus, roi grec, a tué Hector et a fait prisonniers sa femme Andromaque et son fils Astyanax. Pyrrhus est amoureux d'Andromaque. Les Grecs exigent la mort d'Astyanax.

Pour orienter ta première lecture
Savoure le rythme des alexandrins. Note la perfection de la langue qui reflète l'intelligence et l'éducation du roi Pyrrhus et de la belle Andromaque.

LES LARMES d'une mère

(Acte premier, scène IV)

Les personnages :
- *Pyrrhus :* un roi grec, vainqueur de la guerre de Troie
- *Andromaque :* la veuve d'Hector, prisonnière de Pyrrhus, mère d'Astyanax

Pyrrhus Me cherchiez-vous, Madame ?
Un espoir si charmant me serait-il permis ?

Andromaque Je passais jusqu'aux lieux où l'on garde mon fils.
Puisqu'une fois le jour vous souffrez que je voie
Le seul bien qui me reste et d'Hector et de Troie,
J'allais, Seigneur, pleurer un moment avec lui :
Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui.

Pyrrhus Ah ! Madame, les Grecs, si j'en crois leurs alarmes,
Vous donneront bientôt d'autres sujets de larmes.

Andromaque Et quelle est cette peur dont le cœur est frappé,
Seigneur ? Quelque Troyen vous est-il échappé ?

Pyrrhus Leur haine pour Hector n'est pas encore éteinte :
Ils redoutent son fils.

Andromaque Digne objet de leur crainte !
Un enfant malheureux, qui ne sait pas encor
Que Pyrrhus est son maître, et qu'il est fils d'Hector.

Pyrrhus Tel qu'il est, tous les Grecs demandent qu'il périsse.
Le fils d'Agamemnon vient hâter son supplice.

Andromaque Et vous prononcerez un arrêt si cruel ?
Est-ce mon intérêt qui le rend criminel ?
Hélas ! On ne craint point qu'il venge un jour son père ;
On craint qu'il n'essuyât les larmes de sa mère.
Il m'aurait tenu lieu d'un père et d'un époux ;
Mais il me faut tout perdre, et toujours par vos coups.

Pyrrhus Madame, mes refus ont prévenu vos larmes.
Tous les Grecs m'ont déjà menacé de leurs armes ;
Mais, dussent-ils encore, en repassant les eaux,
Demander votre fils avec mille vaisseaux,
Coûtât-il tout le sang qu'Hélène a fait répandre,
Dussé-je après dix ans voir mon palais en cendre,
Je ne balance point, je vole à son secours ;
Je défendrai sa vie aux dépens de mes jours.
Mais, parmi ces périls où je cours pour vous plaire,
Me refuserez-vous un regard moins sévère ?
Haï de tous les Grecs, pressé de tous côtés,
Me faudra-t-il combattre encor vos cruautés ?
Je vous offre mon bras. Puis-je espérer encore
Que vous accepterez un cœur qui vous adore ?
En combattant pour vous, me sera-t-il permis
De ne vous point compter parmi mes ennemis ?

Andromaque Seigneur, que faites-vous, et que dira la Grèce ?
Faut-il qu'un si grand cœur montre tant de faiblesse ?
Voulez-vous qu'un dessein si beau, si généreux,
Passe pour le transport d'un esprit amoureux ?
Captive, toujours triste, importune à moi-même
Pouvez-vous souhaiter qu'Andromaque vous aime ?
Quels charmes ont pour vous des yeux infortunés
Qu'à des pleurs éternels vous avez condamnés ?
Non, non, d'un ennemi respecter la misère,
Sauver des malheureux, rendre un fils à sa mère,
De cent peuples pour lui combattre la rigueur
Sans me faire payer son salut de mon cœur,
Malgré moi s'il le faut, lui donner un asile :
Seigneur, voilà des soins dignes du fils d'Achille.

Pyrrhus Hé quoi ! Votre courroux[1] n'a-t-il pas eu son cours ?
Peut-on haïr sans cesse ? et punit-on toujours ?
J'ai fait des malheureux, sans doute ; et la Phrygie
Cent fois de votre sang a vu ma main rougie.
Mais que vos yeux sur moi se sont bien exercés
Qu'ils m'ont vendu bien cher les pleurs qu'ils ont versés !
De combien de remords m'ont-ils rendu la proie ?
Je souffre tous les maux que j'ai faits devant Troie :
Vaincu, chargé de fers, de regrets consumé,

1. Courroux : colère

Brûlé de plus de feux que je n'en allumai,
Tant de soins, tant de pleurs, tant d'ardeurs inquiètes...
Hélas ! Fus-je jamais si cruel que vous l'êtes ?
Mais enfin, tour à tour, c'est assez nous punir ;
Nos ennemis communs devraient nous réunir.
Madame, dites-moi seulement que j'espère,
Je vous rends votre fils, et je lui sers de père ;
Je l'instruirai moi-même à venger les Troyens ;
J'irai punir les Grecs de vos maux et des miens.
Animé d'un regard, je puis tout entreprendre :
Votre Ilion[2] encor peut sortir de sa cendre ;
Je puis, en moins de temps que les Grecs ne l'ont pris,
Dans ses murs relevés couronner votre fils.

Andromaque Seigneur, tant de grandeurs ne nous touchent plus guère :
Je les lui promettais tant qu'a vécu son père.
Non, vous n'espérez plus de nous revoir encor,
Sacrés murs, que n'a pu conserver mon Hector.
À de moindres faveurs des malheureux prétendent,
Seigneur : c'est un exil que mes pleurs vous demandent.
Souffrez[3] que, loin des Grecs, et même loin de vous,
J'aille cacher mon fils et pleurer mon époux.
Votre amour contre nous allume trop de haine :
Retournez, retournez à la fille d'Hélène[4].

Pyrrhus Et le puis-je, Madame ? Ah ! Que vous me gênez !
Comment lui rendre un cœur que vous me retenez ?
Je sais que de mes vœux on lui promit l'empire ;
Je sais que pour régner elle vint dans l'Épire ;
Le sort vous y voulut l'une et l'autre amener :
Vous, pour porter des fers ; elle, pour en donner.
Cependant ai-je pris quelque soin de lui plaire ?
Et ne dirait-on pas, en voyant au contraire
Vos charmes tout puissants, et les siens dédaignés,
Qu'elle est ici captive et que vous y régnez ?
Ah ! Qu'un seul des soupirs que mon cœur vous envoie,
S'il s'échappait vers elle, y porterait de joie !

Andromaque Et pourquoi vos soupirs seraient-ils repoussés ?
Aurait-elle oublié vos services passés ?
Troie, Hector, contre vous révoltent-ils son âme ?
Aux cendres d'un époux doit-elle enfin sa flamme ?
Et quel époux encore ! Ah ! Souvenir cruel !
Sa mort seule a rendu votre père immortel.
Il doit au sang d'Hector tout l'éclat de ses armes,
Et vous n'êtes tous deux connus que par mes larmes.

Pyrrhus Hé bien, Madame, hé bien, il faut vous obéir :
Il faut vous oublier, ou plutôt vous haïr.

---

2 Ilion : autre nom pour la ville de Troie
3 Souffrir : permettre
4 La fille d'Hélène : Hermione, fiancée de Pyrrhus, qui aime Andromaque

Oui, mes vœux ont trop loin poussé leur violence
Pour ne plus s'arrêter que dans l'indifférence.
Songez-y bien : il faut désormais que mon cœur,
S'il n'aime avec transport, haïsse avec fureur.
Je n'épargnerai rien dans ma juste colère :
Le fils me répondra des mépris de la mère ;
La Grèce le demande ; et je ne prétends pas
Mettre toujours ma gloire à sauver des ingrats.

Andromaque Hélas ! Il mourra donc. Il n'a pour sa défense
Que les pleurs de sa mère et que son innocence.
Et peut-être après tout, en l'état où je suis,
Sa mort avancera la fin de mes ennuis.
Je prolongeais pour lui ma vie et ma misère ;
Mais enfin sur ses pas j'irai revoir son père.
Ainsi tous trois, Seigneur, par vos soins réunis,
Nous vous...

Pyrrhus Allez, Madame, allez voir votre fils.
Peut-être, en le voyant, votre amour plus timide
Ne prendra pas toujours sa colère pour guide.
Pour savoir nos destins j'irai vous retrouver.
Madame, en l'embrassant, songez à le sauver.

Jean Racine, *Andromaque*, 1667

© Historical Picture Archive/CORBIS/MAGMA

Pistes de réflexion

1. Que penses-tu de la proposition que Pyrrhus fait à Andromaque ? Qu'est-ce que tu aimerais dire à Pyrrhus ? à Andromaque ?
2. As-tu quelque sympathie pour Pyrrhus ? Pourquoi ?

Molière

(1622-1673)

Importance de l'œuvre
Quand on veut parler de la langue française avec respect et fierté, on l'appelle « la langue de Molière ». Quand on pense à la comédie à la française, c'est d'abord le nom de Molière qui vient à l'esprit.

Contexte
La comédie de Molière servira de modèle aux écrivains français pendant des siècles : légère, ironique, simple, mordante. L'extrait ci-dessous en témoigne.

Pour orienter ta première lecture
Admire le sens de l'humour du maître de philosophie devant celui qui se croit supérieur à lui.

PROSE OU *poésie*

(Acte II, scène IV)

Monsieur Jourdain [...] il faut que je vous fasse une confidence. Je suis amoureux d'une personne de grande qualité, et je souhaiterais que vous m'aidassiez à lui écrire quelque chose dans un petit billet que je veux laisser tomber à ses pieds.

Maître de philosophie Fort bien.

Monsieur Jourdain Cela sera galant[1], oui.

Maître de philosophie Sans doute. Sont-ce des vers que vous lui voulez écrire ?

Monsieur Jourdain Non, non, point de vers.

Maître de philosophie Vous ne voulez que de la prose !

Monsieur Jourdain Non, je ne veux ni prose ni vers.

Maître de philosophie Il faut bien que ce soit l'un ou l'autre.

Monsieur Jourdain Pourquoi ?

Maître de philosophie Par la raison, Monsieur, qu'il n'y a pour s'exprimer que la prose, ou les vers.

Monsieur Jourdain Il n'y a que la prose ou les vers ?

Maître de philosophie Non, Monsieur : tout ce qui n'est point prose est vers ; et tout ce qui n'est point vers est prose.

Monsieur Jourdain Et comme l'on parle, qu'est-ce que c'est donc que cela ?

Maître de philosophie De la prose.

1 Galant : honorable ou entreprenant auprès des femmes (Molière fait exprès de mettre un mot à double sens dans la bouche de monsieur Jourdain, qui ne s'en rend pas compte.)

Monsieur Jourdain Quoi ! quand je dis : « Nicole, apportez-moi mes pantoufles, et me donnez mon bonnet de nuit », c'est de la prose !

Maître de philosophie Oui, Monsieur.

Monsieur Jourdain Par ma foi ! il y a plus de quarante ans que je dis de la prose sans que j'en susse[2] rien, et je vous suis le plus obligé du monde de m'avoir appris cela.

Molière, *Le Bourgeois gentilhomme*, 1670

2 Susse : du verbe savoir

© Gianni Dagli Orti/CORBIS/MAGMA

Pistes de réflexion

1. Que penses-tu de l'attitude du maître de philosophie envers monsieur Jourdain ?
2. Monsieur Jourdain est la caricature d'un homme vaniteux qui veut paraître plus important qu'il ne l'est. Connais-tu des personnes semblables ?

Molière

(1622-1673)

Importance de l'œuvre
Jusque-là considérée comme un genre mineur, la comédie a gagné, grâce à Molière, un statut glorieux dans la littérature française. C'est principalement Molière qui a fixé les règles de la comédie classique, dans la même mesure où Corneille et Racine ont établi le modèle de la tragédie, tandis que La Fontaine établissait celui de la fable.

Contexte
Les personnages du *Malade imaginaire* jouent la comédie à bien des occasions. Dans cet extrait, tu en vois plusieurs exemples : Argan fait semblant d'être mort, Toinette met cette comédie en scène, Béline fait semblant d'aimer son mari, etc.

Pour te situer dans le texte
Angélique et Cléante s'aiment. Argan et Béline sont contre un tel mariage et veulent mettre Angélique au couvent. Béralde conseille à Argan de se méfier de sa femme, Béline, qui lui joue des tours. Argan proteste : il est sûr que Béline l'aime. Toinette, la servante, propose à Argan de faire semblant d'être mort. Comme cela, en le voyant mort, Béline va sûrement montrer son amour en pleurant beaucoup…

Pour orienter ta première lecture
À la première lecture, applique-toi surtout à faire la distinction entre les déclarations hypocrites et les propos sincères.

L'HEURE DE

Les personnages :

- *Argan :* se croit malade
- *Béline :* la seconde femme d'Argan – elle aime avant tout l'argent de son mari
- *Toinette :* une servante
- *Béralde :* le frère d'Argan
- *Angélique :* la fille d'Argan, amoureuse de Cléante
- *Cléante :* l'amoureux d'Angélique

(Acte III, scène XI)
Toinette, Argan, Béralde (caché)

[…]

Toinette Madame s'en va revenir. Mettez-vous tout étendu dans cette chaise[1], et contrefaites le mort. Vous verrez la douleur où elle sera quand je lui dirai la nouvelle.

Argan Je le veux bien.

Toinette Oui, mais ne la laissez pas longtemps dans le désespoir, car elle en pourrait bien mourir.

Argan Laisse-moi faire.

Toinette *à Béralde*
Cachez-vous, vous, dans ce coin-là.

1 La chaise d'Argan est une grande chaise longue de malade où l'on peut s'étendre.

Argan N'y a-t-il point quelque danger à contrefaire le mort ?

Toinette Non, non. Quel danger y aurait-il ? Étendez-vous là seulement. *(Bas.)* Il y aura plaisir à confondre votre frère[2]. Voici madame. Tenez-vous bien.

(Acte III, scène XII)

Béline, Toinette, Argan, Béralde

Toinette *s'écrie*
Ah ! mon Dieu ! Ah ! malheur ! quel étrange accident !

Béline Qu'est-ce, Toinette ?

Toinette Ah ! madame !

Béline Qu'y a-t-il ?

Toinette Votre mari est mort.

Béline Mon mari est mort ?

Toinette Hélas ! oui. Le pauvre défunt est trépassé[3].

Béline Assurément ?

Toinette Assurément : personne ne sait encore cet accident-là, et je me suis trouvée ici toute seule. Il vient de passer entre mes bras. Tenez, le voilà tout de son long dans cette chaise.

Béline Le ciel en soit loué ! Me voilà délivrée d'un grand fardeau. Que tu es sotte, Toinette, de t'affliger de cette mort !

Toinette Je pensais, madame, qu'il fallût pleurer.

Béline Va, va, cela n'en vaut pas la peine. Quelle perte est-ce que la sienne, et de quoi servait-il sur la terre ? Un homme incommode à tout le monde, malpropre, dégoûtant, sans cesse un lavement ou une médecine dans le ventre, mouchant, toussant, crachant toujours, sans esprit, ennuyeux, de mauvaise humeur, fatiguant sans cesse les gens, et grondant jour et nuit servantes et valets.

Toinette Voilà une belle oraison funèbre.

Béline Il faut, Toinette, que tu m'aides à exécuter mon dessein[4], et tu peux croire qu'en me servant ma récompense est sûre. Puisque, par un bonheur, personne n'est encore averti de la chose, portons-le dans son lit, et tenons cette mort cachée jusqu'à ce que j'aie fait mon affaire. Il y a des papiers, il y a de l'argent, dont je me veux saisir, et il n'est pas juste que j'aie passé sans fruit[5] auprès de lui mes plus belles années. Viens, Toinette, prenons auparavant toutes ses clefs.

Argan *se levant brusquement*
Doucement.

Béline *surprise et épouvantée*
Aïe !

2 Confondre quelqu'un : montrer à quelqu'un qu'il se trompe.
3 Trépassé : mort
4 Dessein : intention
5 Fruit : profit

Argan Oui, madame ma femme, c'est ainsi que vous m'aimez ?

Toinette Ah ! ah ! le défunt n'est pas mort.

Argan *à Béline qui sort*
Je suis bien aise de voir votre amitié[6] et d'avoir entendu le beau panégyrique[7] que vous avez fait de moi. Voilà un avis au lecteur[8] qui me rendra sage à l'avenir, et qui m'empêchera de faire bien des choses.

Béralde *sortant de l'endroit où il s'est caché*
Hé bien, mon frère, vous le voyez.

Toinette Par ma foi, je n'aurais jamais cru cela. Mais j'entends votre fille ; remettez-vous comme vous étiez et voyons de quelle manière elle recevra votre mort. C'est une chose qu'il n'est pas mauvais d'éprouver ; et puisque vous êtes en train, vous connaîtrez par là les sentiments que votre famille a pour vous.

(Acte III, scène XIII)
Angélique, Argan, Toinette, Béralde

Toinette *s'écrie*
Ô ciel ! ah ! fâcheuse aventure ! malheureuse journée !

Angélique Qu'as-tu, Toinette, et de quoi pleures-tu ?

Toinette Hélas ! j'ai de tristes nouvelles à vous donner.

Angélique Hé quoi !

Toinette Votre père est mort.

Angélique Mon père est mort, Toinette ?

Toinette Oui, vous le voyez là. Il vient de mourir tout à l'heure d'une faiblesse qui lui a pris.

Angélique Ô ciel ! quelle infortune ! quelle atteinte cruelle ! Hélas ! faut-il que je perde mon père, la seule chose qui me restait au monde, et qu'encore, pour un surcroît de désespoir, je le perde dans un moment où il était irrité contre moi ! Que deviendrai-je, malheureuse, et quelle consolation trouver après une si grande perte ?

(Acte III, scène XIV)
Cléante, Angélique, Argan, Toinette, Béralde

Cléante Qu'avez-vous donc, belle Angélique ? et quel malheur pleurez-vous ?

Angélique Hélas ! je pleure tout ce que dans ma vie je pouvais perdre de plus cher et de plus précieux. Je pleure la mort de mon père.

Cléante Ô ciel ! quel accident ! quel coup inopiné[9] ! Hélas ! après la demande que j'avais conjuré votre oncle de lui faire pour moi, je venais me présenter à lui et tâcher, par mes respects et par mes prières, de disposer son cœur à vous accorder à mes vœux.

Angélique Ah ! Cléante, ne parlons plus de rien. Laissons là toutes les pensées du mariage. Après la perte de mon père, je ne veux plus être du

6 Amitié : affection
7 Panégyrique : récit élogieux de la vie de quelqu'un après sa mort
8 Avis au lecteur : avertissement placé en tête d'un livre ; avertissement en général
9 Inopiné : imprévu

monde[10], et j'y renonce pour jamais. Oui, mon père, si j'ai résisté tantôt à vos volontés, je veux suivre du moins une de vos intentions et réparer par là le chagrin que je m'accuse de vous avoir donné. Souffrez, mon père, que je vous en donne ici ma parole, et que je vous embrasse pour vous témoigner mon ressentiment[11].

Argan *se lève*
Ah ! ma fille !

Angélique *épouvantée*
Aïe !

Argan Viens. N'aie point de peur, je ne suis pas mort. Va, tu es mon vrai sang, ma véritable fille, et je suis ravi d'avoir vu ton bon naturel.

Angélique Ah ! quelle surprise agréable, mon père ! Puisque, par un bonheur extrême, le ciel vous redonne à mes vœux, souffrez qu'ici je me jette à vos pieds pour vous supplier d'une chose. Si vous n'êtes pas favorable au penchant de mon cœur, si vous me refusez Cléante pour époux, je vous conjure, au moins, de ne me point forcer d'en épouser un autre. C'est toute la grâce que je vous demande.

Cléante *se jette à genoux*
Eh ! monsieur, laissez-vous toucher à ses prières et aux miennes, et ne vous montrez point contraire aux mutuels empressements d'une si belle inclination.

Béralde Mon frère, pouvez-vous tenir là contre ?

Toinette Monsieur, serez-vous insensible à tant d'amour ?

Molière, *Le Malade imaginaire*, 1673

10 Je ne veux plus vivre dans le monde, je veux entrer en religion.
11 Ressentiment : peine

Pistes de réflexion

1. Imagine la suite de ce dialogue. À ton avis, Argan permet-il à sa fille d'épouser Cléante ?
2. Pour critiquer les grands de la société, Molière ridiculise de petits bourgeois en dénonçant leur vanité et leurs défauts. À ton avis, pourquoi ne prend-il pas les grands nobles comme personnages ? La critique sociale se fait-elle encore parfois de cette façon aujourd'hui ?

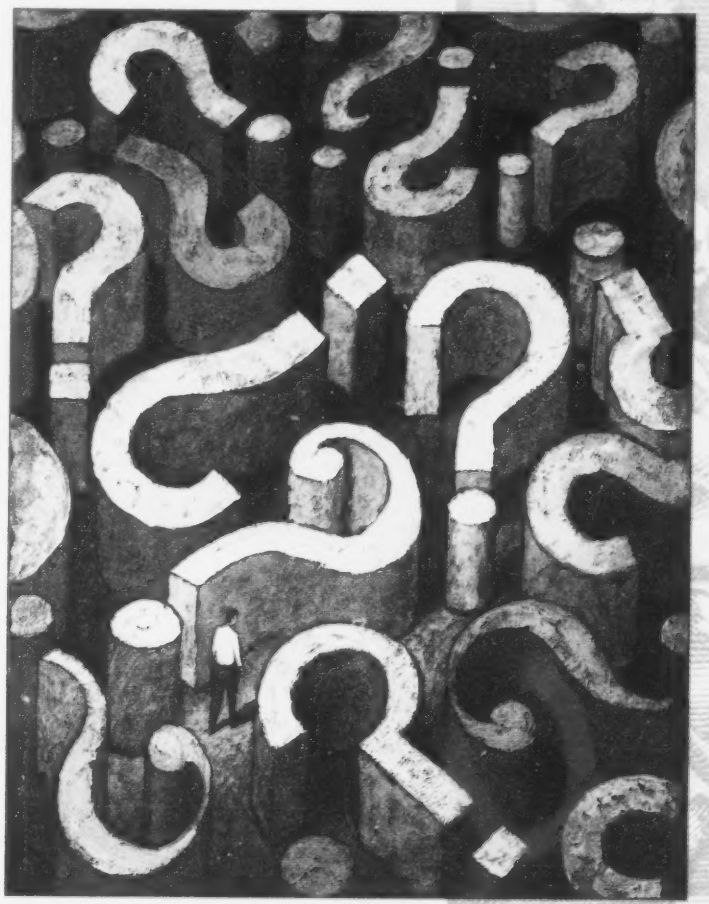
La littérature se lance
Le doute

Une double ruse, Pierre Carlet de Chamblain de Marivaux
Candide au pays d'Eldorado, Voltaire

Après la période que nous avons appelée la stabilisation, caractérisée par la mise en carcan de l'expression, s'instaure une ère de libération de la pensée et des formes.

Au début de cette phase, on se trouve une fois de plus dans une période de transition entre un vieux roi autoritaire et un nouveau roi âgé de cinq ans. Le régent[1], Philippe d'Orléans, depuis toujours opposé au mode de gouvernement de Louis XIV, permet davantage les remises en question. On assiste dès lors à une explosion de pensée critique, non-conformiste, qui mènera à la révolution en Amérique, puis en France, et à tous les soubresauts politiques des XIX^e^ et XX^e^ siècles.

En contrepoint, on continue à s'amuser, de manière encore plus légère qu'autour des courtisans de Louis XIV. Les extraits choisis témoignent de cette grande libération de la pensée et des formes. Tu verras que Marivaux, dans ses comédies légères et Voltaire, dans des contes comme *Candide*, mettent déjà le système en question, tout en se protégeant derrière la moquerie ou le sourire.



© Images.com/CORBIS/MAGMA

1 Régent : membre de la famille royale nommé pour gouverner à la place d'un roi encore enfant

Pierre Carlet de Chamblain de Marivaux

(1688-1763)

Importance de l'œuvre
Marivaux est d'abord vu comme un écrivain mineur. Plus tard, dès l'époque de la Révolution française et jusqu'à nos jours, on voit derrière son « marivaudage », cette aimable conversation tournant autour des histoires de cœur, quelque chose d'un peu plus profond. Il exprime non seulement la souffrance amoureuse, mais aussi celle infligée par les règles strictes de la société.

Contexte
La Comédie-Française joue déjà *Le Jeu de l'amour et du hasard* à l'époque de la Révolution française, et la pièce est populaire encore aujourd'hui.

Pour te situer dans le texte
Monsieur Orgon, bon bourgeois de Paris, veut donner sa fille Silvia en mariage à Dorante, fils d'un ami. Silvia s'inquiète, malgré l'excellente réputation du jeune homme, et aimerait faire sa connaissance avant de prendre une décision.

Pour orienter ta première lecture
Admire la façon dont les personnages, dans un français vif et élégant, combinent ironie et réalisme sentimental.

UNE DOUBLE *mise*

(Acte premier, scène II)
Monsieur Orgon, Lisette, Silvia

Les personnages :
- *Monsieur Orgon :* un bourgeois de Paris
- *Silvia :* sa fille
- *Lisette :* la femme de chambre de Silvia
- *Mario :* le frère de Silvia

Monsieur Orgon Eh bonjour, ma fille. La nouvelle que je viens t'annoncer te fera-t-elle plaisir ? Ton prétendu[1] arrive aujourd'hui, son père me l'apprend par cette lettre-ci. Tu ne me réponds rien, tu me parais triste ? Lisette de son côté baisse les yeux, qu'est-ce que cela signifie ? Parle donc toi, de quoi s'agit-il ?

Lisette Monsieur, un visage qui fait trembler, un autre qui fait mourir de froid, une âme gelée qui se tient à l'écart, et puis le portrait d'une femme qui a le visage abattu, un teint plombé, des yeux bouffis et qui viennent de pleurer ; voilà, Monsieur, tout ce que nous considérons avec tant de recueillement.

Monsieur Orgon Que veut dire ce galimatias[2] ? Une âme, un portrait : explique-toi donc, je n'y entends rien.

1 Prétendu : qui aspire à se marier avec une jeune femme, mais n'est pas encore accepté par celle-ci
2 Galimatias : langage incompréhensible et ridicule

Silvia C'est que j'entretenais Lisette du malheur d'une femme maltraitée par son mari ; je lui citais celle de Tersandre, que je trouvai l'autre jour fort abattue, parce que son mari venait de la quereller, et je faisais là-dessus mes réflexions.

Lisette Oui, nous parlions d'une physionomie qui va et qui vient ; nous disions qu'un mari porte un masque avec le monde, et une grimace avec sa femme.

Monsieur Orgon De tout cela, ma fille, je comprends que le mariage t'alarme, d'autant plus que tu ne connais point Dorante.

Lisette Premièrement, il est beau, et c'est presque tant pis.

Monsieur Orgon Tant pis ! rêves-tu avec ton tant pis ?

Lisette Moi, je dis ce qu'on m'apprend ; c'est la doctrine de Madame, j'étudie sous elle.

Monsieur Orgon Allons, allons, il n'est pas question de tout cela. Tiens, ma chère enfant, tu sais combien je t'aime. Dorante vient pour t'épouser ; dans le dernier voyage que je fis en province, j'arrêtai ce mariage-là avec son père, qui est mon intime et mon ancien ami ; mais ce fut à condition que vous vous plairiez à tous deux, et que vous auriez entière liberté de vous expliquer là-dessus ; je te défends toute complaisance à mon égard : si Dorante ne te convient point, tu n'as qu'à le dire, et il repart ; si tu ne lui convenais pas, il repart de même.

Lisette Un duo de tendresse en décidera, comme à l'Opéra : Vous me voulez, je vous veux, vite un notaire ; ou bien : M'aimez-vous ? non ; ni moi non plus, vite à cheval.

Monsieur Orgon Pour moi, je n'ai jamais vu Dorante, il était absent quand j'étais chez son père ; mais sur tout le bien qu'on m'en a dit, je ne saurais craindre que vous vous remerciiez ni l'un ni l'autre.

Silvia Je suis pénétrée de vos bontés, mon père, vous me défendez toute complaisance, et je vous obéirai.

Monsieur Orgon Je te l'ordonne.

Silvia Mais si j'osais, je vous proposerais, sur une idée qui me vient, de m'accorder une grâce qui me tranquilliserait tout à fait.

Monsieur Orgon Parle, si la chose est faisable je te l'accorde.

Silvia Elle est très faisable ; mais je crains que ce ne soit abuser de vos bontés.

Monsieur Orgon Eh bien, abuse, va, dans ce monde, il faut être un peu trop bon pour l'être assez.

Lisette Il n'y a que le meilleur de tous les hommes qui puisse dire cela.

Monsieur Orgon Explique-toi, ma fille.

Silvia Dorante arrive ici aujourd'hui ; si je pouvais le voir, l'examiner un peu sans qu'il me connût ; Lisette a de l'esprit, Monsieur, elle pourrait prendre ma place pour un peu de temps, et je prendrais la sienne.

Monsieur Orgon, *à part.* Son idée est plaisante. *(Haut.)* Laisse-moi rêver un peu à ce que tu me dis là. *(À part.)* Si je la laisse faire, il doit arriver quelque chose de bien singulier, elle ne s'y attend pas elle-même... *(Haut.)* Soit, ma fille, je te permets le déguisement. Es-tu bien sûre de soutenir le tien, Lisette ?

Lisette Moi, Monsieur, vous savez qui je suis, essayez de m'en conter[3], et manquez de respect, si vous l'osez : à cette contenance-ci, voilà un échantillon des bons airs avec lesquels je vous attends, qu'en dites-vous ? hem, retrouvez-vous Lisette ?

Monsieur Orgon Comment donc, je m'y trompe actuellement moi-même ; mais il n'y a point de temps à perdre, va t'ajuster suivant ton rôle, Dorante peut nous surprendre. Hâtez-vous, et qu'on donne le mot à toute la maison.

Silvia Il ne me faut presque qu'un tablier.

Lisette Et moi je vais à ma toilette[4], venez m'y coiffer, Lisette, pour vous accoutumer à vos fonctions ; un peu d'attention à votre service, s'il vous plaît.

Silvia Vous serez contente, Marquise, marchons.

(Acte premier, scène III)
Mario, Monsieur Orgon, Silvia

Mario Ma sœur, je te félicite de la nouvelle que j'apprends ; nous allons voir ton amant, dit-on.

Silvia Oui, mon frère ; mais je n'ai pas le temps de m'arrêter, j'ai des affaires sérieuses, et mon père vous les dira, je vous quitte. *(Elle sort.)*

Monsieur Orgon Ne l'amusez pas, Mario, venez, vous saurez de quoi il s'agit.

Mario Qu'y a-t-il de nouveau, Monsieur ?

Monsieur Orgon Je commence par vous recommander d'être discret sur ce que je vais vous dire au moins.

Mario Je suivrai vos ordres.

Monsieur Orgon Nous verrons Dorante aujourd'hui ; mais nous ne le verrons que déguisé.

Mario Déguisé ! viendra-t-il en partie de masque, lui donnerez-vous le bal ?

Monsieur Orgon Écoutez l'article de la lettre du père. Hum... « je ne sais au reste ce que vous penserez d'une imagination qui est venue à mon fils ; elle est bizarre, il en convient lui-même, mais le

3. M'en conter : me raconter des mensonges.
4. Aller à sa toilette : s'habiller, se coiffer.

motif en est pardonnable et même délicat : c'est qu'il m'a prié de lui permettre de n'arriver d'abord chez vous que sous la figure de son valet, qui de son côté fera le personnage de son maître. »

Mario Ah, ah ! cela sera plaisant.

Monsieur Orgon Écoutez le reste... « Mon fils sait combien l'engagement qu'il va prendre est sérieux, et il espère, dit-il, sous ce déguisement de peu de durée saisir quelques traits du caractère de notre future et la mieux connaître, pour se régler ensuite sur ce qu'il doit faire, suivant la liberté que nous sommes convenus de leur laisser. Pour moi, qui m'en fie bien à ce que vous m'avez dit de votre aimable fille, j'ai consenti à tout en prenant la précaution de vous avertir, quoiqu'il m'ait demandé le secret de votre côté ; vous en userez là-dessus avec la future comme vous le jugerez à propos... » Voilà ce que le père m'écrit.
Ce n'est pas le tout, voici ce qui arrive : c'est que votre sœur inquiète de son côté sur le chapitre de Dorante, dont elle ignore le secret, m'a demandé de jouer ici la même comédie, et cela précisément pour observer Dorante, comme Dorante veut l'observer, qu'en dites-vous ? Savez-vous rien de plus particulier que cela ? Actuellement, la maîtresse et la suivante se travestissent. Que me conseillez-vous, Mario ? Avertirai-je votre sœur ou non ?

Mario Ma foi, Monsieur, puisque les choses prennent ce train-là, je ne voudrais pas les déranger, et je respecterais l'idée qui leur est inspirée à l'un et à l'autre ; il faudra bien qu'ils se parlent souvent tous deux sous ce déguisement, voyons si leur cœur ne les avertirait pas de ce qu'ils valent. Peut-être que Dorante prendra du goût pour ma sœur, toute soubrette[5] qu'elle sera, et cela serait charmant pour elle.

Monsieur Orgon Nous verrons un peu comment elle se tirera d'intrigue.

Mario C'est une aventure qui ne saurait manquer de nous divertir, je veux me trouver au début, et les agacer tous deux.

Pierre Carlet de Chamblain de Marivaux,
Le Jeu de l'amour et du hasard, 1730

5. Soubrette : servante agréable et ayant l'esprit vif.

Pistes de réflexion

1. Es-tu surpris par le ton et le langage de Lisette quand elle parle à ses maîtres ? Pourquoi ?
2. Comment penses-tu que les quatre protagonistes se tireront de cette situation ? Imagine la suite.

Voltaire

(1694-1778)

Importance de l'œuvre
Le roman satirique *Candide* est l'un des ouvrages les plus cités de la littérature française. Voltaire, philosophe, défenseur de la justice et de la liberté d'expression, se sert de son héros, ridiculement naïf, pour critiquer la société.

Contexte
Candide arrive au pays d'Eldorado où les enfants jouent avec de l'or et des pierres précieuses dans les rues, où l'on dîne de colibris et d'oiseaux-mouches et où l'on est nourri et logé gratuitement dans les auberges !

Pour orienter ta première lecture
Derrière le ton naïf, essaie de voir la critique de la société.

CANDIDE AU PAYS *d'Eldorado*

Le vieillard reçut les deux étrangers sur un sopha matelassé de plumes de colibri, et leur fit présenter des liqueurs dans des vases de diamant ; après quoi il satisfit à leur curiosité en ces termes :

« Je suis âgé de cent soixante et douze ans, et j'ai appris de feu mon père, écuyer du roi, les étonnantes révolutions du Pérou dont il avait été témoin. Le royaume où nous sommes est l'ancienne patrie des Incas, qui en sortirent très imprudemment pour aller subjuguer[1] une partie du monde, et qui furent enfin détruits par les Espagnols.

Les princes de leur famille qui restèrent dans leur pays natal furent plus sages ; ils ordonnèrent, du consentement de la nation, qu'aucun habitant ne sortirait jamais de notre petit royaume ; et c'est ce qui nous a conservé notre innocence et notre félicité. Les Espagnols ont eu une connaissance confuse de ce pays, ils l'ont appelé El Dorado, et un Anglais, nommé le chevalier Raleigh, en a même approché il y a environ cent années ; mais, comme nous sommes entourés de rochers inabordables et de précipices, nous avons toujours été jusqu'à présent à l'abri de la rapacité[2] des nations de l'Europe, qui ont une fureur inconcevable pour les cailloux[3] et pour la fange[4] de notre terre, et qui, pour en avoir, nous tueraient tous jusqu'au dernier. »

La conversation fut longue ; elle roula sur la forme du gouvernement, sur les mœurs, sur les femmes, sur les spectacles publics, sur les arts. Enfin Candide, qui avait toujours du goût pour la métaphysique, fit demander par Cacambo si dans le pays il y avait une religion.

Le vieillard rougit un peu. « Comment donc, dit-il, en pouvez-vous douter ? Est-ce que vous nous prenez pour des ingrats ? » Cacambo demanda humblement quelle était la religion d'Eldorado. Le vieillard rougit encore. « Est-ce qu'il peut y avoir deux religions ? dit-il ; nous avons, je crois, la religion de tout le monde : nous adorons Dieu du soir jusqu'au matin. – N'adorez-vous qu'un seul Dieu ?

1 Subjuguer : conquérir, prendre le contrôle de.
2 Rapacité : désir très fort de posséder quelque chose.
3 Cailloux : allusion aux pierres précieuses et à l'or que l'on trouve partout en Eldorado, même dans les rues.
4 Fange : boue.

dit Cacambo, qui servait toujours d'interprète aux doutes de Candide. – Apparemment, dit le vieillard, qu'il n'y en a ni deux, ni trois, ni quatre. Je vous avoue que les gens de votre monde font des questions bien singulières. » Candide ne se lassait[5] pas de faire interroger ce bon vieillard ; il voulut savoir comment on priait Dieu dans l'Eldorado. « Nous ne le prions point, dit le bon et respectable sage ; nous n'avons rien à lui demander ; il nous a donné tout ce qu'il nous faut ; nous le remercions sans cesse. » Candide eut la curiosité de voir des prêtres ; il fit demander où ils étaient. Le bon vieillard sourit. « Mes amis, dit-il, nous sommes tous prêtres ; le roi et tous les chefs de famille chantent des cantiques d'actions de grâces solennellement tous les matins ; et cinq ou six mille musiciens les accompagnent.

– Quoi ! vous n'avez point de moines qui enseignent, qui disputent, qui gouvernent, qui cabalent[6], et qui font brûler les gens qui ne sont pas de leur avis ? – Il faudrait que nous fussions fous, dit le vieillard ; nous sommes tous ici du même avis, et nous n'entendons[7] pas ce que vous voulez dire avec vos moines. »

[...]

Quand ils approchèrent de la salle du trône, Cacambo demanda à un grand officier comment il fallait s'y prendre pour saluer Sa Majesté : si on se jetait à genoux ou ventre à terre ; si on mettait les mains sur la tête ou sur le derrière ; si on léchait la poussière de la salle ; en un mot, quelle était la cérémonie. « L'usage, dit le grand officier, est d'embrasser le roi et de le baiser des deux côtés[8]. » Candide et Cacambo sautèrent au cou de Sa Majesté, qui les reçut avec toute la grâce imaginable et qui les pria[9] poliment à souper.

Voltaire, *Candide*, 1759

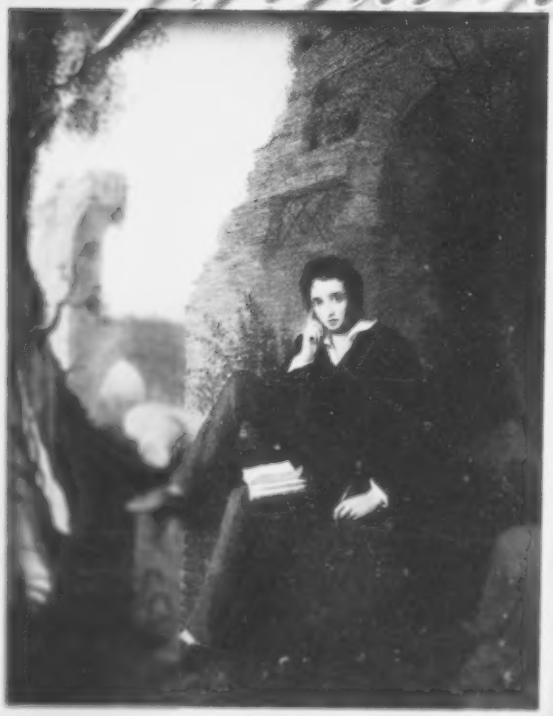
5 Se lasser : se fatiguer
6 Cabaler : comploter, créer des intrigues
7 Ne pas entendre : ne pas comprendre
8 Baiser des deux côtés : embrasser sur les deux joues, tout simplement (par opposition aux salutations et révérences compliquées que l'on devait faire quand on s'adressait à un roi de France)
9 Prier : inviter

Pistes de réflexion

1. L'auteur critique implicitement le pays d'où vient Candide. Que penses-tu de cette façon de s'exprimer ?
2. Si tu devais inventer une satire sur le fonctionnement de la société aujourd'hui, qu'ajouterais-tu aux aventures de Candide ?

II

LA LITTÉRATURE prend son envol



© Gustavo Tomsich/CORBIS/MAGMA

(du milieu du XVIIIe siècle au début du XXe siècle)

Jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, la France est gouvernée par un roi au pouvoir absolu, pouvoir venu, croit-on, de Dieu. Le peuple accepte cet arrangement depuis des siècles et le paie extrêmement cher, en impôts très lourds et en travail non payé. La noblesse, le clergé et la grande bourgeoisie en profitent.

Jusqu'ici, peu de gens savaient lire. La littérature s'adressait aux nobles et aux riches bourgeois. Elle servait à les distraire ou à transmettre les messages de l'autorité : Dieu et le roi. Maintenant, de plus en plus de gens du peuple savent lire et écrire. Ils commencent à prendre la parole – et certains expriment leur désaccord !

Une véritable révolution de la pensée donne naissance à un concept de gouvernement nommé par le peuple et répondant au peuple, et non plus à Dieu. Ce concept est vu comme dangereux par les gens au pouvoir. Il leur est de plus en plus difficile de contrôler une opposition qui commence à s'exprimer. Des mouvements sociaux et philosophiques naissent et mènent à la Révolution française.

Commence alors une expansion économique, technique et territoriale comme on n'en avait jamais vu. Cette expansion ouvre de toutes nouvelles perspectives et donne lieu à de nouvelles façons de penser et de s'exprimer. Elle a une influence énorme sur la littératie, sur la littérature et sur les sujets traités dans la littérature. Les écrivains, à leur tour, exercent une influence certaine dans le domaine politique.

Les techniques d'impression, de distribution et de diffusion du matériel imprimé se perfectionnent. La littérature s'ouvre à des formes nouvelles et s'étend de façon étonnante. La poésie et le roman expriment le patriotisme, mais aussi la souffrance humaine et les problèmes sociaux. D'autre part, la presse donne maintenant aux citoyens l'occasion de discuter des problèmes d'actualité. La littérature de divertissement prend aussi son essor et se diversifie : pièces de théâtre, romans-feuilletons, opérettes, récits d'aventure et d'exploration abondent. Bref, on s'exprime !

Il s'agit donc d'une période très intense d'une expansion apparemment sans bornes. Elle se termine brusquement avec la Première Guerre mondiale, dont personne ne semble avoir prévu l'horreur.

Pour t'aider à mieux suivre l'évolution de la littérature en parallèle avec cette suite d'événements, nous avons divisé cette partie en quatre sections :

- **Le courage de s'exprimer**
- **Un certain équilibre**
- **La remise en question**
- **L'orage à l'horizon**

La littérature prend son envol

Le courage de s'exprimer

De l'esclavage, Charles de Montesquieu
Prière à Dieu, Voltaire
Des précautions utiles, Pierre Augustin Caron de Beaumarchais

Au milieu du XVIII^e^ siècle, le pouvoir du roi faiblit. La bourgeoisie s'enrichit, en grande partie grâce au trafic d'esclaves et à l'exploitation des peuples aborigènes. Mais le pays perd ses colonies aux Indes et en Amérique ; il en reste très peu. En même temps, la science progresse. De nouvelles techniques voient le jour et annoncent une expansion plus intense et plus rapide.

À ce moment-là, la littérature est encore au service du pouvoir. Il est dangereux de ne pas se conformer à la volonté du roi quand on publie et quand on parle.

Mais loin de la cour, en province, à l'étranger et même à Paris, on trouve des esprits libres. On imprime hors de la France. On s'exprime à voix basse dans les salons. C'est dangereux : la disgrâce est rapide. Pourtant, c'est le début d'une libération de la pensée, bouleversante pour la société. Certains auteurs osent s'exprimer. Ils remettent l'Église en question, critiquent le roi, discutent des droits de la personne et réclament l'égalité et la liberté pour tous. Ils le font souvent sous forme de plaisanterie ou de satire voilée, ou encore sans signer leurs œuvres, par mesure de prudence.

Certains penseurs et écrivains s'opposent à la mainmise commerciale sur le monde. Les encyclopédistes réinventent un gouvernement du peuple par le peuple, – un « peuple », toutefois, qui n'inclut ni les femmes, ni les pauvres. Ils demandent la justice pour tous et revendiquent la liberté d'expression. Ils publient une immense « Encyclopédie » qui rassemble tout le savoir de l'époque. Des idées nouvelles apparaissent.

En particulier, mentionnons Montesquieu, un homme à l'intelligence aiguë et au verbe mordant. Dans l'extrait « De l'esclavage », il plaide contre l'esclavage et les inégalités sociales.

Signalons aussi Voltaire, écrivain, dramaturge, conteur, philosophe et penseur exceptionnel. Il s'exprime de façon révolutionnaire dans son *Traité sur la tolérance*. Dans l'extrait « Prière à Dieu », il dénonce l'intolérance de l'Église à l'égard d'autres croyances.

Dans un style tout à fait différent, Beaumarchais, homme de théâtre, se révolte, dans *Le Mariage de Figaro*, contre les droits scandaleux des seigneurs sur les gens à leur service. Sous son apparence d'amusette public, Beaumarchais a osé choquer, et sa comédie à l'apparence joyeuse a été immédiatement interdite.

Charles de Montesquieu

(1689-1755)

Importance de l'œuvre

Montesquieu, aristocrate aux idées libérales, est le précurseur du courant de réflexion philosophique, d'esprit critique et de raisonnement qui marque le XVIIIe siècle.

De l'Esprit des lois, d'abord publié à l'étranger, sans le nom de l'auteur, connaît tout de suite un immense succès. Partout dans les salons parisiens on parle de cet ouvrage aux idées audacieuses. Il est aussi fortement critiqué, par l'Église, par l'aristocratie et par le roi lui-même, qui n'apprécie pas son analyse critique de la monarchie.

De l'Esprit des lois compte parmi ses lecteurs non seulement des révolutionnaires, tels que le président américain Jefferson, mais aussi plusieurs monarques de l'Europe de l'époque. Certaines de ses idées, telles que la séparation des pouvoirs exécutifs, législatifs et judiciaires, sont à la base de la Constitution des États-Unis et de bien d'autres constitutions par la suite.

Contexte

Le livre XV de *De l'Esprit des lois* est entièrement consacré à l'esclavage. Au fil des chapitres, Montesquieu se prononce contre divers aspects de l'esclavage. Il tire ses exemples de plusieurs sociétés et de plusieurs pays. Ces exemples étoffent une argumentation solide et persuasive en faveur de l'égalité universelle.

Pour orienter ta première lecture

Essaie d'identifier l'émotion qui animait Montesquieu lorsqu'il a écrit ce texte.

DE
l'esclavage

L'esclavage proprement dit est l'établissement d'un droit qui rend un homme tellement propre[1] à un autre homme, qu'il est le maître absolu de sa vie et de ses biens. Il n'est pas bon par sa nature : il n'est utile ni au maître ni à l'esclave ; à celui-ci, parce qu'il ne peut rien faire par vertu ; à celui-là, parce qu'il contracte avec ses esclaves toutes sortes de mauvaises habitudes, qu'il s'accoutume insensiblement à manquer à toutes les vertus morales, qu'il devient fier, prompt, dur, colère, voluptueux, cruel.

Dans les pays despotiques[2], où l'on est déjà sous l'esclavage politique, l'esclavage civil[3] est plus tolérable qu'ailleurs. Chacun y doit être assez content d'y avoir sa subsistance et la vie. Ainsi la condition de l'esclave n'y est guère plus à charge que la condition du sujet.

1 Propre : l'esclavage fait d'un homme la propriété d'un autre.
2 Despotique : gouverné par un despote, un dictateur.
3 Civil : de la propriété civile, des citoyens.

Mais, dans le gouvernement monarchique, où il est souverainement important de ne point abattre ou avilir[1] la nature humaine, il ne faut point d'esclaves. Dans la démocratie, où tout le monde est égal, et dans l'aristocratie, où les lois doivent faire leurs efforts pour que tout le monde soit aussi égal que la nature du gouvernement peut le permettre, des esclaves sont contre l'esprit de la constitution ; ils ne servent qu'à donner aux citoyens une puissance et un luxe qu'ils ne doivent point avoir.

Charles de Montesquieu, *De l'Esprit des lois*, Livre XV, chapitre I, 1748

1. Avilir : déshonorer

© Stapleton Collection/CORBIS/MAGAM

Pistes de réflexion

1. Montesquieu nous dit que la personne qui possède des esclaves s'appauvrit sur le plan moral. Quel est ton avis sur ce sujet ?
2. Selon toi, pourquoi y a-t-il encore de nos jours des inégalités parmi les citoyens d'un même pays ? Que faudrait-il faire pour changer cet état de choses ?

Voltaire

(1694-1778)

Importance de l'œuvre
Voltaire, philosophe et écrivain du Siècle des lumières, compte parmi les plus grands encyclopédistes, c'est-à-dire les défenseurs de la liberté d'expression et de la justice sociale. Dans son *Traité sur la tolérance,* il montre que certaines religions entretiennent l'ignorance et le fanatisme.

Contexte
Dans son *Traité sur la tolérance,* Voltaire prêche la tolérance et recommande de suivre une religion personnelle qui unit les êtres, alors que les dogmes des institutions religieuses divisent.

Pour orienter ta première lecture
En lisant ce texte qui ressemble à une prière, demande-toi s'il correspond à ta vision du monde.

PRIÈRE *à Dieu*

Ce n'est donc plus aux hommes que je m'adresse, c'est à toi, Dieu de tous les êtres, de tous les mondes et de tous les temps, s'il est permis, à de faibles créatures perdues dans l'immensité, et imperceptibles au reste de l'univers, d'oser te demander quelque chose, à toi qui as tout donné, à toi dont les décrets sont immuables[1] comme éternels. Daigne regarder en pitié les erreurs attachées à notre nature : que ces erreurs ne fassent point nos calamités. Tu ne nous as point donné un cœur pour nous haïr et des mains pour nous égorger ; fais que nous nous aidions mutuellement à supporter le fardeau d'une vie pénible et passagère ; que les petites différences entre les vêtements qui couvrent nos débiles[2] corps, entre tous nos langages insuffisants, entre tous nos usages ridicules, entre toutes nos lois imparfaites, entre toutes nos opinions insensées, entre toutes nos conditions si disproportionnées à nos yeux, et si égales devant toi ; que toutes ces petites nuances qui distinguent les atomes appelés hommes, ne soient pas des signaux de haine et de persécution...

Puissent tous les hommes se souvenir qu'ils sont frères ! qu'ils aient en horreur la tyrannie exercée sur les âmes, comme ils ont en exécration le brigandage qui ravit[3] par la force le fruit du travail et de l'industrie paisible. Si les fléaux de la guerre sont inévitables, ne nous haïssons pas, ne nous déchirons pas les uns les autres dans le sein de la paix, et employons l'instant de notre existence à bénir également en mille langages divers, depuis Siam jusqu'à la Californie[4], ta bonté qui nous a donné cet instant !

Voltaire, *Traité sur la tolérance,* 1763

PISTES DE RÉFLEXION

1. Quelle idée ou quelle phrase de ce texte te touche le plus ? Pourquoi ?
2. Voltaire a formulé sa prière il y a plus de deux siècles. Dans quelle mesure la société actuelle, autour de toi, met-elle en œuvre ses recommandations ?

1 Immuable : inchangeable
2 Débile : faible
3 Ravir : voler
4 Depuis Siam jusqu'à la Californie : partout au monde

Importance de l'œuvre
Le Mariage de Figaro connaît un énorme succès dès ses premières représentations. Mais l'ambiance joyeuse de la pièce masque à peine un message social qui ne plaît pas à Louis XVI. Pour son audace, Beaumarchais doit même passer quelque temps en prison. En effet, Figaro est un véritable personnage révolutionnaire. En critiquant le Comte, son maître, il critique le pouvoir et les privilèges abusifs de l'aristocratie de l'époque.

Considérée comme une œuvre révolutionnaire, cette pièce a été interdite à plusieurs époques, y compris pendant l'occupation allemande de la France (1940-1945).

Pierre Augustin Caron de Beaumarchais

(1732-1799)

Contexte
L'intrigue n'a rien de très original : deux hommes se disputent les faveurs d'une seule femme. Le véritable intérêt de la pièce réside dans le style provocateur et l'étonnante liberté d'esprit de l'auteur : Figaro, valet de chambre du Comte d'Almaviva, s'oppose à son maître qui croit avoir des droits sur Suzanne.

Pour te situer dans le texte
C'est le matin du mariage de Suzanne et de Figaro, serviteurs du Comte d'Almaviva.

Pour orienter ta première lecture
Remarque la naïveté de Figaro au début de la scène et la vivacité d'esprit de Suzanne.

Des précautions *utiles*

Le théâtre représente une chambre à demi démeublée ; un grand fauteuil de malade est au milieu. Figaro, avec une toise, mesure le plancher. Suzanne attache à sa tête, devant une glace, le petit bouquet de fleurs d'orange, appelé chapeau de la mariée.

(Acte premier, scène I)
Figaro, Suzanne

Figaro Dix-neuf pieds sur vingt-six.

Suzanne Tiens, Figaro, voilà mon petit chapeau : le trouves-tu mieux ainsi ?

Figaro lui prend les mains.

Sans comparaison, ma charmante. Oh ! que ce joli bouquet virginal, élevé sur la tête d'une belle fille, est doux, le matin des noces, à l'œil amoureux d'un époux !...

Suzanne se retire[1].

Suzanne Que mesures-tu donc là, mon fils ?

1 Suzanne se retire : Suzanne retire ses mains de celles de Figaro.

Figaro Je regarde, ma petite Suzanne, si ce beau lit que Monseigneur nous donne aura bonne grâce ici.

Suzanne Dans cette chambre ?

Figaro Il nous la cède.

Suzanne Et moi, je n'en veux point.

Figaro Pourquoi ?

Suzanne Je n'en veux point.

Figaro Mais encore ?

Suzanne Elle me déplaît.

Figaro On dit une raison.

Suzanne Si je n'en veux pas dire ?

Figaro Oh ! quand elles sont sûres de nous !

Suzanne Prouver que j'ai raison serait accorder que je puis avoir tort. Es-tu mon serviteur, ou non ?

Figaro Tu prends de l'humeur contre la chambre du château la plus commode, et qui tient le milieu des deux appartements. La nuit, si madame est incommodée, elle sonnera de son côté ; zeste, en deux pas tu es chez elle. Monseigneur veut-il quelque chose : il n'a qu'à tinter du sien ; crac, en trois sauts me voilà rendu.

Suzanne Fort bien ! Mais quand il aura tinté le matin, pour te donner quelque bonne et longue commission, zeste, en deux pas, il est à ma porte, et crac, en trois sauts…

Figaro Qu'entendez-vous par ces paroles ?

Suzanne Il faudrait m'écouter tranquillement.

Figaro Eh, qu'est-ce qu'il y a ? bon Dieu !

Suzanne Il y a, mon ami, que, las de courtiser les beautés des environs, monsieur le comte Almaviva veut rentrer au château, mais non pas chez sa femme ; c'est sur la tienne, entends-tu, qu'il a jeté ses vues, auxquelles il espère que ce logement ne nuira pas. Et c'est ce que le loyal Bazile, honnête agent de ses plaisirs, et mon noble maître à chanter, me répète chaque jour, en me donnant leçon.

Figaro Bazile ! ô mon mignon, si jamais volée de bois vert, appliquée sur une échine, a dûment redressé, la moelle épinière à quelqu'un…

Suzanne Tu croyais, bon garçon, que cette dot qu'on me donne était pour les beaux yeux de ton mérite ?

Figaro J'avais assez fait pour l'espérer.

Suzanne Que les gens d'esprit sont bêtes !

Figaro On le dit.

Suzanne Mais c'est qu'on ne veut pas le croire.

Figaro On a tort.

Suzanne Apprends qu'il la destine à obtenir de moi secrètement, certain quart d'heure, seul à seule, qu'un ancien droit du seigneur[2]… Tu sais s'il était triste !

Figaro Je le sais tellement, que si monsieur le Comte, en se mariant, n'eût pas aboli ce droit honteux, jamais je ne t'eusse épousée dans ses domaines.

Suzanne Eh bien, s'il l'a détruit, il s'en repent : et c'est de ta fiancée qu'il veut le racheter en secret aujourd'hui.

Figaro, *se frottant la tête.*
Ma tête s'amollit de surprise, et mon front fertilisé…

Suzanne Ne le frotte donc pas !

Figaro Quel danger ?

Suzanne, *riant.*
S'il y venait un petit bouton, des gens superstitieux…

Figaro Tu ris, friponne ! Ah ! s'il y avait moyen d'attraper ce grand trompeur, de le faire donner dans un bon piège, et d'empocher son or !

Suzanne De l'intrigue et de l'argent, te voilà dans ta sphère.

Figaro Ce n'est pas la honte qui me retient.

Suzanne La crainte ?

Figaro Ce n'est rien d'entreprendre une chose dangereuse, mais d'échapper au péril en la menant à bien : car d'entrer chez quelqu'un la nuit, de lui souffler sa femme, et d'y recevoir cent coups de fouet pour la peine, il n'est rien plus aisé ; mille sots coquins l'ont fait. Mais… (On sonne de l'intérieur.)

Pierre Augustin Caron de Beaumarchais,
Le Mariage de Figaro, 1784

Et maintenant ?

Si tu lis la suite, tu verras comment Figaro compte sauvegarder la vertu de sa fiancée et garder quand même l'argent de la dot.

2 Droit du seigneur : privilège abusif du seigneur de « consommer le mariage » avec toute femme à son service, avant le mari de celle-ci.

Pistes de réflexion

1. Si tu devais décrire Suzanne et Figaro par trois adjectifs pour chacun, lesquels choisirais-tu ?
2. Imagine le plan que Figaro prépare pour sauver la situation. Discutes-en avec un camarade qui a lu l'extrait.

La littérature prend son envol

Un certain équilibre

Rêve d'évasion, François René de Chateaubriand
Le lac, Alphonse de Lamartine
L'enfant grec, Victor Hugo
L'habit ne fait pas le moine, Stendhal
Première rencontre, Alexandre Dumas (père)
Se voir le plus possible, Alfred de Musset
L'invitation au voyage, Charles Baudelaire

À la fin du XVIII^e^ siècle, des citoyens tentent de mettre en œuvre les idées de démocratie et de justice sociale formulées au cours des années précédentes. C'est la Révolution française. Mais les puissants reprennent vite pied. Napoléon se fait sacrer empereur. Son passage bouleverse la France et l'Europe.

Puis, l'ordre revient. En France, les rois règnent de nouveau. Mais deux nouvelles révolutions remplacent ces derniers par une république de courte durée, qui dérive très vite vers un Second Empire bourgeois et expansionniste.

Le commerce s'étend au monde entier. La technologie prend son essor. On fait plus grand, plus dur, plus solide. On va plus loin et plus vite, et on transporte davantage. On part conquérir le monde, en concurrence avec tous les pays d'Europe.

Durant cette envolée, d'abord révolutionnaire, puis mouvementée et conquérante, l'imprimerie se transforme : on produit plus vite et à plus bas prix, et on diffuse livres et journaux plus loin. De plus en plus de gens savent lire et écrire.

Une nouvelle forme de pensée et de littérature se développe. Les romantiques chantent leurs sentiments, leurs amours, la nature immense et belle, et l'amour de l'humanité dans la justice et l'égalité. Citons parmi eux Chateaubriand et son rêve d'un paradis nord américain, Lamartine avec ses poèmes émouvants et chantants, Victor Hugo, romantique révolté par l'injustice sociale et l'oppression par les tyrans, Musset et ses comédies agréables et ses poèmes charmants.

Il y a aussi, plus terre-à-terre, dans un courant réaliste, des auteurs qui, comme Stendhal, décrivent simplement ce qui se passe et font pourtant naître chez le lecteur des émotions profondes. N'oublions pas les romans-feuilletons comme ceux d'Alexandre Dumas (père) avec ses *Trois mousquetaires*, et tant d'autres qui font vendre des journaux ! Peu de temps après, avec Baudelaire, on voit naître le symbolisme.

C'est à cette époque que naît la littérature canadienne-française, presque indépendante de celle de la France.

François René de Chateaubriand

(1768-1848)

Importance de l'œuvre
Le roman *René* est à la fois une autobiographie et une œuvre de fiction romanesque. Ayant pour thèmes principaux la solitude, la mélancolie, la passion vague, le voyage et la mort, il annonce en quelque sorte le « mal du siècle » et le mouvement romantique.

Contexte
René demeure encore chez son père. Il rêve de parcourir le monde. Pourquoi ?

Pour orienter ta première lecture
Remarque comment la nature reflète, évoque et clarifie les sentiments de René.

RÊVE *d'évasion*

Comment exprimer cette foule de sensations fugitives, que j'éprouvais dans mes promenades ? Les sons que rendent les passions dans le vide d'un cœur solitaire ressemblent au murmure que les vents et les eaux font entendre dans le silence d'un désert : on en jouit, mais on ne peut les peindre.

L'automne me surprit au milieu de ces incertitudes : j'entrai avec ravissement dans les mois des tempêtes. Tantôt j'aurais voulu être un de ces guerriers errant au milieu des vents, des nuages et des fantômes ; tantôt j'enviais jusqu'au sort du pâtre[1] que je voyais réchauffer ses mains à l'humble feu de broussailles qu'il avait allumé au coin d'un bois. J'écoutais ses chants mélancoliques, qui me rappelaient que dans tout pays, le chant naturel de l'homme est triste, lors même qu'il exprime le bonheur. Notre cœur est un instrument incomplet, une lyre où il manque des cordes, et où nous sommes forcés de rendre les accents de la joie sur le ton consacré aux soupirs.

Le jour je m'égarais sur de grandes bruyères terminées par des forêts. Qu'il fallait peu de chose à ma rêverie : une feuille séchée que le vent chassait devant moi, une cabane dont la fumée s'élevait dans la cime dépouillée des arbres, la mousse qui tremblait au souffle du nord sur le tronc d'un chêne, une roche écartée, un étang désert où le jonc flétri murmurait ! Le clocher du hameau, s'élevant au loin dans la vallée, a souvent attiré mes regards ; souvent j'ai suivi des yeux les oiseaux de passage qui volaient au-dessus de ma tête. Je me figurais les bords ignorés, les climats lointains où ils se rendent ; j'aurais voulu être sur leurs ailes. Un secret instinct me tourmentait ; je sentais que je n'étais moi-même qu'un voyageur ; mais une voix du ciel semblait me dire : « Homme, la saison de ta migration n'est pas encore venue ; attends que le vent de la mort se lève, alors tu déploieras ton vol vers ces régions inconnues que ton cœur demande. »

1. Pâtre : berger ou vacher

Levez-vous vite, orages désirés, qui devez emporter René dans les espaces d'une autre vie ! Ainsi disant, je marchais à grands pas, le visage enflammé, le vent sifflant dans ma chevelure, ne sentant ni pluie ni frimas, enchanté, tourmenté, et comme possédé par le démon de mon cœur.

François René de Chateaubriand, *René*, 1802

© Images.com/CORBIS/MAGMA

Pistes de réflexion

1. Comment la nature reflète-t-elle les sentiments de René ? T'est-il arrivé qu'une promenade dans la nature t'aide à comprendre tes propres émotions ?
2. René rêve de partir. Tu as sûrement parfois ressenti ce même désir. Imagine une discussion avec René au cours de laquelle tu le consoles et le conseilles.

Alphonse de Lamartine

(1790-1869)

Importance de l'œuvre
Lamartine se situe au cœur du romantisme français. Ce poète est un romantique dans le sens que ses écrits sont nés de ses expériences les plus intimes et que ses émotions se confondent avec la beauté de la nature.

Contexte
Comme les autres poèmes des *Méditations*, ce poème très célèbre est profondément « romantique » : le poète est vu comme un être extraordinaire, en communion avec la nature, mais souffrant d'une grande mélancolie.

Pour orienter ta première lecture
Laisse-toi séduire par le romantisme de cet extraordinaire poème d'amour. Quelles émotions ressens-tu ?

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour ?

Ô lac ! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde ! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir !

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes,
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés,
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il ? nous voguions en silence ;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux.

Tout à coup des accents inconnus à la terre
Du rivage charmé frappèrent les échos
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
Laissa tomber ces mots :

« Ô temps ! suspends ton vol, et vous, heures propices[1] !
Suspendez votre cours :
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours !

1 Propice : (ici) heureux

« Assez de malheureux ici-bas vous implorent,
Coulez, coulez pour eux ;
Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent,
Oubliez les heureux.

« Mais je demande en vain quelques moments encore,
Le temps m'échappe et fuit ;
Je dis à cette nuit : Sois plus lente ; et l'aurore
Va dissiper la nuit.

« Aimons donc, aimons donc ! de l'heure fugitive,
Hâtons-nous, jouissons !
L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive ;
Il coule, et nous passons ! »

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse,
Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,
S'envolent loin de nous de la même vitesse
Que les jours de malheur ?

Eh quoi ! n'en pourrons-nous fixer au moins la trace ?
Quoi ! passés pour jamais ! quoi ! tout entiers perdus !
Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,
Ne nous les rendra plus !

Éternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez ?
Parlez : nous rendrez-vous ces extases sublimes
Que vous nous ravissez ?

Ô lac ! rochers muets ! grottes ! forêt obscure !
Vous, que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir !

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
Beau lac, et dans l'aspect de tes riants coteaux,
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
Qui pendent sur tes eaux.

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
De ses molles clartés.

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise : Ils ont aimé !

Alphonse de Lamartine, *Méditations poétiques*, 1817

Pistes de réflexion

1. Essaie de deviner ce qui s'est passé au bord de l'eau pour que Lamartine écrive ce poème.
2. Les amoureux supplient le temps de « suspendre son vol ». As-tu déjà ressenti ce désir ? Si tu en éprouvais le besoin, comment l'exprimerais-tu ?

Victor Hugo

(1802-1885)

Importance de l'œuvre
Victor Hugo est incontestablement le géant de la littérature française au XIX^e siècle. Passionné, politiquement engagé, idéaliste, romantique jusqu'au fond de l'âme, il utilise sa plume comme arme et moyen de pression, tout au long d'une très longue carrière d'écrivain.

Contexte
Toujours défenseur de l'opprimé, du malheureux, du pauvre, du marginal, du criminel parfois et souvent de l'enfant, le jeune Hugo nous fait admirer dans ce poème l'esprit indomptable d'un très jeune citoyen grec durant les luttes héroïques des Grecs contre la domination turque.

Pour orienter ta première lecture
Sens-tu comment le poète oppose la beauté de la nature à la laideur de la guerre ?

L'ENFANT

Les Turcs ont passé là. Tout est ruine et deuil
Chio, l'île des vins, n'est plus qu'un sombre écueil[1].
Chio, qu'ombrageaient les charmilles[2],
Chio, qui dans les flots reflétait ses grands bois,
Ses coteaux, ses palais, et le soir quelquefois
Un chœur dansant de jeunes filles.

Tout est désert. Mais non ; seul près des murs noircis
Un enfant aux yeux bleus, un enfant grec, assis,
Courbait sa tête humiliée.
Il avait pour asile, il avait pour appui
Une blanche aubépine, une fleur, comme lui
Dans le grand ravage oubliée.

Ah ! pauvre enfant, pieds nus sur les rocs anguleux !
Hélas ! pour essuyer les pleurs de tes yeux bleus
Comme le ciel et comme l'onde,
Pour que dans leur azur, de larmes orageux,
Passe le vif éclair de la joie et des yeux,
Pour relever ta tête blonde.

Que veux-tu ? Bel enfant, que te faut-il donner
Pour rattacher gaîment et gaîment ramener
En boucles sur ta blanche épaule
Ces cheveux, qui du fer n'ont pas subi l'affront[3],
Et qui pleurent épars autour de ton beau front,
Comme les feuilles sur le saule ?

1. Écueil : obstacle caché, dangereux pour la navigation
2. Charmilles : arbustes d'agrément
3. Du fer n'ont pas subi l'affront : ici, les cheveux de l'enfant n'ont encore jamais été coupés

Qui pourrait dissiper tes chagrins nébuleux ?
Est-ce d'avoir ce lys, bleu comme tes yeux bleus,
Qui d'Iran[4] borde le puits sombre ?
Ou le fruit du tuba[5], de cet arbre si grand,
Qu'un cheval au galop met, toujours en courant,
Cent ans à sortir de son ombre ?

Veux-tu, pour me sourire, un bel oiseau des bois,
Qui chante avec un chant plus doux que le hautbois,
Plus éclatant que les cymbales ?
Que veux-tu ? fleur, beau fruit, ou l'oiseau merveilleux ?
– Ami, dit l'enfant grec, dit l'enfant aux yeux bleus,
Je veux de la poudre et des balles.

Victor Hugo, *Les Orientales*, 1828

4 Iran : couleur dans la mythologie perse
5 Tuba : arbre géant, origine de la vie dans la mythologie perse

Pistes de réflexion

1. Que ressens-tu en lisant le dernier vers du poème ?
2. Quelles questions se présentent à toi quand tu lis ce poème ? Ces questions sont-elles encore pertinentes aujourd'hui ?

Stendhal

(1783-1842)

Importance de l'œuvre
La Chartreuse de Parme est un modèle du roman réaliste, de style net, simple et sans ornements, par opposition aux écrits des écrivains romantiques de l'époque, comme Chateaubriand, Musset et Lamartine. Stendhal n'a pas connu un succès immédiat, mais il a été reconnu comme un très grand auteur par la suite.

Contexte
Stendhal avait 22 ans quand Napoléon Bonaparte est devenu empereur. Il était profondément bonapartiste. L'action de notre extrait se situe à la fin de la campagne des armées françaises en Italie en 1796. Le général Bonaparte vient d'entrer dans Milan à la tête d'une armée française jeune et victorieuse.

Pour te situer dans le texte
Les militaires français entrent dans Milan. Jusqu'ici, les Italiens ne voient en l'armée française qu'une bande de brigands. Ce n'est que maintenant qu'ils entendent parler des actes de bravoure et des victoires de ces jeunes Français. Les soldats viennent d'apprendre qu'ils seront généreusement récompensés pour leurs victoires. En attendant, l'armée, qui vient de conquérir vingt provinces, manque de souliers, d'habits et de chapeaux. Alors que les soldats français bercent gentiment les bébés italiens dans les maisons modestes où ils sont logés, jouent du violon et apprennent les danses italiennes, les officiers sont logés chez les riches. Un jeune lieutenant, Robert, est logé dans le palais de la marquise del Dongo. Il possède, en entrant dans ce palais, en tout et pour tout, un écu de six francs. Son habillement lui cause des problèmes mais...

Pour orienter ta première lecture
L'habit a une grande importance dans cette histoire. Imagine de quoi a l'air le jeune officier français à côté des belles dames et de leurs serviteurs.

L'HABIT NE FAIT PAS *le moine*

Après le passage du pont de Lodi, il prit à un bel officier autrichien tué par un boulet un magnifique pantalon de nankin tout neuf, et jamais vêtement ne vint plus à propos. Ses épaulettes d'officier étaient en laine, et le drap de son habit était cousu à la doublure des manches pour que les morceaux tinssent ensemble ; mais il y avait une circonstance plus triste : les semelles de ses souliers étaient en morceaux de chapeau également pris sur le champ de bataille, au-delà du pont de Lodi. Ces semelles improvisées tenaient au-dessus des souliers par des ficelles fort visibles, de façon que lorsque le majordome de la maison se présenta dans la chambre du lieutenant Robert pour l'inviter à dîner avec madame la marquise, celui-ci fut plongé dans un mortel embarras.

Son voltigeur[1] et lui passèrent les deux heures qui les séparaient de ce fatal dîner à tâcher de recoudre un peu l'habit et à teindre en noir avec de l'encre les malheureuses ficelles des souliers.

1 Voltigeur : soldat d'élite

Enfin le moment terrible arriva.

« De la vie je ne fus plus mal à mon aise, me disait le lieutenant Robert ; ces dames pensaient que j'allais leur faire peur, et moi j'étais plus tremblant qu'elles. Je regardais mes souliers et ne savais comment marcher avec grâce.

« La marquise del Dongo, ajoutait-il, était alors dans tout l'éclat de sa beauté : vous l'avez connue avec ses yeux si beaux et d'une douceur angélique et ses jolis cheveux d'un blond foncé qui dessinaient si bien l'ovale de cette figure charmante. J'avais dans ma chambre une Hérodiade de Léonard de Vinci qui semblait son portrait. Dieu voulut que je fusse tellement saisi de cette beauté surnaturelle que j'en oubliai mon costume. Depuis deux ans je ne voyais que des choses laides et misérables dans les montagnes du pays de Gênes : j'osai lui adresser quelques mots sur mon ravissement.

« Mais j'avais trop de sens pour m'arrêter longtemps dans le genre complimenteur. Tout en tournant mes phrases, je voyais, dans une salle à manger toute de marbre, douze laquais[2] et des valets de chambre vêtus avec ce qui me semblait alors le comble de la magnificence. Figurez-vous que ces coquins-là avaient non seulement de bons souliers, mais encore des boucles d'argent. Je voyais du coin de l'œil tous ces regards stupides fixés sur mon habit, et peut-être aussi sur mes souliers, ce qui me perçait le cœur. J'aurais pu d'un mot faire peur à tous ces gens ; mais comment les mettre à leur place sans courir le risque d'effaroucher les dames ? Car la marquise pour se donner un peu de courage, comme elle me l'a dit cent fois depuis, avait envoyé prendre au couvent où elle était pensionnaire en ce temps-là, Gina del Dongo, sœur de son mari, qui fut depuis cette charmante comtesse Pietranera : personne dans la prospérité ne la surpassa par la gaieté et l'esprit aimable, comme personne ne la surpassa par le courage et la sérénité d'âme dans la fortune contraire.

« Gina, qui pouvait avoir alors treize ans, mais qui en paraissait dix-huit, vive et franche, comme vous savez, avait tant de peur d'éclater de rire en présence de mon costume, qu'elle n'osait pas manger ; la marquise, au contraire, m'accablait de politesses contraintes ; elle voyait fort bien dans mes yeux des mouvements d'impatience. En un mot, je faisais une sotte figure, je mâchais le mépris, chose qu'on dit impossible à un Français.

« Enfin une idée descendue du ciel vint m'illuminer : je me mis à raconter à ces dames ma misère, et ce que nous avions souffert depuis deux ans dans les montagnes du pays de Gênes[3] où nous retenaient de vieux généraux imbéciles. Là, disais-je, on nous donnait des assignats[4] qui n'avaient pas cours dans le pays, et trois onces de pain par jour. Je n'avais pas parlé deux minutes, que la bonne marquise avait les larmes aux yeux, et la Gina était devenue sérieuse.

– Quoi, monsieur le lieutenant, me disait celle-ci, trois onces de pain !

– Oui, mademoiselle ; mais en revanche la distribution manquait trois fois la semaine et comme les paysans chez lesquels nous logions étaient encore plus misérables que nous, nous leur donnions un peu de notre pain.

« En sortant de table, j'offris mon bras à la marquise jusqu'à la porte du salon, puis, revenant rapidement sur mes pas, je donnai au domestique qui m'avait servi à table cet unique écu de six francs sur l'emploi duquel j'avais fait tant de châteaux en Espagne.

2 Laquais : serviteur en uniforme
3 Gênes : ville d'Italie
4 Assignat : monnaie de la Première République française

« Huit jours après, continuait Robert, quand il fut bien avéré que les Français ne guillotinaient personne, le marquis del Dongo revint de son château de Grianta, sur le lac de Côme, où bravement il s'était réfugié à l'approche de l'armée, abandonnant aux hasards de la guerre sa jeune femme si belle et sa sœur. La haine que ce marquis avait pour nous était égale à sa peur, c'est-à-dire incommensurable : sa grosse figure pâle et dévote était amusante à voir quand il me faisait des politesses. Le lendemain de son retour à Milan, je reçus trois aunes[5] de drap et deux cents francs sur la contribution des six millions : je me remplumai[6], et devins le chevalier de ces dames, car les bals commencèrent. »

L'histoire du lieutenant Robert fut à peu près celle de tous les Français ; au lieu de se moquer de la misère de ces braves soldats, on en eut pitié, et on les aima.

Stendhal, *La Chartreuse de Parme*, 1839

Pour en savoir plus sur les aventures de ce jeune Français en Italie et voir comment il charme le cœur de la marquise, lis la suite de *La Chartreuse de Parme* dont tu viens de lire le début.

5 Aune : ancienne mesure de longueur
6 Se remplumer : reprendre des forces et du poids

© Bettmann/CORBIS/MAGMA

PISTES DE RÉFLEXION

1. Pourquoi est-il important et pourquoi est-il difficile pour Robert de garder sa dignité ? À ton avis, y arrive-t-il ?
2. Crois-tu qu'on accorde aujourd'hui trop d'importance à la mode, à l'habillement ?

Importance de l'œuvre
Alexandre Dumas a fait rêver des générations entières de lecteurs avec ses romans d'aventure. Il n'est pas seulement lu par les amateurs de prose populaire. Bien après sa mort, Dumas sera reconnu comme l'un des plus grands auteurs de la littérature française.

Alexandre Dumas (père)

(1802-1870)

Contexte
L'œuvre *Les Trois Mousquetaires* est un roman historique, de cape et d'épée, présenté sous forme de feuilleton, rempli d'aventures héroïques et de personnages simples mais hauts en couleur.

Pour te situer dans le texte
En chemin vers Paris pour s'engager dans les mousquetaires du roi, d'Artagnan, jeune Gascon[1] simple, mais vif, fier, impulsif et intelligent, surprend dans une auberge un gentilhomme en train de rire de son cheval. D'Artagnan se fâche...

Pour orienter ta première lecture
Note les réactions différentes de notre héros, d'Artagnan, et de l'inconnu. Quelle est la cause de ces différences ?

PREMIÈRE *rencontre*

– Eh ! Monsieur, s'écria-t-il, Monsieur, qui vous cachez derrière ce volet ! oui, vous, dites-moi donc un peu de quoi vous riez, et nous rirons ensemble.

Le gentilhomme ramena lentement les yeux de la monture au cavalier, comme s'il lui eût fallu un certain temps pour comprendre que c'était à lui que s'adressaient de si étranges reproches ; puis, lorsqu'il ne put plus conserver aucun doute, ses sourcils se froncèrent légèrement, et après une assez longue pause, avec un accent d'ironie et d'insolence impossible à décrire, il répondit à d'Artagnan :

– Je ne vous parle pas, Monsieur.

– Mais je vous parle, moi ! s'écria le jeune homme exaspéré de ce mélange d'insolence et de bonnes manières, de convenances et de dédains.

L'inconnu le regarda encore un instant avec son léger sourire, et, se retirant de la fenêtre, sortit lentement de l'hôtellerie pour venir à deux pas de d'Artagnan se planter en face du cheval. Sa contenance[2] tranquille et sa physionomie railleuse avaient redoublé l'hilarité[3] de ceux avec lesquels il causait et qui, eux, étaient restés à la fenêtre.

D'Artagnan, le voyant arriver, tira son épée d'un pied hors du fourreau.

« Ce cheval est décidément ou plutôt a été dans sa jeunesse bouton d'or, reprit l'inconnu continuant les investigations commencées et s'adressant à ses auditeurs de la fenêtre, sans paraître aucunement remarquer l'exaspération de d'Artagnan, qui cependant se redressait entre lui et eux.

1 Gascon : de la Gascogne, en France
2 Contenance : manière de se comporter
3 Hilarité : gaieté explosive

– C'est une couleur fort connue en botanique, mais jusqu'à présent fort rare chez les chevaux.

– Tel rit du cheval qui n'oserait pas rire du maître ! s'écria l'émule[4] de Tréville[5], furieux.

– Je ne ris pas souvent, Monsieur, reprit l'inconnu, ainsi que vous pouvez le voir vous-même à l'air de mon visage ; mais je tiens cependant à conserver le privilège de rire quand il me plaît.

– Et moi, s'écria d'Artagnan, je ne veux pas qu'on rie quand il me déplaît !

– En vérité, Monsieur ? continua l'inconnu plus calme que jamais, eh bien, c'est parfaitement juste.

Et tournant sur ses talons, il s'apprêta à rentrer dans l'hôtellerie par la grande porte, sous laquelle d'Artagnan en arrivant avait remarqué un cheval tout sellé.

Mais d'Artagnan n'était pas de caractère à lâcher ainsi un homme qui avait eu l'insolence de se moquer de lui. Il tira son épée entièrement du fourreau et se mit à sa poursuite en criant :

« Tournez, tournez donc, Monsieur le railleur, que je ne vous frappe point par-derrière.

– Me frapper, moi ! dit l'autre en pivotant sur ses talons et en regardant le jeune homme avec autant d'étonnement que de mépris. Allons, allons donc, mon cher, vous êtes fou !

Puis, à demi-voix, et comme s'il se fût parlé à lui-même : « C'est fâcheux, continua-t-il, quelle trouvaille pour Sa Majesté, qui cherche des braves de tous côtés pour recruter ses mousquetaires ! »

Il achevait à peine, que d'Artagnan lui allongea un si furieux coup de pointe, que, s'il n'eût fait vivement un bond en arrière, il est probable qu'il eût plaisanté pour la dernière fois. L'inconnu vit alors que la chose passait la raillerie, tira son épée, salua son adversaire et se mit gravement en garde. Mais au même moment ses deux auditeurs, accompagnés de l'hôte, tombèrent sur d'Artagnan à grands coups de bâtons, de pelles et de pincettes.

[…]

Le combat continua donc quelques secondes encore ; enfin d'Artagnan, épuisé, laissa échapper son épée qu'un coup de bâton brisa en deux morceaux. Un autre coup, qui lui entama le front, le renversa presque en même temps tout sanglant et presque évanoui.

C'est à ce moment que de tous côtés on accourut sur le lieu de la scène. L'hôte, craignant du scandale, emporta, avec l'aide de ses garçons, le blessé dans la cuisine où quelques soins lui furent accordés.

[…]

– Votre Excellence est saine et sauve ? demanda l'hôte.

– Oui, parfaitement saine et sauve, mon cher hôtelier, et c'est moi qui vous demande ce qu'est devenu notre jeune homme.

4 Émule : élève, imitateur

5 Tréville : ami d'enfance du père de d'Artagnan, capitaine des mousquetaires du roi

– Il va mieux, dit l'hôte : il s'est évanoui tout à fait.
– Vraiment ? fit le gentilhomme.
– Mais avant de s'évanouir il a rassemblé toutes ses forces pour vous appeler et vous défier en vous appelant.
– Mais c'est donc le diable en personne que ce gaillard[6] là ! s'écria l'inconnu.

Alexandre Dumas (père), *Les Trois Mousquetaires*, 1844

Tu viens d'assister à la première rencontre de d'Artagnan avec un personnage qui jouera un rôle important dans ses aventures futures. Si le style te plaît, offre-toi le plaisir de lire d'autres épisodes de ce célèbre roman.

6 Gaillard : homme plein de vigueur

Pistes de réflexion

1. À ton avis, qu'est-ce que le gentilhomme pense vraiment de d'Artagnan ?
2. Imagine que ces deux hommes se rencontrent de nouveau. À ton avis, que pourrait-il arriver ?

Alfred de Musset

(1810-1857)

Importance de l'œuvre
À cause des excès de sa jeunesse, on a surnommé Musset « l'enfant terrible du romantisme ». Plus tard, désillusionné, il exprime le « mal du siècle » par ses poèmes intenses et pessimistes. Vers la fin de sa vie, sa célébrité est confirmée par son entrée à l'Académie française.

Contexte
Musset écrit de beaux poèmes d'amour. Notons en passant que certains sont inspirés par sa relation tumultueuse avec George Sand. George Sand était le pseudonyme masculin adopté par Aurore Dupin pour être publiée.

Pour orienter ta première lecture
Ne cherche pas à tout comprendre à la première lecture. Regarde le premier et le dernier vers, puis, en lisant le poème en entier, vois le lien que le poète tisse entre les deux.

SE VOIR LE PLUS *possible*

Se voir le plus possible et s'aimer seulement,
Sans ruse et sans détours, sans honte ni mensonge,
Sans qu'un désir nous trompe, ou qu'un remords nous ronge,
Vivre à deux et donner son cœur à tout moment ;

Respecter sa pensée aussi loin qu'on y plonge,
Faire de son amour un jour au lieu d'un songe,
Et dans cette clarté respirer librement –

Ainsi respirait Laure et chantait son amant.
Vous dont chaque pas touche à la grâce suprême,
C'est vous, la tête en fleurs, qu'on croirait sans souci,
C'est vous qui me disiez qu'il faut aimer ainsi.

Et c'est moi, vieil enfant du doute et du blasphème,
Qui vous écoute, et pense, et vous réponds ceci :
Oui, l'on vit autrement, mais c'est ainsi qu'on aime.

Alfred de Musset, *Poésies nouvelles*, 1850

PISTES DE RÉFLEXION

1. Sens-tu que ces pensées pourraient s'appliquer à toi et au monde autour de toi ? Pourquoi ?
2. À ton avis, est-il possible d'aimer « sans ruse et sans détours, sans honte ni mensonge » ?

Importance de l'œuvre
Baudelaire compte parmi les plus importants poètes symbolistes. Tout comme Verlaine et Rimbaud, par exemple, il évoque plus qu'il ne décrit, il préfère le mystère au rationnel, il est attiré par l'exotisme et le rêve. Par un rythme calme et régulier, il fait chanter ses vers au point d'en faire une véritable musique.

Charles Baudelaire

(1821-1867)

Contexte
Baudelaire évoque ici un art de vivre dans lequel l'esthétique est aussi importante que la sensualité. Ce poème est inspiré par une femme, mais il s'agit probablement d'un amour spirituel, non sensuel. Le pays est imaginaire et le voyage n'est qu'une *Invitation au voyage,* comme son titre l'indique.

Pour orienter ta première lecture
Remarque les mots et les expressions qui évoquent l'exotisme.

L'INVITATION *au voyage*

Mon enfant, ma sœur,
Songe à la douceur
D'aller là-bas vivre ensemble !
Aimer à loisir,
Aimer et mourir
Au pays qui te ressemble !
Les soleils mouillés
De ces ciels brouillés
Pour mon esprit ont les charmes
Si mystérieux
De tes traîtres yeux,
Brillant à travers leurs larmes.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté[1]
Des meubles luisants,
Polis par les ans,
Décoreraient notre chambre ;
Les plus rares fleurs
Mêlant leurs odeurs
Aux vagues senteurs de l'ambre[2],
Les riches plafonds,
Les miroirs profonds,
La splendeur orientale,
Tout y parlerait
À l'âme en secret
Sa douce langue natale.

1 Volupté : vif plaisir des sens
2 Ambre : résine fossile utilisée en bijouterie

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Vois sur ces canaux
Dormir ces vaisseaux
Dont l'humeur est vagabonde ;
C'est pour assouvir
Ton moindre désir
Qu'ils viennent du bout du monde.
Les soleils couchants
Revêtent les champs,
Les canaux, la ville entière,
D'hyacinthe[3] et d'or ;
Le monde s'endort
Dans une chaude lumière.
Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Charles Baudelaire, *Les Fleurs du mal*, 1861

3 Hyacinthe : pierre précieuse jaune aux reflets rouges

© Archivo Iconografico, S.A./CORBIS/MAGMA

Impression, soleil levant,
Claude Monet

PISTES DE RÉFLEXION

1. Essaie d'aller au-delà des mots et imagine où pourrait bien être ce pays mystérieux. Pour toi, comment serait cet endroit de rêve ?
2. Que répondrais-tu à cette invitation ?

La littérature prend son envol
La remise en question

La force et la grâce, George Sand
Le bal, Gustave Flaubert
La mort de Gavroche, Victor Hugo

Nous sommes au milieu du XIX^e^ siècle. Aidés par un développement technique rapide, les industriels et les commerçants conquièrent le monde au nom de la civilisation et, il faut bien le dire, du profit. Cette expansion matérielle se fait à un prix terrible : une main-d'œuvre traitée de façon inhumaine, de jeunes enfants travaillant dans les mines et les usines et, dans les colonies, des pratiques qui ressemblent fort à l'esclavage, pourtant aboli en 1848.

Une réaction se dessine, inspirée par les philosophies du siècle précédent. Cette réaction se fait entendre, car, en même temps, la littératie continue à s'étendre. Les écoles publiques se multiplient, sous la direction de l'État.

La littérature fait entendre deux voix, contradictoires : celle de l'exaltation expansionniste et patriotique, et celle qui s'élève au nom de la justice sociale, de la fraternité et de la tolérance.

Par deux révolutions au milieu du siècle, le peuple français réclame le droit de participer au gouvernement. Les résultats sont décevants, mais les voix continuent à s'élever. L'empire marchand, puis la république réactionnaire, sont remis en question par les meilleurs auteurs de la littérature française.

La presse destinée au grand public s'épanouit. La chanson politique et le roman-feuilleton s'installent en parallèle avec le roman réaliste, puis naturaliste. La nouvelle et le récit de voyages lointains sont populaires. La poésie fleurit avec le romantisme, avec l'école du Parnasse, formelle et conformiste, et enfin avec le symbolisme.

Des poètes, épousant le style romantique, mobilisent leur génie de l'écriture contre l'oppression, l'inégalité et la censure. Victor Hugo en offre un exemple éclatant.

Des romanciers, également romantiques, comme George Sand, femme indépendante, socialiste et féministe, décrivent le peuple des campagnes et des villes et prennent la défense des opprimés.

Des romanciers et nouvellistes réalistes comme Flaubert décrivent en détail et avec objectivité les excès de la société bourgeoise.

Pendant cette période, la littérature canadienne-française continue à se développer. Certains écrivains canadiens-français s'inspirent, sur le plan de la forme, de ce qui se fait en France. Cette littérature garde toutefois un caractère bien à elle.

George Sand

(1804-1876)

Importance de l'œuvre

George Sand, républicaine, socialiste et féministe, choque de multiples manières : par ses écrits politiques pour la défense des opprimés, par ses textes en faveur de l'égalité civile des femmes, par le rôle qu'elle joue en tant qu'écrivaine en faveur de la révolution de 1848, et, bien sûr, par ses liaisons scandaleuses – entre autres avec le poète Alfred de Musset et le compositeur Chopin.

Contexte

George Sand, à la manière des romantiques, utilise la terre de son enfance, la campagne autour de Nohant, comme cadre de ses romans champêtres. C'est le cas de *La Mare au diable*. Dans l'extrait ci-dessous, elle peint un tableau d'une incroyable beauté en décrivant un jeune laboureur et son enfant au travail.

Pour orienter ta première lecture

Savoure le texte comme si tu regardais une peinture. Quelles couleurs et quelles lignes vois-tu ? Imagine ensuite le mouvement et les sons. Quelle impression l'ensemble donne-t-il ?

LA FORCE ET *la grâce*

« Ce qui attira ensuite mon attention était véritablement un beau spectacle, un noble sujet pour un peintre. À l'autre extrémité de la plaine labourable, un jeune homme de bonne mine conduisait un attelage[1] magnifique : quatre paires de jeunes animaux à robe[2] sombre mêlée de noir fauve à reflets de feu, avec ces têtes courtes et frisées qui sentent encore le taureau sauvage, ces gros yeux farouches, ces mouvements brusques, ce travail nerveux et saccadé qui s'irrite encore du joug[3] et de l'aiguillon[4] et n'obéit qu'en frémissant de colère à la domination nouvellement imposée. C'est ce qu'on appelle des bœufs fraîchement liés. L'homme qui les gouvernait avait à défricher un coin naguère[5] abandonné au pâturage et rempli de souches séculaires[6], travail d'athlète auquel suffisaient à peine son énergie, sa jeunesse et ses huit animaux quasi indomptés.

Un enfant de six à sept ans, beau comme un ange, et les épaules couvertes, sur sa blouse, d'une peau d'agneau qui le faisait ressembler au petit saint Jean-Baptiste des peintres de la Renaissance, marchait dans le sillon parallèle à la charrue et piquait le flanc des bœufs avec une gaule[7] longue et légère, armée d'un aiguillon peu acéré. Les fiers animaux frémissaient sous la petite main de l'enfant, et faisaient grincer les jougs et les courroies liés à leur front, en imprimant au timon[8] de violentes secousses. Lorsqu'une racine arrêtait le soc[9], le laboureur

1 Attelage : animaux qui tirent une charrette ou un outil agricole
2 Robe : pelage des animaux
3 Joug : pièce de bois qu'on met sur la tête des bœufs pour les atteler
4 Aiguillon : bâton qui sert à diriger un attelage
5 Naguère : dans un passé assez récent
6 Séculaire : vieux, de plus de cent ans
7 Gaule : long bâton qui sert à faire tomber le fruit d'un arbre
8 Timon : longue pièce de bois à laquelle on attache un attelage
9 Soc : lame d'une charrue

criait d'une voix puissante, appelant chaque bête par son nom, mais plutôt pour calmer que pour exciter ; car les bœufs, irrités par cette brusque résistance, bondissaient, creusaient la terre de leurs larges pieds fourchus, et se seraient jetés de côté emportant l'areau[10] à travers champs, si, de la voix et de l'aiguillon, le jeune homme n'eût maintenu les quatre premiers, tandis que l'enfant gouvernait les quatre autres. Il criait aussi, le pauvret, d'une voix qu'il voulait rendre terrible et qui restait douce comme sa figure angélique.

Tout cela était beau de force et de grâce : le paysage, l'homme, l'enfant, les taureaux sous le joug ; et, malgré cette lutte puissante, où la terre était vaincue, il y avait un sentiment de douceur et de calme profond qui planait sur toutes choses.

Quand l'obstacle était surmonté et que l'attelage reprenait sa marche égale et solennelle, le laboureur, dont la feinte violence n'était qu'un exercice de vigueur et une dépense d'activité, reprenait tout à coup la sérénité des âmes simples et jetait un regard de contentement paternel sur son enfant, qui se retournait pour lui sourire.

Puis la voix mâle de ce jeune père de famille entonnait le chant solennel et mélancolique que l'antique tradition du pays transmet, non à tous les laboureurs indistinctement, mais aux plus consommés dans l'art[11] d'exciter et de soutenir l'ardeur des bœufs au travail.

Ce chant, dont l'origine fut peut-être considérée comme sacrée, et auquel de mystérieuses influences ont dû être attribuées jadis, est réputé encore aujourd'hui posséder la vertu d'entretenir le courage des animaux, d'apaiser leur mécontentement et de charmer l'ennui de leur longue besogne. Il ne suffit pas de savoir bien les conduire en traçant un sillon parfaitement rectiligne[12], de leur alléger la peine en soulevant ou enfonçant à point le fer dans la terre : on n'est point un parfait laboureur si on ne sait chanter aux bœufs, et c'est là une science à part qui exige un goût et des moyens particuliers.

George Sand, *La Mare au diable*, 1846

10. Areau : charrue.
11. Consommé dans l'art de : parfaitement habile dans son métier, expert.
12. Rectiligne : en ligne droite.

Pistes de réflexion

1. Cette description parle du travail des hommes. Penses-tu qu'à cette époque on décrivait dans des œuvres littéraires le travail effectué par des femmes ? Pourquoi ?
2. L'évidente admiration de l'auteure pour le travail manuel te paraît-elle justifiée ? En te basant sur ta propre expérience, peux-tu nommer un travail physique également admirable par sa complexité et sa beauté ?

Gustave Flaubert

(1821-1880)

Importance de l'œuvre

Madame Bovary est un bon exemple de ce qu'on appelle souvent le réalisme. Comme Stendhal, Daudet et d'autres écrivains réalistes, Flaubert rejette le style parfois prétentieux des romantiques. Toutefois, comme eux, il tient à l'exactitude et à l'objectivité. Comme eux, il offre des descriptions minutieuses, basées sur des recherches consciencieuses. Comme eux, il exprime son mépris de la médiocrité. Après la publication de *Madame Bovary*, Flaubert est poursuivi en justice pour immoralité. Ce scandale contribue grandement au succès du roman.

Pour te situer dans le texte

Emma, jeune femme aux idées romantiques, née à la campagne, ne trouve pas dans son mariage, pourtant respectable, la vie brillante dont elle avait rêvé. Son mari la déçoit par sa banalité. Invitée à un bal par le Marquis d'Andervilliers, dans le beau château de ce dernier, elle est émerveillée par le luxe et l'élégance du monde aristocratique.

Pour orienter ta première lecture

Observe, avec Emma, les gens dans la salle de bal. À la fin de l'extrait, quelle émotion devines-tu derrière les paupières à demi fermées d'Emma ?

Le bal

Quelques hommes (une quinzaine) de vingt-cinq à quarante ans, disséminés parmi les danseurs ou causant à l'entrée des portes, se distinguaient de la foule par un air de famille, quelles que fussent leurs différences d'âge, de toilette ou de figure.

Leurs habits, mieux faits, semblaient d'un drap plus souple, et leurs cheveux, ramenés en boucles vers les tempes, lustrés par des pommades[1] plus fines. Ils avaient le teint de la richesse, ce teint blanc que rehaussent la pâleur des porcelaines, les moires du satin, le vernis des beaux meubles, et qu'entretient dans sa santé un régime discret de nourritures exquises. Leur cou tournait à l'aise sur des cravates basses ; leurs favoris[2] longs tombaient sur des cols rabattus ; ils s'essuyaient les lèvres à des mouchoirs brodés d'un large chiffre, d'où sortait une odeur suave. Ceux qui commençaient à vieillir avaient l'air jeune, tandis que quelque chose de mûr s'étendait sur le visage des jeunes. Dans leurs regards indifférents flottait la quiétude de passions journellement assouvies ; et, à travers leurs manières douces, perçait cette brutalité particulière que communique la domination de choses à demi faciles, dans lesquelles la force s'exerce et où la vanité s'amuse, le maniement des chevaux de race et la société des femmes perdues.

À trois pas d'Emma, un cavalier en habit bleu causait Italie[3] avec une jeune femme pâle, portant une parure de perles. Ils vantaient la grosseur des piliers de Saint-Pierre, Tivoli, le Vésuve, Castellamare et les Cassines, les roses de Gênes, le Colisée au clair de lune. Emma écoutait de son autre oreille une conversation

1 Pommade : crème parfumée
2 Favori : partie de la barbe qu'on laisse pousser de chaque côté du visage
3 Causer Italie : parler de l'Italie

pleine de mots qu'elle ne comprenait pas. On entourait un tout jeune homme qui avait battu, la semaine d'avant, *Miss Arabelle* et *Romulus,* et gagné deux mille louis à sauter un fossé[4], en Angleterre. L'un se plaignait de ses coureurs qui engraissaient ; un autre, des fautes d'impression qui avaient dénaturé le nom de son cheval.

L'air du bal était lourd ; les lampes pâlissaient. On refluait dans la salle de billard. Un domestique monta sur une chaise et cassa deux vitres ; au bruit des éclats de verre, madame Bovary tourna la tête et aperçut dans le jardin, contre les carreaux, des faces de paysans qui regardaient. Alors le souvenir des Bertaux lui arriva. Elle revit la ferme, la mare bourbeuse, son père en blouse[5] sous les pommiers, et elle se revit elle-même, comme autrefois, écrémant avec son doigt les terrines de lait dans la laiterie. Mais, aux fulgurations[6] de l'heure présente, sa vie passée, si nette jusqu'alors, s'évanouissait tout entière, et elle doutait presque de l'avoir vécue. Elle était là ; puis, autour du bal, il n'y avait plus que de l'ombre, étalée sur tout le reste.

Elle mangeait alors une glace[7] au marasquin, qu'elle tenait de la main gauche dans une coquille de vermeil[8], et fermait à demi les yeux, la cuiller entre les dents.

Gustave Flaubert, *Madame Bovary,* 1857

4 Sauter un fossé : allusion à la course de chevaux avec obstacles (*steeple-chase*)
5 Blouse : tablier de toile grossière
6 Fulguration : (ici) bref éclair de souvenirs
7 Glace : crème glacée
8 Coquille de vermeil : petite coupe à dorure tirant sur le rouge

© Christie's Images/CORBIS/MAGMA

Pistes de réflexion

1. Aimerais-tu avoir comme amis les hommes que Flaubert décrit minutieusement dans les trois premiers paragraphes ? Pourquoi ?
2. À la suite de l'incident décrit dans le quatrième paragraphe, quels sentiments contradictoires se bousculent dans la tête d'Emma ? Qu'apprends-tu sur sa vie passée ?

Victor Hugo

(1802-1885)

Importance de l'œuvre

Au moment de publier *Les Misérables,* Victor Hugo confie ceci à son éditeur : « Ma conviction est que ce livre sera un des principaux sommets, sinon le principal, de mon œuvre ! » Depuis plus d'un siècle, ce grand roman de critique sociale connaît un succès extraordinaire. Encore plus que *Notre-Dame de Paris,* autre grand roman de Victor Hugo, il a été lu, traduit, chanté, réécrit pour le théâtre et adapté pour le grand écran.

Contexte

Hugo décrit ici la mort de Gavroche, le « gamin de Paris » vivant dans la rue comme beaucoup d'autres enfants pauvres, sans maison, sans pain, mais libre ! Il incarne la révolte et le courage du peuple pauvre de Paris.

Pour orienter ta première lecture

Remarque le comportement indomptable de cet enfant de la Révolution française.

LA MORT *de Gavroche*

Le spectacle était épouvantable et charmant. Gavroche, fusillé, taquinait[1] la fusillade. Il avait l'air de s'amuser beaucoup. C'était le moineau[2] becquetant les chasseurs. Il répondait à chaque décharge[3] par un couplet. On le visait sans cesse, on le manquait toujours. Les gardes nationaux et les soldats riaient en l'ajustant. Il se couchait, puis se redressait, s'effaçait dans un coin de porte, puis bondissait, disparaissait, reparaissait, se sauvait, revenait, ripostait[4] à la mitraille par des pieds de nez, et cependant pillait[5] les cartouches, vidait les gibernes et remplissait son panier. Les insurgés[6], haletants d'anxiété, le suivaient des yeux. La barricade tremblait ; lui, il chantait. Ce n'était pas un enfant, ce n'était pas un homme ; c'était un étrange gamin fée[7]. On eût dit le nain invulnérable de la mêlée[8]. Les balles couraient après lui, il était plus leste[9] qu'elles. Il jouait on ne sait quel effrayant jeu de cache-cache avec la mort ; chaque fois que la face camarde du spectre[10] s'approchait, le gamin lui donnait une pichenette[11].

Une balle pourtant, mieux ajustée ou plus traître que les autres, finit par atteindre l'enfant feu follet[12]. On vit Gavroche chanceler, puis il s'affaissa. Toute la barricade poussa un cri ; mais il y avait de l'Antée dans ce pygmée[13], pour le

1 Taquiner : jouer à contrarier quelqu'un, gentiment
2 Moineau : petit oiseau brun fréquent à Paris
3 Décharge : tir de plusieurs armes à feu en même temps
4 Riposter : répondre à une décharge
5 Piller : voler
6 Insurgé : personne qui se révolte violemment contre l'autorité
7 Gamin fée : enfant qui semble avoir des pouvoirs magiques
8 Mêlée : combat confus au corps-à-corps
9 Leste : léger, agile
10 La face camarde du spectre : le visage de la mort
11 Pichenette : petit coup pour écarter quelqu'un
12 Feu follet : petite flamme qui court au-dessus des marais
13 De l'Antée dans ce pygmée : opposition entre un géant très fort (de la mythologie grecque) et les pygmées qui sont des gens de très petite taille en Afrique

gamin toucher le pavé, c'est comme pour le géant toucher la terre ; Gavroche n'était tombé que pour se redresser ; il resta assis sur son séant[14], un long filet de sang rayait son visage, il éleva ses deux bras en l'air, regarda du côté d'où était venu le coup, et se mit à chanter :

Je suis tombé par terre,
C'est la faute à Voltaire,
Le nez dans le ruisseau,
C'est la faute à...

Il n'acheva point. Une seconde balle du même tireur l'arrêta court. Cette fois il s'abattit la face contre le pavé, et ne remua plus. Cette petite grande âme venait de s'envoler.

Victor Hugo, *Les Misérables*, 1862

14 Séant : le derrière

Pistes de réflexion

1. Selon toi, pourquoi Gavroche semble-t-il insouciant et joyeux ?
2. Connais-tu des exemples d'un courage semblable de nos jours ?

La littérature prend son envol
L'orage à l'horizon

Le dormeur du val, Arthur Rimbaud
Il pleure dans mon cœur, Paul Verlaine
Mon rêve familier, Paul Verlaine
La dernière classe, Alphonse Daudet
Choisi par les camarades, Émile Zola
L'épave, Guy de Maupassant
Respire ta jeunesse, Anna de Noailles
Annie, Guillaume Apollinaire
Le pont Mirabeau, Guillaume Apollinaire
J'avais à peine 16 ans, Blaise Cendrars

Dans les dernières années du XIX^e^ siècle et au début du XX^e^, l'expansion économique et territoriale se poursuit intensément. Souvent à l'insu des citoyens, les dirigeants des puissances européennes se partagent le monde, sans égards pour les peuples conquis. Les États-Unis et le Japon se joignent aux conquérants qui s'approprient d'énormes territoires en Afrique, en Asie et en Océanie.

Les tensions montent entre les grandes puissances qui se disputent le monde et entre les classes sociales. Pourtant, l'esclavage est aboli et les enfants sont finalement retirés des mines et des usines. Mais de grandes inégalités subsistent.

En France, l'école publique s'étend à tout le pays et devient laïque, gratuite et obligatoire. Un corps d'enseignants laïc et anti-clérical est établi. La plupart des gens jouissent en toute bonne conscience d'un certain confort. Les meilleurs élèves montent dans l'échelle sociale. Enseignants, fonctionnaires et artisans se trouvent plus à l'aise. Dans les classes supérieures, c'est la belle vie, l'illusion de grandeur, les opérettes, les Folies Bergère et la Belle Époque.

De profondes divergences s'installent entre le camp des conservateurs, partisans de l'Église et antisémites, et celui des humanistes, des socialistes et des laïcs. Ce conflit aboutit à la séparation de l'État et de l'Église catholique. Beaucoup d'écrivains, dont Émile Zola, ont pris position dans l'affaire Dreyfus[1], qui a donné lieu à de terribles conflits entre les deux camps.

Tout cela se traduit par une grande diversité dans la littérature. Certains romanciers et nouvellistes contestent l'ordre établi et le matérialisme. Un courant humaniste, combiné avec le réalisme et le naturalisme, s'épanouit avec Daudet, Maupassant, Zola, et bien d'autres.

1 L'affaire Dreyfus : Le capitaine Dreyfus, officier juif, est condamné injustement pour trahison. Son innocence est prouvée, mais le gouvernement refuse longtemps de la reconnaître. De graves disputes à ce sujet secouent la France et mènent à des changements fondamentaux, par exemple la séparation de l'Église et de l'État.

La poésie se diversifie. Certains poètes sont naturalistes et quelque peu romantiques, comme Apollinaire et Anna de Noailles. D'autres, comme Leconte de Lisle et ses adeptes de l'école du Parnasse, se concentrent sur la forme et la musicalité et se préoccupent moins du sens.

Des symbolistes de génie, tourmentés et magnifiques comme Verlaine et Rimbaud, clament leur désaccord avec la société. Enfin, les premiers poèmes de Blaise Cendrars préfigurent le surréalisme, un mouvement littéraire opposé à toutes les conventions sociales, logiques et morales.

À cette époque, on voit naître des échanges entre la littérature du Canada et celle de la France. De plus en plus d'auteurs canadiens-français vont étudier en France. Certains, comme Eudore Évanturel, poète symboliste et anticlérical, se réfugient en France pour se soustraire aux persécutions. D'autres, d'origine française, comme Louis Hémon, s'installent au Canada et trouvent leur place dans la littérature canadienne.

La Première Guerre mondiale se prépare, mais les gens ferment les yeux : on s'amuse dans la société, on chante, on danse, on écrit comme si de rien n'était. Et pourtant...

© Randy Wells/CORBIS/MAGMA

Importance de l'œuvre
Rimbaud est considéré comme l'un des grands symbolistes. Comme Baudelaire et Verlaine, par exemple, il aime les idées plutôt que la réalité, le mystère plutôt que le rationnel. Rimbaud utilise ici le sonnet, forme très ancienne (voir du Bellay et Ronsard) remise à la mode par des poètes comme Musset, Baudelaire et Verlaine.

Arthur Rimbaud

(1854-1891)

Contexte
Ce poème n'est pas typique de l'œuvre de Rimbaud. Il a 16 ans lorsqu'il l'écrit, pendant une fugue du foyer familial, en pleine guerre franco-prussienne. L'année suivante, il détruit ses premiers poèmes : il refuse maintenant tout romantisme et la contrainte des formes traditionnelles.

Pour orienter ta première lecture
Remarque les détails qui rendent ce tableau merveilleux et ceux qui le rendent vivant.

LE DORMEUR DU VAL

C'est un trou de verdure où chante une rivière
Accrochant follement aux herbes des haillons[1]
D'argent ; où le soleil, de la montagne fière,
Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,
Dort ; il est étendu dans l'herbe, sous la nue,
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme
Sourirait un enfant malade, il fait un somme :
Nature, berce-le chaudement : il a froid.

Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.

Arthur Rimbaud, *Le dormeur du val*,
écrit en 1870, publié en 1891

1 Haillons : vieux habits déchirés (image poétique)

PISTES DE RÉFLEXION

1. Que ressens-tu lorsque tu lis la révélation dans le dernier vers ?
2. Trouves-tu que la forme conventionnelle du sonnet convient bien à cette description ? Pourquoi ?

Paul Verlaine

(1844-1896)

Importance de l'œuvre
Verlaine est considéré comme l'un des maîtres du symbolisme. Dans ses poèmes, qui ont inspiré de nombreux autres poètes, il fait jouer les couleurs, les sons et la lumière pour révéler une âme rêveuse et fragile.

Contexte
« Il pleure dans mon cœur » est un exemple d'une poésie qui pourrait presque se passer de paroles, tellement la mélodie est expressive : on sent la souffrance du poète en proie au vide. « Mon rêve familier » ressemble à un sonnet d'amour conventionnel, mais le poète révèle une âme étrangement inquiète devant l'insaisissable.

Pour orienter ta première lecture
Lis le premier poème à haute voix pour en saisir la musicalité : tu sentiras une musique qui est peut-être plus expressive que les mots. Lis « Mon rêve familier » et songe aux images présentes dans tes rêves.

Il pleure dans mon cœur

Il pleure dans mon cœur
Comme il pleut sur la ville,
Quelle est cette langueur
Qui pénètre mon cœur ?

Ô bruit doux de la pluie
Par terre et sur les toits !
Pour un cœur qui s'ennuie
Ô le chant de la pluie !

Il pleure sans raison
Dans ce cœur qui s'écœure.
Quoi ! nulle trahison ?
Ce deuil c'est sans raison.

C'est bien la pire peine
De ne savoir pourquoi,
Sans amour et sans haine,
Mon cœur a tant de peine !

Paul Verlaine, *Ariettes oubliées*, 1874

Mon rêve *familier*

Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant
D'une femme inconnue, et que j'aime, et qui m'aime,
Et qui n'est, chaque fois, ni tout à fait la même
Ni tout à fait une autre, et m'aime et me comprend.

Car elle me comprend, et mon cœur, transparent
Pour elle seule, hélas ! cesse d'être un problème
Pour elle seule, et les moiteurs de mon front blême,
Elle seule les sait rafraîchir, en pleurant.

Est-elle brune, blonde ou rousse ? – Je l'ignore.
Son nom ? Je me souviens qu'il est doux et sonore
Comme ceux des aimés que la Vie exila.

Son regard est pareil au regard des statues,
Et, pour sa voix, lointaine, et calme, et grave, elle a
L'inflexion des voix chères qui se sont tues.

Paul Verlaine, *Poèmes saturniens – Melancholia*, 1866

Pistes de réflexion

1. Tu as sûrement déjà senti une douleur sans raison, semblable à celle de Verlaine dans le premier poème. Comment réagis-tu alors ?
2. Tes rêves ressemblent-ils à celui de Verlaine ?

Alphonse Daudet

(1840-1897)

Importance de l'œuvre
Alphonse Daudet compte parmi les plus grands écrivains du réalisme français. Avant de rédiger ses textes remplis de descriptions détaillées, il fait une recherche minutieuse. Il dépeint ses contemporains, surtout les humbles, avec respect et amour. Il est avant tout apprécié pour ses contes. Les *Contes du lundi* racontent une période sombre de l'histoire de France : la guerre contre la Prusse, en 1870-1871.

Pour orienter ta première lecture
Note toutes les choses qui, pour le jeune écolier français, paraissent inhabituelles, depuis le chemin de l'école jusqu'à l'arrivée en classe et à la leçon elle-même.

LA DERNIÈRE

L'action se situe en Alsace, en 1871, au moment où la France, vaincue par la Prusse, cède à celle-ci une grande partie de l'Alsace et de la Lorraine. On n'enseignera plus le français à l'école. Franz, écolier français, raconte :

Ce matin-là, j'étais très en retard pour aller à l'école, et j'avais grand-peur d'être grondé, d'autant que M. Hamel nous avait dit qu'il nous interrogerait sur les participes, et je n'en savais pas le premier mot. Un moment l'idée me vint de manquer la classe et de prendre ma course à travers champs.

Le temps était si chaud, si clair !

On entendait les merles siffler à la lisière du bois, et dans le pré Rippert, derrière la scierie, les Prussiens qui faisaient l'exercice. Tout cela me tentait bien plus que la règle des participes ; mais j'eus la force de résister, et je courus bien vite vers l'école.

En passant devant la mairie, je vis qu'il y avait du monde arrêté près du petit grillage aux affiches. Depuis deux ans, c'est de là que nous sont venues toutes les mauvaises nouvelles, les batailles perdues, les réquisitions, les ordres de la commandature ; et je pensai sans m'arrêter : « Qu'est-ce qu'il y a encore ? »

Alors, comme je traversais la place en courant, le forgeron Wachter, qui était là avec son apprenti en train de lire l'affiche, me cria :

« Ne te dépêche pas tant, petit : tu y arriveras toujours assez tôt à ton école ! »

Je crus qu'il se moquait de moi, et j'entrai tout essoufflé dans la petite cour de M. Hamel. D'ordinaire, au commencement de la classe, il se faisait un grand tapage qu'on entendait jusque dans la rue, les pupitres ouverts, fermés, les leçons qu'on répétait très haut tous ensemble en se bouchant les oreilles pour mieux apprendre, et la grosse règle du maître qui tapait sur les tables :

« Un peu de silence ! »

Je comptais sur tout ce train pour gagner mon banc sans être vu ; mais, justement, ce jour-là, tout était tranquille, comme un matin de dimanche. Par la fenêtre ouverte, je voyais mes camarades déjà rangés à leurs places, et M. Hamel, qui passait et repassait avec la terrible règle en fer sous le bras. Il fallut ouvrir la

porte et entrer au milieu de ce grand calme. Vous pensez si j'étais rouge et si j'avais peur ! Eh bien ! non. M. Hamel me regarda sans colère et me dit très doucement :

« Va vite à ta place, mon petit Franz ; nous allions commencer sans toi. »

J'enjambai le banc et je m'assis tout de suite à mon pupitre. Alors seulement, un peu remis de ma frayeur, je remarquai que notre maître avait sa belle redingote[1] verte, son jabot[2] plissé fin et la calotte[3] de soie noire brodée qu'il ne mettait que les jours d'inspection ou de distribution de prix. Du reste, toute la classe avait quelque chose d'extraordinaire et de solennel. Mais ce qui me surprit le plus, ce fut de voir au fond de la salle, sur les bancs qui restaient vides d'habitude, des gens du village assis et silencieux comme nous, le vieux Hauser avec son tricorne, l'ancien maire, l'ancien facteur, et puis d'autres personnes encore. Tout ce monde-là paraissait triste ; et Hauser avait apporté un vieil abécédaire mangé aux bords qu'il tenait grand ouvert sur ses genoux, avec ses grosses lunettes posées en travers des pages.

Pendant que je m'étonnais de tout cela, M. Hamel était monté dans sa chaire, et de la même voix douce et grave dont il m'avait reçu, il nous dit :

« Mes enfants, c'est la dernière fois que je vous fais la classe. L'ordre est venu de Berlin de ne plus enseigner que l'allemand dans les écoles de l'Alsace et de la Lorraine... Le nouveau maître arrive demain. Aujourd'hui, c'est votre dernière leçon de français. Je vous prie d'être bien attentifs. »

Ces quelques paroles me bouleversèrent. Ah ! les misérables, voilà ce qu'ils avaient affiché à la mairie. Ma dernière leçon de français !...

Et moi qui savais à peine écrire ! Je n'apprendrais donc jamais ! Il faudrait donc en rester là !... Comme je m'en voulais maintenant du temps perdu, des classes manquées à courir les nids ou à faire des glissades sur la Saar[4] ! Mes livres que tout à l'heure encore je trouvais si ennuyeux, si lourds à porter, ma grammaire, mon histoire sainte me semblaient à présent de vieux amis qui me feraient beaucoup de peine à quitter. C'est comme M. Hamel. L'idée qu'il allait partir, que je ne le verrais plus, me faisait oublier les punitions, les coups de règle.

Pauvre homme !

C'est en l'honneur de cette dernière classe qu'il avait mis ses beaux habits du dimanche, et maintenant je comprenais pourquoi ces vieux du village étaient venus s'asseoir au bout de la salle. Cela semblait dire qu'ils regrettaient de ne pas y être venus plus souvent, à cette école. C'était aussi comme une façon de remercier notre maître de ses quarante ans de bons services, et de rendre leurs devoirs à la patrie qui s'en allait...

J'en étais là de mes réflexions, quand j'entendis appeler mon nom. C'était mon tour de réciter. Que n'aurais-je pas donné pour pouvoir dire tout au long cette fameuse règle des participes, bien haut, bien clair, sans une faute ? Mais je m'embrouillai aux premiers mots, et je restai debout à me balancer dans mon banc, le cœur gros, sans oser lever la tête. J'entendais M. Hamel qui me parlait :

« Je ne te gronderai pas, mon petit Franz, tu dois être assez puni... voilà ce que c'est. Tous les jours on se dit : "Bah ! j'ai bien le temps... J'apprendrai demain." Et puis tu vois ce qui arrive... Ah ! ça a été le grand malheur de notre Alsace de

1 Redingote : vêtement pour hommes à longues basques
2 Jabot : écharpe ou cravate de toile fine
3 Calotte : petit bonnet de toile sans bord
4 Saar : en France, rivière qui coule vers l'Allemagne

toujours remettre son instruction à demain. Maintenant ces gens-là sont en droit de nous dire :

"Comment ! Vous prétendiez être Français, et vous ne savez ni lire ni écrire votre langue !" Dans tout ça, mon pauvre Franz, ce n'est pas encore toi le plus coupable. Nous avons tous notre bonne part de reproches à nous faire. »

« Vos parents n'ont pas assez tenu à vous voir instruits. Ils aimaient mieux vous envoyer travailler à la terre ou aux filatures pour avoir quelques sous de plus. Moi-même, n'ai-je rien à me reprocher ? Est-ce que je ne vous ai pas souvent fait arroser mon jardin au lieu de travailler ? Et quand je voulais aller pêcher des truites, est-ce que je me gênais pour vous donner congé ?... »

Alors, d'une chose à l'autre, M. Hamel se mit à nous parler de la langue française, disant que c'était la plus belle langue du monde, la plus claire, la plus solide ; qu'il fallait la garder entre nous et ne jamais l'oublier, parce que, quand un peuple tombe esclave, tant qu'il tient bien sa langue, c'est comme s'il tenait la clef de sa prison... puis il prit une grammaire et nous lut notre leçon. J'étais étonné de voir comme je comprenais. Tout ce qu'il disait me semblait facile, facile. Je crois aussi que je n'avais jamais si bien écouté et que lui non plus n'avait jamais mis autant de patience à ses explications. On aurait dit qu'avant de s'en aller le pauvre homme voulait nous donner tout son savoir, nous le faire entrer dans la tête d'un seul coup.

La leçon finie, on passa à l'écriture. Pour ce jour-là, M. Hamel nous avait préparé des exemples tout neufs, sur lesquels était écrit en belle ronde : France, Alsace, France, Alsace. Cela faisait comme des petits drapeaux qui flottaient tout autour de la classe, pendus à la tringle de nos pupitres. Il fallait voir comme chacun s'appliquait, et quel silence ! On n'entendait rien que le grincement des plumes sur le papier. Un moment des hannetons entrèrent ; mais personne n'y fit attention, pas même les tout-petits qui s'appliquaient à tracer leurs bâtons, avec un cœur, une conscience, comme si cela encore était du français... Sur la toiture de l'école, des pigeons roucoulaient tout bas, et je me disais en les écoutant : « Est-ce qu'on ne va pas les obliger à chanter en allemand, eux aussi ? »

De temps en temps, quand je levais les yeux de dessus ma page, je voyais M. Hamel immobile dans sa chaire et fixant les objets autour de lui, comme s'il avait voulu emporter dans son regard toute sa petite maison d'école... Pensez ! depuis quarante ans, il était là à la même place, avec sa cour en face de lui et sa classe toute pareille. Seulement les bancs, les pupitres s'étaient polis, frottés par l'usage ; les noyers de la cour avaient grandi, et le houblon qu'il avait planté lui-même enguirlandait maintenant les fenêtres jusqu'au toit. Quel crève-cœur ça devait être pour ce pauvre homme de quitter toutes ces choses, et d'entendre sa sœur qui allait, venait, dans la chambre au-dessus, en train de fermer leurs malles ! Car ils devaient partir le lendemain, s'en aller du pays pour toujours.

Tout de même, il eut le courage de nous faire la classe jusqu'au bout. Après l'écriture, nous eûmes la leçon d'histoire ; ensuite les petits chantèrent tous ensemble le BA BE BI BO BU. Là-bas, au fond de la salle, le vieux Hauser avait mis ses lunettes, et, tenant son abécédaire à deux mains, il épelait les lettres avec eux. On voyait qu'il s'appliquait lui aussi : sa voix tremblait d'émotion, et c'était si drôle de l'entendre, que nous avions tous envie de rire et de pleurer. Ah ! je m'en souviendrai de cette dernière classe...

Tout à coup l'horloge de l'église sonna midi, puis l'angélus. Au même moment, les trompettes des Prussiens qui revenaient de l'exercice éclatèrent sous nos fenêtres... M. Hamel se leva, tout pâle, dans sa chaire. Jamais, il ne m'avait paru si grand.

« Mes amis, dit-il, mes, je... je... »

Mais quelque chose l'étouffait. Il ne pouvait pas achever sa phrase.

Alors il se tourna vers le tableau, prit un morceau de craie et, en appuyant de toutes ses forces, il écrivit aussi gros qu'il put :

« VIVE LA FRANCE ! »

Puis il resta là, la tête appuyée au mur, et, sans parler, avec sa main, il nous faisait signe :

« C'est fini... allez-vous-en. »

Alphonse Daudet, *Contes du lundi*, 1873

© Leonard de Selva/CORBIS/MAGMA

Pistes de réflexion

1. Quelles émotions ce texte éveille-t-il en toi ?
2. Peux-tu faire des rapprochements avec la situation de la langue française autour de toi ?

Émile Zola

(1840-1902)

Importance de l'œuvre
Zola est la figure dominante du naturalisme. Il observe, se documente et cherche à cerner d'aussi près que possible la réalité. Son but n'est pas de faire beau, mais de faire vrai. C'est pourquoi il refuse d'exclure ce qui est sordide, obscène ou violent. Notons qu'il compte parmi ses amis Guy de Maupassant, qui écrit selon les mêmes principes naturalistes.

Contexte
Zola choisit de préférence le milieu ouvrier pour ses romans. Dans *Germinal*, il tire profit de sa grande connaissance du monde ouvrier et des terribles conflits sociaux qui ont lieu dans les dernières années du siècle. L'action se situe dans les mines de charbon du nord de la France.

Pour te situer dans le texte
Les mineurs travaillent dans des conditions difficiles et dangereuses et sont mal payés. La Compagnie a annoncé encore une réduction des salaires. Dans les bureaux de la direction, on est convaincu que les mineurs accepteront le contrat. Mais…

Pour orienter ta première lecture
En lisant, note la grande nervosité éprouvée par les mineurs aussi bien que par monsieur Hennebeau.

[...] Brusquement, ce lundi même, à quatre heures du matin, la grève venait d'éclater. Lorsque, le 1er décembre, la Compagnie avait appliqué son nouveau système de salaire, les mineurs étaient restés calmes. À la fin de la quinzaine, le jour de la paye, pas un n'avait fait la moindre réclamation.

Tout le personnel, depuis le directeur jusqu'au dernier des surveillants, croyait le tarif accepté ; et la surprise était grande, depuis le matin, devant cette déclaration de guerre, d'une tactique et d'un ensemble qui semblaient indiquer une direction énergique.

[...]

(Maheu est choisi comme délégué porte-parole par ses camarades mineurs.)

Dès la veille, dans une réunion tenue chez Rasseneur, Étienne et quelques camarades avaient choisi les délégués qui devaient se rendre le lendemain à la Direction.

Lorsque, le soir, la Maheude[1] sut que son homme en était, elle fut désolée, elle lui demanda s'il voulait qu'on les jetât à la rue. Maheu lui-même n'avait point accepté sans répugnance. Tous deux, au moment d'agir, malgré l'injustice de leur misère, retombaient à la résignation de la race, tremblant devant le lendemain, préférant encore plier l'échine. D'habitude, lui, pour la conduite de l'existence, s'en

1. La Maheude : madame Maheu, épouse de Maheu.

remettait au jugement de sa femme, qui était de bon conseil. Cette fois, cependant, il finit par se fâcher, d'autant plus qu'il partageait secrètement ses craintes.

[...]

(*La délégation des mineurs arrive chez M. Hennebeau, directeur de la Compagnie, au milieu d'un dîner entre amis de la haute société.*)

D'abord, le domestique leur dit d'attendre, en refermant la porte sur eux ; puis, lorsqu'il revint, il les introduisit dans le salon, dont il ouvrit les rideaux. Un jour fin entra, tamisé par les guipures[2].

Et les mineurs, restés seuls, n'osèrent s'asseoir, embarrassés, tous très propres, vêtus de drap, rasés du matin, avec leurs cheveux et leurs moustaches jaunes. Ils roulaient leurs casquettes entre les doigts, ils jetaient des regards obliques sur le mobilier, une de ces confusions de tous les styles, que le goût de l'antiquaille[3] a mises à la mode : des fauteuils Henri II, des chaises Louis XV, un cabinet italien du XVII[e] siècle, un contador espagnol du quinzième, et un devant d'autel pour le lambrequin de la cheminée, et des chamarres d'anciennes chasubles réappliquées sur les portières.

Ces vieux ors, ces vieilles soies aux tons fauves, tout ce luxe de chapelle, les avait saisis d'un malaise respectueux. Les tapis d'Orient semblaient les lier aux pieds de leur haute laine. Mais ce qui les suffoquait surtout, c'était la chaleur, une chaleur égale de calorifère, dont l'enveloppement les surprenait, les joues glacées du vent de la route.

Cinq minutes s'écoulèrent. Leur gêne augmentait, dans le bien-être de cette pièce riche, si confortablement close.

Enfin, M. Hennebeau entra, boutonné militairement, portant à sa redingote[4] le petit nœud correct de sa décoration. Il parla le premier.

– Ah ! vous voilà !... Vous vous révoltez, à ce qu'il paraît...

Et il s'interrompit, pour ajouter avec une raideur polie :

– Asseyez-vous, je ne demande pas mieux que de causer.

Les mineurs se tournèrent, cherchèrent des sièges du regard. Quelques-uns se risquèrent sur les chaises ; tandis que les autres, inquiétés par les soies brodées, préféraient se tenir debout.

Il y eut un silence. M. Hennebeau, qui avait roulé son fauteuil devant la cheminée, les dénombrait vivement, tâchait de se rappeler leurs visages. Il venait de reconnaître Pierron, caché au dernier rang ; et ses yeux s'étaient arrêtés sur Étienne, assis en face de lui.

Voyons, demanda-t-il, qu'avez-vous à me dire ?

Il s'attendait à entendre le jeune homme prendre la parole, et il fut tellement surpris de voir Maheu s'avancer qu'il ne put s'empêcher d'ajouter encore :

– Comment ! c'est vous, un bon ouvrier qui s'est toujours montré si raisonnable, un ancien de Montsou dont la famille travaille au fond depuis le premier coup de pioche !... Ah ! c'est mal, ça me chagrine que vous soyez à la tête des mécontents !

2 Guipure : sorte de dentelle utilisée pour les rideaux.
3 Antiquaille : antiquité de mauvaise qualité.
4 Redingote : manteau ou veste.

Maheu écoutait, les yeux baissés. Puis, il commença, la voix hésitante et sourde d'abord.

– Monsieur le directeur, c'est justement parce que je suis un homme tranquille, auquel on n'a rien à reprocher, que les camarades m'ont choisi. Cela doit vous prouver qu'il ne s'agit pas d'une révolte de tapageurs[5], de mauvaises têtes cherchant à faire du désordre. Nous voulons seulement la justice, nous sommes las[6] de crever de faim, et il nous semble qu'il serait temps de s'arranger, pour que nous ayons au moins du pain tous les jours...

Émile Zola, *Germinal*, 1885

5 Tapageur : personne bruyante
6 Las : fatigué

© CORBIS/MAGMA

Pistes de réflexion

1. Que penses-tu de la prise de position des mineurs dans cette situation inégale ? Vois-tu des situations semblables dans notre société, aujourd'hui ?
2. Que penses-tu de la tactique que monsieur Hennebeau emploie pour prendre le contrôle de la réunion ?

Guy de Maupassant

(1850-1893)

Importance de l'œuvre
Guy de Maupassant est surtout apprécié pour ses nouvelles, dans lesquelles il traite des thèmes les plus divers, avec un réalisme minutieux et une recherche constante de la vérité. Généralement classé parmi les naturalistes, il cherche à rendre compte le plus fidèlement possible de la réalité qu'il observe.

Contexte
« L'épave » est un des récits les plus souriants de Guy de Maupassant, même si ses descriptions de la nature révèlent une certaine angoisse, presque constante dans son œuvre.

Pour te situer dans le texte
Le narrateur raconte un incident de sa jeunesse. C'est le 31 décembre. Jeune assureur maritime, il doit aller à l'île de Ré inspecter un bateau échoué, le *Marie-Joseph*. Il discute avec le capitaine du petit bateau qui l'amène à l'île.

Pour orienter ta première lecture
Note les éléments angoissants qui reviennent à plusieurs moments du récit.

L'épave

Et tout à coup le capitaine, étendant la main droit devant nous, me montra, en pleine mer, une chose presque imperceptible, et me dit :

– Tenez, voilà votre navire !

– Le *Marie-Joseph* ?...

– Mais oui.

J'étais stupéfait. Ce point noir, à peu près invisible, que j'aurais pris pour un écueil[1], me paraissait placé à trois kilomètres au moins des côtes.

[...]

Après avoir déjeuné, je franchis un petit promontoire, puis, comme la mer baissait rapidement, je m'en allai, à travers les sables, vers une sorte de roc noir que j'apercevais au-dessus de l'eau, là-bas, là-bas.

[...]

Elle (l'épave) semblait sortir du sol et prenait, sur cette immense étendue plate et jaune, des proportions surprenantes. Je l'atteignis enfin, après une heure de marche. Elle gisait sur le flanc, crevée, brisée, montrant, comme les côtes d'une bête, ses os rompus, ses os de bois goudronné, percés de clous énormes. Le sable déjà l'avait envahie, entré par toutes les fentes, et il la tenait, la possédait, ne la lâcherait plus. Elle paraissait avoir pris racine en lui. L'avant était entré profondément dans cette plage douce et perfide[2], tandis que l'arrière, relevé, semblait jeter vers le ciel, comme un cri d'appel désespéré, ces deux mots blancs sur le bordage noir : *Marie-Joseph*.

1 Écueil : obstacle caché, dangereux pour la navigation
2 Perfide : trompeur

J'escaladai ce cadavre de navire par le côté le plus bas ; puis, parvenu sur le pont, je pénétrai dans l'intérieur. Le jour, entré par les trappes défoncées et par les fissures des flancs, éclairait tristement ces sortes de caves longues et sombres, pleines de boiseries démolies. Il n'y avait plus rien là-dedans que du sable qui servait de sol à ce souterrain de planches.

[...]

Et, soudain, j'entendis des voix humaines tout près de moi. Je fis un bond comme en face d'une apparition. Je crus vraiment, pendant une seconde, que j'allais voir se lever, au fond de la sinistre cale, deux noyés qui me raconteraient leur mort. Certes, il ne me fallut pas longtemps pour grimper sur le pont à la force des poignets : et j'aperçus debout, à l'avant du navire, un grand monsieur avec trois jeunes filles, ou plutôt, un grand Anglais avec trois misses. Assurément, ils eurent encore plus peur que moi en voyant surgir cet être rapide sur le trois-mâts abandonné. La plus jeune des fillettes se sauva ; les deux autres saisirent leur père à pleins bras ; quant à lui, il avait ouvert la bouche ; ce fut le seul signe qui laissa voir son émotion.

Puis, après quelques secondes, il parla :

– Aoh ! môsieu, vos été la propriétaire de ce bâtiment ?

– Oui, monsieur.

– Est-ce que je pôvé la visiter ?

– Oui, monsieur.

Il prononça alors une longue phrase anglaise où je distinguai seulement ce mot : *gracious*, revenu plusieurs fois. Comme il cherchait un endroit pour grimper, je lui indiquai le meilleur et je lui tendis la main. Il monta ; puis nous aidâmes les trois fillettes, rassurées. Elles étaient charmantes, surtout l'aînée, une blondine de dix-huit ans, fraîche comme une fleur, et si fine, si mignonne ! Vraiment, les jolies Anglaises ont bien l'air de tendres fruits de la mer. On aurait dit que celle-là venait de sortir du sable et que ses cheveux en avaient gardé la nuance. Elles font penser, avec leur fraîcheur exquise, aux couleurs délicates des coquilles roses et aux perles nacrées, rares, mystérieuses, écloses dans les profondeurs inconnues des océans.

Elle parlait un peu mieux que son père ; et elle nous servit d'interprète. Il fallut raconter le naufrage dans ses moindres détails, que j'inventai, comme si j'eusse assisté à la catastrophe. Puis, toute la famille descendit dans l'intérieur de l'épave. Dès qu'ils eurent pénétré dans cette sombre galerie, à peine éclairée, ils poussèrent des cris d'étonnement et d'admiration ; et soudain le père et les trois filles tinrent en leurs mains des albums, cachés sans doute dans leurs grands vêtements imperméables, et ils commencèrent en même temps quatre croquis au crayon de ce lieu triste et bizarre.

Ils s'étaient assis, côte à côte, sur une poutre en saillie, et les quatre albums, sur les huit genoux, se couvraient de petites lignes noires qui devaient représenter le ventre entrouvert du *Marie-Joseph*.

Tout en travaillant, l'aînée des fillettes causait avec moi, qui continuais à inspecter le squelette du navire.

[...]

Elle avait une si drôle de manière de parler, de raconter, de rire, de comprendre et de ne pas comprendre, de lever les yeux pour m'interroger, des yeux bleus comme l'eau profonde, de cesser de dessiner pour deviner, de se remettre au travail et de dire « yes » ou « no », que je serais demeuré un temps indéfini à l'écouter et à la regarder.

Tout à coup, elle murmura :

– J'entendai une petite mouvement sur cette bateau.

Je prêtai l'oreille ; et je distinguai aussitôt un léger bruit, singulier, continu. Qu'était-ce ? Je me levai pour aller regarder par la fente, et je poussai un cri violent. La mer nous avait rejoints ; elle allait nous entourer !

Nous fûmes aussitôt sur le pont. Il était trop tard. L'eau nous cernait, et elle courait vers la côte avec une prodigieuse vitesse. Non, cela ne courait pas, cela glissait, rampait, s'allongeait comme une tache démesurée. À peine quelques centimètres d'eau couvraient le sable ; mais on ne voyait plus déjà la ligne fuyante de l'imperceptible flot.

L'Anglais voulut s'élancer ; je le retins ; la fuite était impossible, à cause des mares profondes que nous avions dû contourner en venant, et où nous tomberions au retour.

Ce fut, dans nos cœurs, une minute d'horrible angoisse. Puis la petite Anglaise se mit à sourire et murmura :

– Ce été nous les naufragés !

[...]

Les ténèbres, à présent, nous enveloppaient, et nous restions serrés les uns contre les autres, entourés d'ombre et d'eau. Je sentais trembler, contre mon épaule, l'épaule de la petite Anglaise, dont les dents claquaient par instants ; mais je sentais aussi la chaleur douce de son corps à travers les étoffes, et cette chaleur m'était délicieuse comme un baiser. Nous ne parlions plus ; nous demeurions immobiles, muets, accroupis comme des bêtes dans un fossé, aux heures d'ouragan. Et pourtant, malgré tout, malgré la nuit, malgré le danger terrible et grandissant, je commençais à me sentir heureux d'être là, heureux du froid et du péril, heureux de ces longues heures d'ombre et d'angoisse à passer sur cette planche si près de cette jolie et mignonne fillette. Je me demandais pourquoi cette étrange sensation de bien-être et de joie qui me pénétrait.

Pourquoi ? Sait-on ? Parce qu'elle était là ? Qui, elle ? Une petite Anglaise inconnue ? Je ne l'aimais pas, je ne la connaissais point, et je me sentais attendri, conquis ! J'aurais voulu la sauver, me dévouer pour elle, faire mille folies ? Étrange chose ! Comment se fait-il que la présence d'une femme nous bouleverse ainsi ! Est-ce la puissance de sa grâce qui nous enveloppe ? la séduction de la joliesse et de la jeunesse qui nous grise comme ferait le vin ?

N'est-ce pas plutôt une sorte de toucher de l'amour, du mystérieux amour qui cherche sans cesse à unir les êtres, qui tente sa puissance dès qu'il a mis face à face l'homme et la femme, et qui les pénètre d'émotion, d'une émotion confuse, secrète, profonde, comme on mouille la terre pour y faire pousser des fleurs !

[...]

Mais le silence des ténèbres devenait effrayant, le silence du ciel, car nous entendions autour de nous, vaguement, un bruissement léger, infini, la rumeur de la mer sourde qui montait et le monotone clapotement du courant contre le bateau.

Tout à coup, j'entendis des sanglots. La plus petite des Anglaises pleurait. Alors son père voulut la consoler, et ils se mirent à parler dans leur langue, que je ne comprenais pas. Je devinai qu'il la rassurait et qu'elle avait toujours peur.

Je demandai à ma voisine.

– Vous n'avez pas trop froid, miss ?

– Oh ! si. J'avé froid beaucoup.

Je voulus lui donner mon manteau, elle le refusa ; mais je l'avais ôté ; je l'en couvris malgré elle. Dans la courte lutte, je rencontrai sa main qui me fit passer un frisson charmant dans tout le corps.

Depuis quelques minutes, l'air devenait plus vif, le clapotis de l'eau plus fort contre les flancs du navire. Je me dressai ; un grand souffle me passa sur le visage.

Le vent s'élevait !

L'Anglais s'en aperçut en même temps que moi, et il dit simplement :

– C'est mauvaise pour nous, cette...

Assurément c'était mauvais, c'était la mort certaine si des lames, même de faibles lames, venaient attaquer et secouer l'épave, tellement brisée et disjointe que la première vague un peu rude l'emporterait en bouillie.

Alors notre angoisse s'accrut de seconde en seconde avec les rafales de plus en plus fortes. Maintenant, la mer brisait un peu, et je voyais dans les ténèbres des lignes blanches paraître et disparaître, des lignes d'écume, tandis que chaque flot heurtait la carcasse du *Marie-Joseph,* l'agitait d'un court frémissement qui nous montait jusqu'au cœur. L'Anglaise tremblait ; je la sentais frissonner contre moi, et j'avais une envie folle de la saisir dans mes bras.

Là-bas, devant nous, à gauche, à droite, derrière nous, des phares brillaient sur les côtes, des phares blancs, jaunes, rouges, tournants, pareils à des yeux énormes, à des yeux de géant qui nous regardaient, nous guettaient, attendaient avidement que nous eussions disparu. Un d'eux surtout m'irritait. Il s'éteignait toutes les trente secondes pour se rallumer aussitôt ; c'était bien un œil, celui-là, avec sa paupière sans cesse baissée sur son regard de feu.

[...]

La mer grossissait, battait maintenant notre épave. Moi, je ne pensais plus qu'à cette voix. Et je pensais aussi aux sirènes. Si une barque avait passé près de nous, qu'auraient dit les matelots ? Mon esprit tourmenté s'égarait dans le rêve ! Une sirène ! N'était-ce point, en effet, une sirène, cette fille de la mer, qui m'avait retenu sur ce navire vermoulu et qui, tout à l'heure, allait s'enfoncer avec moi dans les flots ?...

Mais nous roulâmes brusquement tous les cinq sur le pont, car le *Marie-Joseph* s'était affaissé sur son flanc droit. L'Anglaise étant tombée sur moi, je l'avais saisie dans mes bras, et follement, sans savoir, sans comprendre, croyant venue ma dernière seconde, je baisais à pleine bouche sa joue, sa tempe et ses cheveux. Le bateau ne remuait plus ; nous autres aussi ne bougions point.

[...]

Je me relevai lentement, et, soudain, j'aperçus une lumière sur la mer, tout près de nous. Je criai ; on répondit. C'était une barque qui nous cherchait, le patron de l'hôtel ayant prévu notre imprudence.

Nous étions sauvés. J'en fus désolé ! On nous cueillit sur notre radeau, et on nous ramena à Saint-Martin.

L'Anglais, maintenant, se frottait les mains et murmurait :

– Bonne souper ! bonne souper !

On soupa, en effet. Je ne fus pas gai, je regrettais le *Marie-Joseph.*

Il fallut se séparer, le lendemain, après beaucoup d'étreintes et de promesses de s'écrire. Ils partirent vers Biarritz. Peu s'en fallut que je ne les suivisse.

J'étais toqué[3] ; je faillis demander cette fillette en mariage. Certes, si nous avions passé huit jours ensemble, je l'épousais ! Combien l'homme, parfois, est faible et incompréhensible !

Deux ans s'écoulèrent sans que j'entendisse parler d'eux ; puis je reçus une lettre de New York. Elle était mariée, et me le disait. Et, depuis lors, nous nous écrivons tous les ans, au 1er janvier. Elle me raconte sa vie, me parle de ses enfants, de ses sœurs, jamais de son mari ! Pourquoi ?

Ah ! pourquoi ?... Et, moi, je ne lui parle que du *Marie-Joseph*... C'est peut-être la seule femme que j'aie aimée... non... que j'aurais aimée... Ah !... voilà... sait-on ?... Les événements vous emportent... Et puis... et puis... tout passe. Elle doit être vieille, à présent... Je ne la reconnaîtrais pas... Ah ! celle d'autrefois... celle de l'épave... quelle créature divine ! Elle m'écrit que ses cheveux sont tout blancs... Mon Dieu !... ça m'a fait une peine horrible... Ah ! ses cheveux blonds !... Non, la mienne n'existe plus... Que c'est triste... tout ça !...

1er janvier 1886

Guy de Maupassant, *La petite Roque*, 1886

3 Toqué : fou

Pistes de réflexion

1. Que penses-tu de la fascination du narrateur pour une jeune fille qu'il a à peine connue ?
2. Imagine une aventure semblable dans un cadre qui t'est familier.

Anna de Noailles

(1876-1933)

Importance de l'œuvre
Ce premier recueil de la « princesse poète » témoigne déjà de la sensibilité et de la sensualité qui marqueront ses futurs écrits. Plus tard, encore jeune, Anna de Noailles est élue à l'Académie royale de Belgique et reçoit le grand prix de littérature de l'Académie française. Elle est la première femme commandeur de la Légion d'honneur.

Contexte
Ce poème est empreint de la sensualité, de l'amour de la nature et du goût de vivre de la jeune Anna de Noailles.

Pour orienter ta première lecture
Quelle émotion ce poème t'inspire-t-il spontanément ?

RESPIRE

Déjà la vie ardente incline vers le soir,
Respire ta jeunesse,
Le temps est court qui va de la vigne au pressoir,
De l'aube au jour qui baisse.

Garde ton âme ouverte aux parfums d'alentour,
Aux murmures de l'onde,
Aime l'effort, l'espoir, l'orgueil, aime l'amour,
C'est la seule chose profonde...

Toi, vis, sois innombrable à force de désirs,
De frissons et d'extase,
Penche sur les chemins où l'homme doit servir
Ton âme comme un vase.

Mêlée aux jeux des jours, presse contre ton sein
La vie âpre et farouche,
Que la joie et l'amour chantent comme un essaim
D'abeilles sur ta bouche.

Et puis regarde fuir, sans regret ni tourment,
Les rives infidèles,
Ayant donné ton cœur et ton consentement
À la nuit éternelle.

Anna de Noailles, *Le Cœur innombrable*, 1901

PISTES DE RÉFLEXION

1. Quels conseils sens-tu que la poète te donne ? Trouves-tu qu'elle a raison ?
2. Si tu ne l'as pas déjà fait, lis le « Sonnet à Hélène » de Pierre de Ronsard. Lequel de ces deux poèmes te touche le plus ? Pourquoi ?

Importance de l'œuvre
Apollinaire crée une poésie libre, non conventionnelle, sans ponctuation, au moyen d'images et de mots inhabituels. On dit qu'il a écrit le recueil *Alcools* en marchant et en chantant! Le résultat est étonnant: la richesse des idées, des jeux de mots et des rythmes est telle qu'Apollinaire renouvelle la poésie française en profondeur. L'humour souvent noir n'enlève rien à l'authenticité de l'émotion. Apollinaire est le précurseur du surréalisme.

Guillaume Apollinaire

(1880-1918)

Contexte
« Annie » reflète l'humour fantaisiste d'Apollinaire. Il a écrit ce poème pour son amie qui s'en va aux États-Unis. « Le pont Mirabeau », plus traditionnel, montre comment on peut exprimer des émotions profondes par des moyens très simples.

Pour orienter ta première lecture
Note l'atmosphère qui se dégage de chacun des deux poèmes, situés dans des lieux très différents.

Sur la côte du Texas
Entre Mobile et Galveston il y a
Un grand jardin tout plein de roses
Il contient aussi une villa
Qui est une grande rose

Une femme se promène souvent
Dans le jardin toute seule
Et quand je passe sur la route bordée de tilleuls
Nous nous regardons

Comme cette femme est mennonite
Ses rosiers et ses vêtements n'ont pas de boutons[1]
Il en manque deux à mon veston
La dame et moi suivons presque le même rite

Guillaume Apollinaire, *Alcools*, 1913

1. Cette remarque sur les boutons ne reflète pas les traditions mennonites.

© Lou Wall/CORBIS/MAGMA

Le pont Mirabeau

Sous le pont Mirabeau coule la Seine
Et nos amours faut-il qu'il m'en souvienne
La joie venait toujours après la peine

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

Les mains dans les mains restons face à face
Tandis que sous le pont de nos bras passe
Des éternels regards l'onde si lasse

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

L'amour s'en va comme cette eau courante
L'amour s'en va comme la vie est lente
Et comme l'espérance est violente

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

Passent les jours et passent les semaines
Ni temps passé ni les amours reviennent
Sous le pont Mirabeau coule la Seine

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

Guillaume Apollinaire, *Alcools*, 1913

Pistes de réflexion

1. Selon toi, en quoi les deux poèmes sont-ils différents et en quoi sont-ils semblables ?
2. Dans les deux poèmes, Apollinaire fait ses adieux à un être aimé. Lequel des deux trouves-tu le plus émouvant ? Pourquoi ?

Importance de l'œuvre
Blaise Cendrars est d'origine suisse. Toujours à la recherche de l'aventure, il parcourt l'Europe, l'Inde, la Chine, la Russie et l'Amérique latine. À la recherche aussi de nouvelles inspirations, il se lie d'amitié avec d'autres écrivains aux idées novatrices, surtout des surréalistes comme Apollinaire, Desnos, Cocteau et d'autres.

Blaise Cendrars

(1887-1961)

Contexte
Assoiffé d'aventure, le poète fait une fugue à 16 ans. Ce tout premier voyage le mène à Moscou puis, par le Transsibérien, en Chine. Exalté par ce voyage, il écrit ce long poème, une œuvre majeure de la poésie moderne.

Pour orienter ta première lecture
Remarque les expressions qui expriment la soif d'action de l'adolescence.

J'AVAIS À PEINE

En ce temps-là j'étais en mon adolescence
J'avais à peine seize ans et je ne me souvenais déjà plus de mon enfance
J'étais à 16.000 lieues du lieu de ma naissance
J'étais à Moscou dans la ville des mille et trois clochers et des sept gares
Et je n'avais pas assez des sept gares et des mille et trois tours
Car mon adolescence était si ardente et si folle
Que mon cœur tour à tour brûlait comme le temple d'Ephèse[1]
ou comme la Place Rouge de Moscou
Quand le soleil se couche.
Et mes yeux éclairaient des voies anciennes.
Et j'étais déjà si mauvais poète
Que je ne savais pas aller jusqu'au bout.
Le Kremlin était comme un immense gâteau tartare
Croustillé d'or,
Avec les grandes amandes des cathédrales, toutes blanches
Et l'or mielleux des cloches...
Un vieux moine me lisait la légende de Novgorode[2]
J'avais soif
Et je déchiffrais des caractères cunéiformes[3]
Puis, tout à coup, les pigeons du Saint-Esprit s'envolaient sur la place
Et mes mains s'envolaient aussi, avec des bruissements d'albatros
Et ceci, c'était les dernières réminiscences du dernier jour
Du tout dernier voyage

1 Temple d'Éphèse : situé en Turquie, une des sept merveilles du monde
2 Novgorode : ville sainte de l'Église russe
3 Caractère cunéiforme : symbole dans l'écriture des Assyriens, des Mèdes et des Perses

Et de la mer.

Pourtant, j'étais fort mauvais poète.
Je ne savais pas aller jusqu'au bout.
J'avais faim
Et tous les jours et toutes les femmes dans les cafés et tous les verres
J'aurais voulu les boire et les casser
Et toutes les vitrines et toutes les rues
Et toutes les maisons et toutes les vies
Et toutes les roues des fiacres qui tournaient en tourbillon sur les mauvais pavés
J'aurais voulu les plonger dans une fournaise de glaives
Et j'aurais voulu broyer tous les os
Et arracher toutes les langues
Et liquéfier tous ces grands corps étranges et nus sous les vêtements qui m'affolent...
Je pressentais la venue du grand Christ rouge[4] de la révolution russe...
Et le soleil était une mauvaise plaie
Qui s'ouvrait comme un brasier[5]

En ce temps-là j'étais en mon adolescence
J'avais à peine seize ans et je ne me souvenais déjà plus de ma naissance
J'étais à Moscou, où je voulais me nourrir de flammes
Et je n'avais pas assez des tours et des gares que constellaient mes yeux
En Sibérie tonnait le canon, c'était la guerre
La faim le froid la peste et le choléra
Et les eaux limoneuses de l'Amour charriaient des millions de charognes
Dans toutes les gares je voyais partir tous les derniers trains
Personne ne pouvait plus partir car on ne délivrait plus de billets
Et les soldats qui s'en allaient auraient bien voulu rester...
Un vieux moine me chantait la légende de Novgorode.

Moi, le mauvais poète, qui ne voulais aller nulle part, je pouvais aller partout
Et aussi les marchands avaient encore assez d'argent
Pour aller tenter faire fortune.
Leur train partait tous les vendredis matin.
On disait qu'il y avait beaucoup de morts. [...]

Blaise Cendrars, « Prose du transsibérien et la petite Jeanne de France », dans *Nouvelle édition des œuvres de Blaise Cendrars*, dirigée par Claude Leroy : *Tout autour d'aujourd'hui*, volume 1 : *Poésies complètes*. © Éditions Denoël, 1947, 1963, 2001

PISTES DE RÉFLEXION

1. Le poète est un adolescent enthousiasmé par ce qu'il découvre en voyage. As-tu déjà ressenti des émotions aussi fortes en découvrant une ville ou un paysage surprenant ?
2. Le poète dit qu'il ne sait pas « aller jusqu'au bout ». À ton avis, qu'est-ce qu'il aurait aimé faire ? As-tu des impulsions semblables ? Vers où ou vers quoi ces impulsions t'attirent-elles ?

4 Grand Christ rouge : rêve des communistes de sauver le monde et de remplacer la religion par le parti communiste
5 Brasier : feu violent

IV

LITTÉRATURE et *sort du rêve*

(de 1914 à 1970 environ)

© Images.com/CORBIS/MAGMA

Le 28 juin 1914, à Sarajevo, un étudiant assassine l'archiduc d'Autriche. C'est le début de la Première Guerre mondiale. Jamais on n'avait vu une telle destruction. Certains des auteurs que nous te présentons ici ont le courage de décrire l'horreur qu'ils ont vécue. D'autres, moins directement impliqués sur le front, chantent une certaine beauté de la guerre.

Les années d'après-guerre se veulent détendues. Les survivants essaient d'oublier et ont confiance en l'avenir. Malheureusement, cette détente est vite interrompue par de graves conflits, des crises économiques, des troubles sociaux et bien d'autres tensions. Poètes et écrivains essaient de nouveaux modes d'expression et de pensée : les dadaïstes et les surréalistes rejettent les conventions de la littérature et tentent de renouveler l'écrit. Tu vas en lire plusieurs exemples, inquiétants ou drôles.

Les guerres civiles, la montée du nazisme et d'autres conflits graves, en France et ailleurs, suivent la dépression et préfigurent la Seconde Guerre mondiale. Ces crises amènent les écrivains à faire des reportages et à en parler dans leurs romans et poèmes. Quelques-uns, dans leurs romans ou pièces de théâtre, posent des questions sur l'essence de l'existence. Tu les rencontreras en lisant ce chapitre.

Tu remarqueras que parmi les auteurs que nous te proposons, plusieurs ont été communistes. Il faut comprendre que la révolution soviétique à ses débuts éveille chez les pacifistes, soucieux de justice sociale, un rêve de solidarité, d'égalité et de dignité humaine. Ces rêveurs sont ensuite déçus par la réalité. Ce qu'il faut retenir, c'est leur générosité et leur altruisme.

Puis survient la Seconde Guerre mondiale, plus destructrice que la première. En France, c'est la longue occupation qui commence. Le pays se divise entre collaborateurs et résistants. Bien des auteurs, pacifistes, réactionnaires ou progressistes, restent en France. Certains collaborent avec l'ennemi. D'autres résistent et organisent des entreprises clandestines qui publient journaux, poèmes, chansons et romans.

Des écrivains d'Afrique, des Antilles ou d'ailleurs commencent à dénoncer l'oppression coloniale. Après 1945, de nombreux nouveaux auteurs francophones apparaissent, venus de pays voisins ou lointains, dont les anciennes colonies en Afrique et en Asie. Paris n'est plus le pôle unique. Une importante littérature continue à se développer au Canada.

En soixante ans, on passe de l'impression mécanique à l'offset et à la télé-imprimerie, du livre relié aux volumes brochés, puis au livre de poche. La radio, le cinéma et la télévision s'ajoutent aux textes imprimés. La presse se transforme rapidement. C'est le début de la mondialisation de l'information.

Pour t'aider à mieux suivre l'évolution de la littérature en parallèle avec cette suite d'évènements, nous avons divisé la quatrième partie en trois sections :

- **Le premier choc**
- **Répit et nouveaux chocs**
- **Un monde renouvelé**

La littérature sort du rêve

Le premier choc

Moi, soldat ? Jamais !, Roger Martin du Gard
Fête, Guillaume Apollinaire
Dans les tranchées, Roland Dorgelès

Le choc de 1914 est horrible. En août 1914, à Paris et à Berlin, des milliers de jeunes hommes fiers et joyeux partent pour le front, en chantant « À Berlin » ou « Nach Paris », s'imaginant un combat bref et glorieux. Quelques semaines, peut-être ?

La guerre dure quatre ans, dans la boue des tranchées, amenant chaque jour le sang, les obus, les gaz, la mort et les blessures graves. Le 11 novembre 1918 est célébré comme une victoire, mais le bilan est terrible : plus de neuf millions de morts et de mutilés ; des systèmes sociaux et économiques démantelés ; des familles déchirées ; un corps enseignant décimé, découragé et cynique.

Certains écrivains, comme Roland Dorgelès, osent décrire l'horreur immédiatement ou juste après la guerre. D'autres, comme Roger Martin du Gard, inscrivent plus calmement leur récit dans une épopée comme celle de la famille Thibault, et ne publient que beaucoup plus tard. Le message est tout aussi valable. Notons aussi que bon nombre d'auteurs célèbrent la beauté des combats, le patriotisme ou, comme dit Guillaume Apollinaire, les « feux d'artifice » des obus et des fusées dans le ciel.

Roger Martin du Gard

(1881-1958)

Importance de l'œuvre
Dans *Les Thibault*, Roger Martin du Gard raconte la vie d'une famille entre 1905 et 1918. Deux frères, Antoine et Jacques, mènent des vies très différentes. Antoine se voue à sa carrière de médecin. Jacques est un révolté. En 1937, Roger Martin du Gard reçoit le prix Nobel de littérature pour cette œuvre importante dans laquelle il décrit des aspects fondamentaux de la société à l'époque.

Contexte
C'est l'été 1914. Les tensions montent. La Première Guerre mondiale est sur le point d'éclater. À la veille de la mobilisation, Jacques se révolte et exprime son pacifisme. Son frère aîné, Antoine, médecin respecté, conformiste, mène une vie confortable. Il voit le conflit sous un angle différent.

Pour orienter ta première lecture
Note la différence de ton entre les deux frères.

MOI, SOLDAT ? *Jamais !*

– [...] En un pareil moment, refuser de servir, c'est faire passer son intérêt personnel avant l'intérêt général.

– Avant l'intérêt national ! riposta Jacques. L'intérêt général, l'intérêt des masses, c'est manifestement la paix, et non la guerre !

Antoine fit un geste évasif, qui semblait vouloir écarter de la conversation toute controverse théorique. Mais Jacques insista :

– L'intérêt général, c'est moi qui le sers, – par mon refus ! Et je sens bien, – je sens d'une façon indubitable, – que ce qui se refuse en moi, aujourd'hui, c'est le meilleur !

Antoine retint un mouvement d'impatience :

– Réfléchis, voyons... Quel résultat pratique peux-tu espérer de ce refus ? Aucun !... Quand tout un pays mobilise, quand l'immense majorité – comme ce serait le cas – accepte l'obligation de la défense nationale, quoi de plus vain, de plus voué à l'échec, qu'un acte isolé d'insubordination ?

Le ton restait si volontairement mesuré, si affectueux, que Jacques en fut touché. Très calme, il regarda son frère, et esquissa même un sourire amical.

– Pourquoi revenir là-dessus, mon vieux ? Tu sais bien ce que je pense... Je n'accepterai jamais qu'un gouvernement puisse me forcer à prendre part à une entreprise que je considère comme un crime, comme une trahison de la vérité, de la justice, de la solidarité humaine... [...]

Antoine le considéra un instant en silence. Il ne désespérait pas encore.

– Les faits sont là, et nous pressent, reprit-il. Demain, la gravité des événements, – des événements qui ne dépendent plus de personne, – peut obliger l'État à disposer de nous. Crois-tu vraiment que ce soit l'heure, pour nous, d'examiner si les contraintes que nous impose notre pays sont en accord avec nos opinions personnelles ? Non ! Les responsables décident, les responsables commandent... Dans mon service, quand j'ordonne d'urgence un traitement que je juge opportun, je n'admets pas qu'on le discute...

Il leva gauchement la main vers son front, et posa une seconde ses doigts sur ses paupières, avant de continuer, avec effort :

– Réfléchis, mon petit... Il ne s'agit pas d'approuver la guerre, – crois-tu que je l'approuve ? – il s'agit de la subir. Avec révolte, si c'est notre tempérament ; mais une révolte intérieure, et que le sentiment du devoir sache museler[1]. Marchander notre concours[2], au moment du danger, ce serait trahir la communauté... Oui, c'est là que serait la vraie trahison, le crime envers les autres, le manque de solidarité... Je ne prétends pas nous interdire le droit de discuter les décisions que le gouvernement va prendre. Mais plus tard. Après avoir obéi.

Jacques ébaucha un nouveau sourire :

– Et moi, vois-tu, je prétends qu'un individu est libre de se désintéresser totalement des prétentions nationales au nom desquelles les États se font la guerre. Je nie à l'État le droit de violenter, pour quelque motif que ce soit, les hommes dans leur conscience... Je répugne à employer toujours ces grands mots. Pourtant, c'est bien ça : c'est ma conscience qui parle plus haut, en moi, que tous les raisonnements opportunistes comme les tiens. Et c'est elle, aussi, qui parle plus haut que vos lois... La seule façon d'empêcher que la violence règle le sort du monde, c'est d'abord de se refuser, soi, à toute violence ! J'estime que le refus de tuer est un signe d'élévation morale qui a droit au respect. Si vos codes et vos juges ne le respectent pas, c'est tant pis pour eux : tôt ou tard, ils auront un compte à rendre...

– Soit, soit..., fit Antoine, agacé de voir l'entretien dévier de nouveau vers les idées générales. Et, croisant les bras : « Mais, pratiquement, quoi ? »

Il s'avança vers son frère, et, dans un de ces mouvements spontanés qui étaient si rares entre eux, il lui saisit tendrement les épaules de ses deux mains :

– Réponds-moi, mon petit... On mobilise demain : qu'est-ce que tu vas faire ?

Jacques se dégagea, sans impatience, mais fermement :

– Je continuerai à lutter contre la guerre ! Jusqu'au bout ! Par tous les moyens ! Tous !... Y compris, – s'il le faut... – le sabotage révolutionnaire ! Il avait baissé la voix, malgré lui. Il s'arrêta, oppressé : « Je dis ça... Je ne sais pas », reprit-il, après une courte pause. « Mais, une chose est sûre, Antoine, absolument sûre : moi, soldat ? Jamais ! »

Roger Martin du Gard, *Les Thibault, Tome IV*,
© Éditions Gallimard

La guerre éclate le 3 août 1914. Le 10, Jacques survole le front en jetant aux troupes françaises et allemandes des tracts pacifistes. L'avion est abattu. Jacques est fait prisonnier, puis est tué par un gendarme.

1 Museler : faire taire, réduire au silence
2 Concours : coopération, participation

Pistes de réflexion

1. Jacques dit : « La seule façon d'empêcher que la violence règle le sort du monde, c'est d'abord de se refuser, soi, à toute violence ! » Qu'est-ce que tu penses de cette affirmation ?
2. Imagine ce que tu dirais à ton frère ou à un ami proche si le Canada entrait en guerre et que tu étais mobilisé comme soldat.

Guillaume Apollinaire

(1880-1918)

Importance de l'œuvre
Engagé volontaire dans l'artillerie, Apollinaire écrit « Fête » en pleine guerre de 1914-1918. Ce poème est publié dans *Calligrammes,* après la mort du poète. *Calligrammes* est une collection de « poèmes de la paix et de la guerre », composés dans le style novateur caractéristique de ce grand poète précurseur du surréalisme.

Contexte
Malgré l'horreur, la guerre est pour Apollinaire une passion. Il la décrit ici comme une fête amoureuse.

Pour orienter ta première lecture
Remarque la liberté de la forme et la juxtaposition d'images contradictoires.

Fête

À André Rouveyre

Feu d'artifice en acier
Qu'il est charmant cet éclairage
Artifice d'artificier
Mêler quelque grâce au courage
[...]
Un poète dans la forêt
Regarde avec indifférence
Son revolver au cran d'arrêt
Des roses mourir d'espérance

Il songe aux roses de Saadi[1]
Et soudain sa tête se penche
Car une rose lui redit
La molle courbe d'une hanche

L'air est plein d'un terrible alcool
Filtré des étoiles mi-closes
Les obus caressent le mol
Parfum nocturne où tu reposes
Mortification des roses

Guillaume Apollinaire,
Calligrammes : poèmes de la paix et de la guerre,
1918

1 Roses de Saadi : roses célèbres des contes arabes

© Hulton-Deutsch Collection/CORBIS/MAGMA

PISTES DE RÉFLEXION

1. Comment réagis-tu à un poème qui associe l'amour, la fête et la guerre ?
2. Vois-tu des éléments de beauté dans les guerres qui secouent notre monde à l'heure actuelle ?

Importance de l'œuvre
Roland Dorgelès est surtout connu pour ses témoignages sur la guerre des tranchées, tout particulièrement dans le roman *Les Croix de bois*. Engagé dans l'infanterie, puis l'aviation, il a fait lui-même l'expérience de la guerre.

Roland Dorgelès

(1885-1973)

Contexte
Beaucoup d'écrivains français ont essayé de nous faire comprendre l'horreur de la Première Guerre mondiale. Ici, un groupe d'hommes se trouve sur le front, dans les tranchées. Des gens bien ordinaires...

Pour orienter ta première lecture
Remarque les gestes et paroles des hommes dans la tranchée, conscients du danger qui les guette. Selon toi, en quoi leur comportement diffère-t-il de ce que serait leur comportement normal, en temps de paix ?

DANS LES *tranchées*

– Est-il resté un veilleur là-haut ? demanda Ricordeau dont la face poupine[1] reluisait à la bougie.

Personne ne répondit.

– Il y a ceux du poste d'écoute.

– Ça ne suffit pas, il faut désigner un homme. C'est à ton escouade, Maroux.

Le caporal, par principe, rognonna « naturellement... » et il nous demanda : « À qui c'est de marcher ? »

Un nouveau dit tout de suite :

– C'est pas mon tour... Il y a Bouffioux qui n'a pas encore pris.

L'ancien cuisinier était enfoncé dans un coin, entre deux piles de sacs.

– Et pourquoi que ça serait à moi, protesta-t-il d'une voix larmoyante en tournant vers nous sa grosse tête pitoyable[2]. On ne va pourtant pas me mettre en sentinelle tout seul ?... Je n'y vois presque pas, surtout la nuit, j'ai un œil comme perdu...

– Assez, Bouffioux, interrompit Ricordeau, le bureau des pleurs est fermé.

– Tout de même, bredouilla l'autre, je trouve que je serais plus utile tout à l'heure à piocher.

Le petit Broucke regarda le gros tas d'un air dégoûté.

– Tiens, j'y vo, déclara-t-il, j'y vo à t'place... J'sais mi ce que t'o din l'ventre, mais c'est point grand-chose.

Il grimpa l'escalier. Comme il sortait, un coup plus violent ébranla le gourbi[3], où il jeta une lueur d'éclair.

– Broucke ! appela Maroux inquiet.

De là-haut, une voix tranquille répondit :

– T'in fais point...

1 Face poupine : visage rond, lisse, comme celui d'une poupée
2 Pitoyable : qui inspire une pitié méprisante
3 Gourbi : maison de terre ; abri rudimentaire des soldats, creusé dans la terre

C'était un pilonnage régulier, inexorable, où les obus se suivaient sans répit, broyant mètre par mètre la terre ravagée. Debout au pied de l'escalier, Ricordeau écoutait les arrivées.

– Il n'est pas tombé loin... C'est du 150... Qu'est-ce qu'ils nous sonnent !

Le nez au plafond bas, fait de rondins serrés, les camarades discutaient.

– Je me demande si un 210 passerait.

– Penses-tu, il y a plus de quatre mètres de terre.

– Ça ne prouve rien. Leurs gros à percussion retardée.

– T'as du trèfle[4] ? Ma blague[5] est vide.

– T'auras pas le temps d'en rouler une.

– Avec ça, ils bombardent pour une heure.

– Il faudrait que ça tombe juste en plein dessus.

– Et encore. J'ai vu une fois, moi, à Vauquois...

On n'entendait qu'un grondement sourd, et, parfois, un fracas plus proche, qui résonnait jusque dans l'abri. Maroux se précipitait, grimpait quelques marches et appelait :

– Broucke !

La voix assourdie répondait :

– Ça vo, ça vo...

Sous le bombardement infernal, on eut un instant d'hébétude[6]. On restait affalé, les mains entre les genoux, la tête vide. Dans une boîte à singe, qu'on se passait de main en main, on se soulageait. Puis, nerveusement, on se remit à parler, vite, plus vite. On lançait des blagues, la bouche sèche : « Son réveil est en avance... Qu'est-ce qu'il a reçu de chez Krupp[7], comme colis !... Ce que tu crois qu'on aura la guerre ?... Si j avais su, je serais allé coucher à l'hôtel... »

Mais le bélier terrible parut se rapprocher encore, dans une rage de tonnerre, et, les bavards se turent. Je croyais, contre mon épaule, sentir battre le cœur de Gilbert. Bouffioux s'était enroulé dans sa couverture, se cachant la tête pour ne plus rien voir. Le dos résigné, on attendait.

Un grand coup éclata, broiement de ferraille, et le vent s'engouffrant souffla notre bougie. Avec l'ombre, l'angoisse nous étreignit. Maroux, d'abord étourdi, grimpa vite.

– Broucke ! Broucke... appelait-il.

On entendit sa voix sortir, s'éloigner... Puis, comme on venait de rallumer la bougie, le caporal reparut. La lumière éclaira sa face blême, sous la barre d'ombre du casque.

– Il faut quelqu'un, dit-il simplement d'une voix étranglée... C'est à toi, Demachy.

Gilbert dit : « Bien. » Il remit son casque qu'il avait ôté, prit son fusil, me fit un petit au revoir de la tête, et monta.

À peine sorti, deux éclatements le courbèrent, et quelque chose fouetta sa capote, pierre ou éclat. La tranchée, devant lui, étant défoncée, il enjamba les sacs, piétina dans la terre gluante.

4 Trèfle : tabac (mot d'argot militaire)
5 Blague : pochette dans laquelle on garde le tabac
6 Hébétude : état de choc
7 Krupp : la plus grande industrie allemande d'armement et de munitions, à l'époque

Broucke n'avait pas bougé. À demi assis sur un renflement de la paroi, le bras étendu sur le parapet, il semblait continuer son somme, la tête penchée, son col mal boutonné laissant couler la pluie sur sa poitrine maigre. On ne remarquait rien : deux petits filets rouges, coulant de ses narines, et c'était tout...

Les obus, maintenant, piochaient à gauche, moins réguliers, d'une rage lassée. Les coups s'espacèrent... Alors au ras du sol, Gilbert entendit la voix, l'imperceptible voix du blessé inconnu qui suppliait encore.

– ... Me chercher... j'ai une maman, les copains, j'ai une maman.

Et il prononçait : « moman », comme les gosses de Paris.

Roland Dorgelès, *Les Croix de bois,*
Paris, Éditions Albin Michel, 1919

Pistes de réflexion

1. Observe l'interaction entre les hommes dans la tranchée. Quelles qualités et quelles émotions remarques-tu ?
2. Compare ce passage avec d'autres œuvres sur la guerre que tu as lues.

La littérature sort du rêve
Répit et nouveaux chocs

Le début des vacances, Colette
Un retard inexplicable, Antoine de Saint-Exupéry
Ma négritude, Aimé Césaire
Une lourde responsabilité, Jean-Paul Sartre
Liberté, Paul Éluard
Aujourd'hui, maman est morte, Albert Camus
Neige sur Paris, Léopold Sédar Senghor
Je me rappelle, Léopold Sédar Senghor
Une volonté farouche, Jean Anouilh

Après la Première Guerre mondiale, l'espoir renaît. La vie recommence. Pourtant, de multiples crises en France et ailleurs interrompent la détente. Le chômage et l'incertitude grandissent. La révolution russe suscite des rêves socialistes, à des milliers de kilomètres de la réalité française. Les écrivains cherchent de nouvelles voies, tentent le dadaïsme, puis créent le mouvement surréaliste autour d'André Breton, de Paul Éluard, de Louis Aragon et d'autres. Beaucoup d'entre eux adoptent le communisme, l'abandonnent et y reviennent.

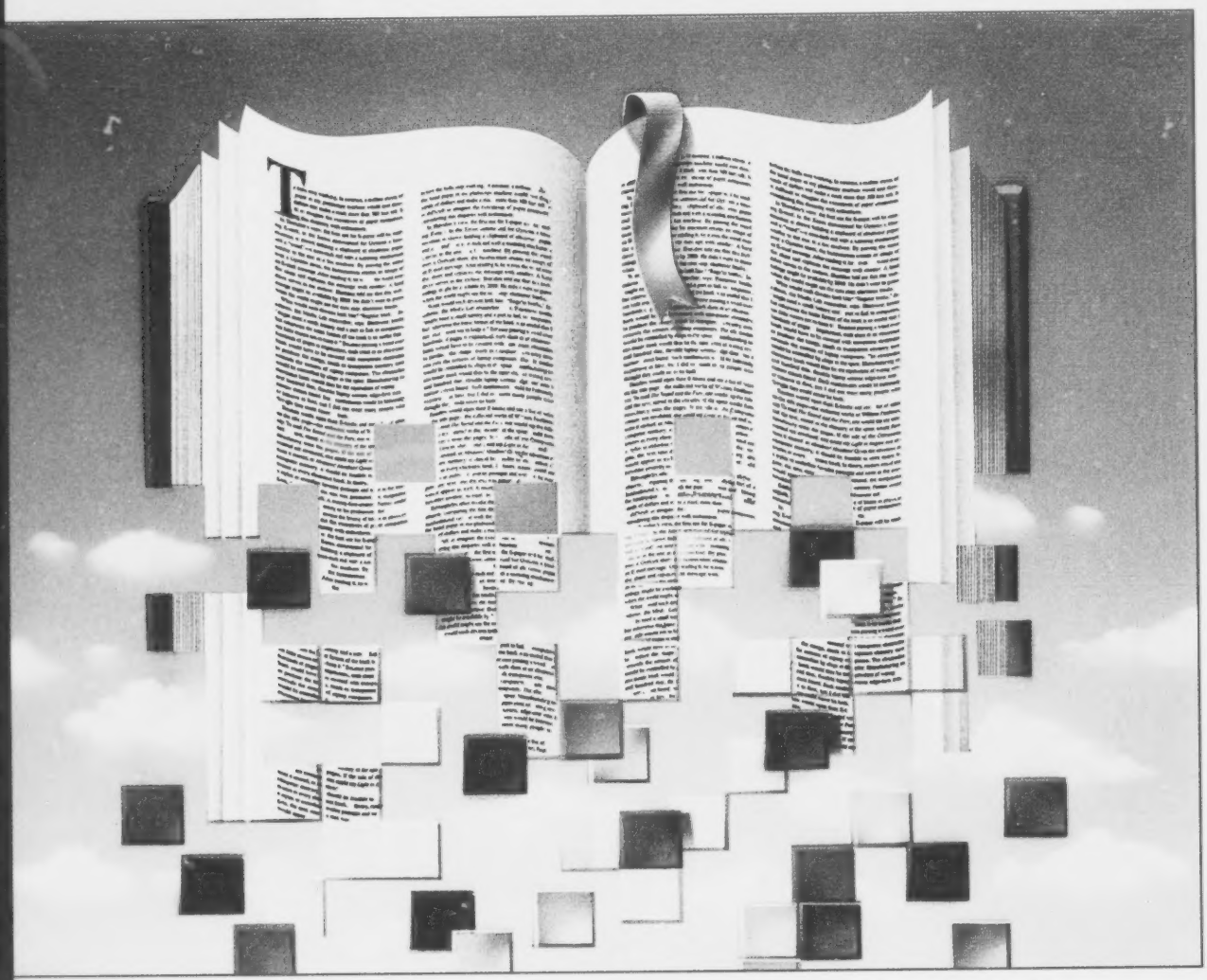
La littérature se diversifie. Des écrivains de grand talent se lancent dans le cinéma, les émissions de radio, les reportages sur les fronts lointains des guerres civiles ou celui, tout proche, de la tension sociale. Des romanciers, des poètes et des dramaturges s'attaquent à de multiples sujets sous divers angles.

Colette, femme libre, sensible et originale, crée une image positive de la femme libérée, en écrivant et en vivant comme elle l'entend. Jean Anouilh, passionné pour le théâtre, en fait sa vie, presque en dehors de tout engagement politique. Jean-Paul Sartre, philosophe, analyste, romancier et homme de théâtre, socialiste et cynique, se penche sur les problèmes existentiels. D'autres, plus jeunes, cherchent leur voie : Prévert, par exemple. Dans un tout autre domaine, Saint-Exupéry, aviateur, humaniste et philosophe, célèbre l'aventure toute nouvelle de l'aviation civile.

On commence à voir paraître des romans, des poèmes et des chants d'écrivains d'Afrique et des Antilles. Comme beaucoup de leurs compatriotes, le Martiniquais Aimé Césaire et le Sénégalais Léopold Sédar Senghor dénoncent l'oppression coloniale.

La Seconde Guerre mondiale survient. En France, on vit sous l'occupation allemande, avec la collaboration d'une part, la Résistance de l'autre. Les auteurs collaborateurs et neutres continuent à produire sous la censure allemande, en jouant sur l'équivoque, comme Anouilh dans *Antigone*. D'autres, tout en faisant partie de la Résistance, osent publier quand même, comme Albert Camus. Une littérature clandestine se développe autour de la Résistance : on lit des poèmes comme « Liberté », de Paul Eluard, d'autres de Louis Aragon, des reportages de Camus et tant d'autres écrits passionnés et courageux.

La littérature canadienne s'ouvre petit à petit à la francophonie mondiale. Gabrielle Roy et d'autres écrivains canadiens font des séjours en France, s'imprègnent de littérature française et font connaître la leur.



© Images.com/CORBIS/MAGMA

Importance de l'œuvre
Colette parle très spontanément de la sensualité des femmes aussi bien que de celle des hommes. Femme très libre, anticonformiste, mariée trois fois, elle a fort probablement vécu tous les plaisirs de ses héros. Elle occupe une place importante dans l'histoire de l'émancipation de la femme.

Colette

(1873-1954)

Contexte
Nous sommes au début du roman. Deux enfants, Philippe et Vinca, amis depuis toujours, découvrent l'adolescence et, par la même occasion, des changements difficiles à comprendre…

Pour orienter ta première lecture
Repère les détails propres à l'enfance, puis ceux qui annoncent l'âge adulte.

LE DÉBUT DES *vacances*

«Tu vas à la pêche, Vinca ?»

D'un signe de tête hautain, la Pervenche, Vinca aux yeux couleur de pluie printanière, répondit qu'elle allait, en effet, à la pêche. Son chandail reprisé en témoignait et ses espadrilles racornies[1] par le sel. On savait que sa jupe à carreaux bleus et verts, qui datait de trois ans et laissait voir ses genoux, appartenait à la crevette et aux crabes. Et ces deux havenets[2] sur l'épaule, et ce béret de laine hérissé et bleuâtre comme un chardon des dunes, constituaient-ils une panoplie de pêche, oui ou non ?

Elle dépassa celui qui l'avait hélée. Elle descendit vers les rochers, à grandes enjambées de ses fuseaux maigres et bien tournés, couleur de terre cuite. Philippe la regardait marcher, comparant l'une à l'autre Vinca de cette année et Vinca des dernières vacances.

A-t-elle fini de grandir ? Il est temps qu'elle s'arrête.

Elle n'a pas plus de chair que l'autre année. Ses cheveux courts s'éparpillent en paille raide et bien dorée, qu'elle laisse pousser depuis quatre mois, mais qu'on ne peut ni tresser ni rouler. Elle a les joues et les mains noires de hâle, le cou blanc comme lait sous ses cheveux, le sourire contraint, le rire éclatant, et si elle ferme étroitement, sur une gorge absente, blousons et chandails, elle trousse jupe et culotte pour descendre à l'eau, aussi haut qu'elle peut, avec une sérénité de petit garçon.

Le camarade qui l'épiait, couché sur la dune à longs poils d'herbe, berçait sur ses bras croisés son menton fendu d'une fossette. Il compte seize ans et demi, puisque Vinca atteint ses quinze ans et demi. Toute leur enfance les a unis, l'adolescence les sépare.

1 Racorni : dur
2 Havenet : filet pour pêcher la crevette

L'an passé, déjà, ils échangeaient des répliques aigres, des horions[3] sournois ; maintenant le silence, à tout moment, tombe entre eux si lourdement qu'ils préfèrent une bouderie à l'effort de la conversation.

Colette, *Le Blé en herbe*, 1923

3. Horion : coup violent

PISTES DE RÉFLEXION

1. À ton avis, pourquoi Vinca et Philippe se parlent-ils peu ?
2. Rappelle-toi une situation où tu t'es senti mal à l'aise à cause d'un conflit entre l'enfance et l'adolescence.

Importance de l'œuvre
Saint-Exupéry écrit *Vol de nuit* en Argentine alors qu'il est directeur de l'Aeropostal Argentina. Ce roman raconte les premiers moments glorieux des vols de nuit, devenus nécessaires pour accélérer la liaison postale transcontinentale. Pilote lui-même, Saint-Exupéry est fasciné par l'héroïsme des nouveaux pionniers de l'air.

Antoine de Saint-Exupéry

(1900-1944)

Contexte
Pendant que Fabien affronte un terrible orage dans le ciel argentin, Rivière, son patron, doit répondre aux questions de madame Fabien, inquiète.

Pour orienter ta première lecture
En lisant, remarque la colère grandissante de madame Fabien et l'hésitation de Rivière à lui répondre franchement.

Un retard *inexplicable*

La femme de Fabien téléphona.

La nuit de chaque retour elle calculait la marche du courrier de Patagonie : « Il décolle de Trelew… » Puis se rendormait. Un peu plus tard : « Il doit approcher de San Antonio, il doit voir ses lumières… » Alors elle se levait, écartait les rideaux, et jugeait le ciel « Tous ces nuages le gênent… » Parfois la lune se promenait comme un berger. Alors la jeune femme se recouchait, rassurée par cette lune et ces étoiles, ces milliers de présences autour de son mari. Vers une heure, elle le sentait proche : « Il ne doit plus être bien loin, il doit voir Buenos-Ayres… » Alors elle se relevait encore, et lui préparait un repas, un café bien chaud : « Il fait si froid, là-haut… » Elle le recevait toujours, comme s'il descendait d'un sommet de neige : « Tu n'as pas froid ? – Mais non ! – Réchauffe-toi quand même… » Vers une heure et quart tout était prêt. Alors elle téléphonait.

Cette nuit, comme les autres, elle s'informa :

Fabien a-t-il atterri ?

Le secrétaire qui l'écoutait se troubla un peu.

– Qui parle ?

– Simone Fabien.

– Ah ! une minute…

Le secrétaire, n'osant rien dire, passa l'écouteur[1] au chef de bureau.

– Qui est là ?

– Simone Fabien.

– Ah !… que désirez-vous, Madame ?

– Mon mari a-t-il atterri ?

Il y eut un silence qui dut paraître inexplicable, puis on répondit simplement :

– Non.

– Il a du retard ?

– Oui…

1 Écouteur : appareil d'écoute radio ou téléphonique

Il y eut un nouveau silence.

– Oui… du retard.

– Ah !…

C'était un « Ah ! » de chair blessée. Un retard ce n'est rien… ce n'est rien… mais quand il se prolonge…

– Ah !… Et à quelle heure sera-t-il ici ?

– À quelle heure il sera ici ? Nous… Nous ne savons pas.

Elle se heurtait maintenant à un mur. Elle n'obtenait que l'écho même de ses questions.

Je vous en prie, répondez-moi ! Où se trouve-t-il ?…

– Où il se trouve ? Attendez…

Cette inertie[2] lui faisait mal. Il se passait quelque chose, là, derrière ce mur.

On se décida :

– Il a décollé de Commodoro à dix-neuf heures trente.

– Et depuis ?

– Depuis ?… Très retardé… Très retardé par le mauvais temps…

– Ah ! Le mauvais temps…

Quelle injustice, quelle fourberie[3] dans cette lune étalée là, oisive, sur Buenos-Ayres ! La jeune femme se rappela soudain qu'il fallait deux heures à peine pour se rendre de Commodoro à Trelew.

– Et il vole depuis six heures vers Trelew ! Mais il vous envoie des messages ! Mais que dit-il ?…

– Ce qu'il nous dit ? Naturellement par un temps pareil… vous comprenez bien… ses messages ne s'entendent pas.

– Un temps pareil !

– Alors, c'est convenu, Madame, nous vous téléphonons dès que nous savons quelque chose.

– Ah ! vous ne savez rien…

– Au revoir, Madame…

– Non ! non ! Je veux parler au Directeur !

– M. le Directeur est très occupé, Madame, il est en conférence…

– Ah ! ça m'est égal. Ça m'est bien égal ! Je veux lui parler !

Le chef du bureau s'épongea :

– Une minute…

Il poussa la porte de Rivière :

– C'est Mme Fabien qui veut vous parler.

« Voilà, pensa Rivière, voilà ce que je craignais. » Les éléments affectifs du drame commençaient à se montrer. Il pensa d'abord les récuser[4] : les mères et les femmes n'entrent pas dans les salles d'opération. On fait taire l'émotion aussi sur les navires en danger. Elle n'aide pas à sauver les hommes. Il accepta pourtant.

– Branchez[5] sur mon bureau.

Il écouta cette petite voix lointaine, tremblante, et tout de suite il sut qu'il ne pourrait pas lui répondre. Ce serait stérile, infiniment, pour tous les deux, de s'affronter.

– Madame, je vous en prie, calmez-vous ! Il est fréquent, dans notre métier, d'attendre longtemps des nouvelles.

---

2 Inertie : manque d'activité

3 Fourberie : fausseté

4 Récuser : refuser d'accepter, rejeter

5 Brancher : mettre en communication, transférer un appel

Il était parvenu à cette frontière où se pose, non le problème d'une petite détresse particulière, mais celui-là même de l'action. En face de Rivière se dressait, non la femme de Fabien, mais un autre sens de la vie. Rivière ne pouvait qu'écouter, que plaindre cette petite voix, ce chant tellement triste, mais ennemi. Car ni l'action, ni le bonheur individuel n'admettent le partage : ils sont en conflit. Cette femme parlait elle aussi au nom d'un monde et de ses devoirs et de ses droits. Celui d'une clarté de lampe sur la table du soir, d'une chair qui réclamait sa chair ; d'une partie d'espoirs, de tendresses, de souvenirs. Elle exigeait son bien et elle avait raison. Et lui aussi, Rivière, avait raison, mais il ne pouvait rien opposer à la vérité de cette femme. Il découvrait sa propre vérité, à la lumière d'une humble lampe domestique, inexprimable et inhumaine.

– Madame…

Elle n'écoutait plus. Elle était retombée, presque à ses pieds, lui semblait-il, ayant usé ses faibles poings contre le mur.

Antoine de Saint-Exupéry, *Vol de nuit,* 1931

© Images.com/CORBIS/MAGMA

Pistes de réflexion

1. Selon toi, pourquoi Rivière ne veut-il pas faire face aux émotions de madame Fabien ?
2. Dans le monde qui t'entoure, y a-t-il des situations où il est nécessaire de faire taire les émotions ? Pourquoi ? Dans quelles circonstances ?

Aimé Césaire

(1913-)

Importance de l'œuvre
Aimé Césaire, poète antillais, professeur de lettres et politicien de gauche, défend la justice sociale et lutte contre le racisme. Il définit et défend le concept de la négritude, c'est-à-dire la fierté d'être différent, et surtout celle d'être Noir.

Contexte
La « négritude » dont parlent Aimé Césaire et son contemporain sénégalais, Léopold Senghor, décrit un concept plus vaste que le fait d'être Noir.

Pour orienter ta première lecture
Tu es une personne qui vit en situation minoritaire. Considères-tu ta culture comme inférieure à celle de la majorité qui t'entoure ?

Ma négritude

Ceux qui n'ont inventé ni la poudre ni la boussole
Ceux qui n'ont jamais su dompter la vapeur ni l'électricité
Ceux qui n'ont exploré ni les mers ni le ciel
Ma négritude n'est pas une pierre,
sa surdité ruée contre la clameur du jour
Ma négritude n'est pas une taie d'eau morte
sur l'œil mort de la terre
Ma négritude n'est ni une tour ni une cathédrale
Elle plonge dans la chair rouge du sol.

Aimé Césaire, *Cahiers d'un retour au pays natal*,
Paris, Éditions Présence Africaine, 1938

PISTES DE RÉFLEXION

1. Quels sont les sentiments dominants dans ce poème ?
2. Comment le poème d'Aimé Césaire rejoint-il les membres de n'importe quelle minorité culturelle ?

Importance de l'œuvre
Jean-Paul Sartre, philosophe de tendance socialiste, est sans doute l'auteur le plus important du courant existentialiste. En 1964, il refuse le prix Nobel de littérature pour rester libre de s'exprimer et libre de changer.

Jean-Paul Sartre

(1905-1980)

Contexte
Pablo, prisonnier pendant la guerre civile d'Espagne, refuse de trahir son chef. Pablo sait que cette décision va lui coûter la vie, mais c'est pour lui l'unique attitude possible. Finalement, un dénouement absurde en décide autrement, mais Pablo reste néanmoins responsable.

Pour orienter ta première lecture
Note le contraste entre la tranquille détermination de Pablo au début et son désarroi à la fin.

UNE LOURDE *responsabilité*

Celui qui m'interrogeait était petit et gros. Il avait des yeux durs derrière ses lorgnons[1]. Il me dit :

– Approche.

Je m'approchai. Il se leva et me prit par le bras en me regardant d'un air à me faire rentrer sous terre. En même temps il me pinçait les biceps de toutes ses forces. Ça n'était pas pour me faire mal, c'était le grand jeu : il voulait me dominer. Il jugeait nécessaire aussi de m'envoyer son souffle pourri en pleine figure. Nous restâmes un moment comme ça, moi ça me donnait plutôt envie de rire. Il en faut beaucoup pour intimider un homme qui va mourir : ça ne prenait pas[2]. Il me repoussa violemment et se rassit. Il dit :

– C'est ta vie contre la sienne. On te laisse la vie sauve si tu nous dis où il est…

Le petit gros me regardait toujours, en fouettant ses bottes de sa cravache[3]. Tous ses gestes étaient calculés pour lui donner l'allure d'une bête vive et féroce.

– Alors ? C'est compris ?

– Je ne sais pas où est Gris, répondis-je. Je croyais qu'il était à Madrid.

L'autre officier leva sa main pâle avec indolence. Cette indolence aussi était calculée. Je voyais tous leurs petits manèges et j'étais stupéfait qu'il se trouvât des hommes pour s'amuser à ça.

– Vous avez un quart d'heure pour réfléchir, dit-il lentement.

Emmenez-le à la lingerie, vous le ramènerez dans un quart d'heure. S'il persiste à refuser, on l'exécutera sur-le-champ.

Ils savaient ce qu'ils faisaient : j'avais passé la nuit dans l'attente ; après ça ils m'avaient encore fait attendre une heure dans la cave, pendant qu'on fusillait

1 Lorgnon : lunettes sans branches
2 Ça ne prenait pas : ça ne réussissait pas à convaincre
3 Cravache : court fouet en cuir dur qu'on utilise à cheval

Tom et Juan et maintenant, ils m'enfermaient dans la lingerie ; ils avaient dû préparer leur coup la veille. Ils se disaient que les nerfs s'usent à la longue et ils espéraient m'avoir comme ça.

Ils se trompaient bien. Dans la lingerie je m'assis sur un escabeau[4] parce que je me sentais très faible et je me mis à réfléchir. Mais pas à leur proposition. Naturellement je savais où était Gris : il se cachait chez ses cousins, à quatre kilomètres de la ville. Je savais aussi que je ne révélerais pas sa cachette, sauf s'ils me torturaient (mais ils n'avaient pas l'air d'y songer). Tout cela était parfaitement réglé, définitif et ne m'intéressait nullement. [...] Et pourtant j'étais là, je pouvais sauver ma peau en livrant Gris et je me refusais à le faire. Je trouvais ça plutôt comique : c'était de l'obstination. Je pensai :

– « Faut-il être têtu ! » Et une drôle de gaieté m'envahît.

Ils vinrent me chercher et me ramenèrent auprès des deux officiers. Un rat partit sous nos pieds et ça m'amusa. Je me tournai vers un des phalangistes et je lui dis :

– Vous avez vu le rat ?

Il ne répondit pas. Il était sombre, il se prenait au sérieux. Moi j'avais envie de rire mais je me retenais parce que j'avais peur, si je commençais, de ne plus pouvoir m'arrêter. Le phalangiste portait des moustaches. Je lui dis encore :

– Il faut couper tes moustaches, ballot[5]. Je trouvais drôle qu'il laissât de son vivant les poils envahir sa figure. Il me donna un coup de pied sans grande conviction, et je me tus.

– Eh bien, dit le gros officier, tu as réfléchi ?

Je les regardai avec curiosité, comme des insectes d'une espèce très rare. Je leur dis :

– Je sais où il est. Il est caché dans le cimetière. Dans un caveau ou dans la cabane des fossoyeurs.

C'était pour leur faire une farce. Je voulais les voir se lever, boucler leurs ceinturons et donner des ordres d'un air affairé.

Ils sautèrent sur leurs pieds.

– Allons-y. Moles, allez demander quinze hommes au lieutenant Lopez. Toi, me dit le petit gros, si tu as dit la vérité, je n'ai qu'une parole. Mais tu le paieras cher si tu t'es fichu de nous[6].

Ils partirent dans un brouhaha et j'attendis paisiblement sous la garde des phalangistes. De temps en temps, je souriais parce que je pensais à la tête qu'ils allaient faire. Je me sentais abruti et malicieux. Je les imaginai, soulevant les pierres tombales, ouvrant une à une les portes des caveaux. Je me représentais la situation comme si j'avais été un autre : ce prisonnier obstiné à faire le héros, ces graves phalangistes avec leurs moustaches et ces hommes en uniforme qui couraient entre les tombes ; c'était d'un comique irrésistible.

Au bout d'une demi-heure, le petit gros revint seul. Je pensai qu'il venait donner l'ordre de m'exécuter. Les autres devaient être restés au cimetière.

L'officier me regarda. il n'avait pas du tout l'air penaud[7].

– Emmenez-le dans la grande cour avec les autres, dit-il. À la fin des opérations militaires, un tribunal régulier décidera de son sort.

---

4 Escabeau : dans ce contexte, petit banc
5 Ballot : imbécile, stupide
6 Si tu t'es fichu de nous : Si tu nous as menti
7 Penaud : embarrassé, mal à l'aise

Je crus que je n'avais pas compris. Je lui demandai :

– Alors, on ne me... on ne me fusillera pas ?...

– Pas maintenant en tout cas. Après, ça ne me regarde plus.

Je ne comprenais toujours pas. Je lui dis :

– Mais pourquoi ?

Il haussa les épaules sans répondre et les soldats m'emmenèrent. Dans la grande cour il y avait une centaine de prisonniers, des femmes, des enfants, quelques vieillards. Je me mis à tourner autour de la pelouse centrale, j'étais hébété[8]. À midi on nous fit manger au réfectoire. Deux ou trois types m'interpellèrent. Je devais les connaître, mais je ne leur répondis pas : je ne savais même plus où j'étais.

Vers le soir, on poussa dans la cour une dizaine de prisonniers nouveaux. Je reconnus Garcia, le boulanger. Il me dit :

– Sacré veinard ! Je ne pensais pas te revoir vivant.

– Ils m'avaient condamné à mort, dis-je, et puis ils ont changé d'idée. Je ne sais pas pourquoi.

– Ils m'ont arrêté à deux heures, dit Garcia.

– Pourquoi ?

Garcia ne faisait pas de politique.

– Je ne sais pas, dit-il. Ils arrêtent tous ceux qui ne pensent pas comme eux.

Il baissa la voix.

– Ils ont eu Gris.

Je me mis à trembler.

[...]

– Quand ?

– Ce matin. Il avait fait le con[9]. Il a quitté son cousin mardi parce qu'ils avaient eu des mots[10]. Il ne manquait pas de types qui l'auraient caché mais il ne voulait plus rien devoir à personne. Il a dit : « Je me serais caché chez Ibbieta, mais puisqu'ils l'ont pris, j'irai me cacher au cimetière. »

– Au cimetière ?

– Oui. C'était con. Naturellement, ils y ont passé ce matin, ça devait arriver. Ils l'ont trouvé dans la cabane des fossoyeurs. Il leur a tiré dessus et ils l'ont descendu.

– Au cimetière !

Tout se mit à tourner et je me retrouvai assis par terre : je riais si fort que les larmes me vinrent aux yeux.

Jean-Paul Sartre, *Le mur,* © Éditions Gallimard

8 Hébété : abruti par un choc

9 Faire le con : agir de façon stupide

10 Avoir des mots avec quelqu'un : se disputer avec quelqu'un

Pistes de réflexion

1. Les existentialistes disent que l'homme est libre de choisir, et qu'il est responsable de ses choix. Pourquoi cette liberté est-elle terrifiante pour Pablo ?
2. À ton avis, Pablo est-il responsable de la mort de Gris ? Pourquoi ?

Paul Éluard

(1895-1952)

Importance de l'œuvre
Un membre important du groupe des surréalistes dans sa jeunesse, Éluard se détache bientôt de ce courant. Dans la mémoire des Français, il restera surtout l'écrivain engagé, révolutionnaire, le poète de la paix et de l'amour. On n'a pas oublié son engagement dans la Résistance pendant la Deuxième Guerre mondiale et ses publications clandestines porteuses d'espoir.

Contexte
Des milliers de copies du poème « Liberté » sont parachutées par les avions de la Royal Air Force, en pleine guerre, sur la France occupée. Les Français de la Résistance lisent ce poème ou l'écoutent à la radio libre, comme un message d'espoir et un cri de ralliement.

Pour orienter ta première lecture
C'est un poème de lutte, destiné à être transmis oralement. Lis-le à haute voix et vois comme les vers frappent la mémoire et l'imagination. Qu'est-ce qui donne de la force au message ?

Liberté

Sur mes cahiers d'écolier
Sur mon pupitre et les arbres
Sur le sable sur la neige
J'écris ton nom

Sur toutes les pages lues
Sur toutes les pages blanches
Pierre sang papier ou cendre
J'écris ton nom

Sur les images dorées
Sur les armes des guerriers
Sur la couronne des rois
J'écris ton nom

Sur la jungle et le désert
Sur les nids sur les genêts[1]
Sur l'écho de mon enfance
J'écris ton nom

Sur les merveilles des nuits
Sur le pain blanc des journées
Sur les saisons fiancées
J'écris ton nom

Sur tous mes chiffons d'azur
Sur l'étang soleil moisi
Sur le lac lune vivante
J'écris ton nom

Sur les champs sur l'horizon
Sur les ailes des oiseaux
Et sur le moulin des ombres
J'écris ton nom

Sur chaque bouffée d'aurore
Sur la mer sur les bateaux
Sur la montagne démente
J'écris ton nom

Sur la mousse des nuages
Sur les sueurs de l'orage
Sur la pluie épaisse et fade
J'écris ton nom

Sur les formes scintillantes
Sur les cloches des couleurs
Sur la vérité physique
J'écris ton nom

1 Genêts : petits arbres (arbrisseaux) à fleurs jaunes

Sur les sentiers éveillés
Sur les routes déployées
Sur les places qui débordent
J'écris ton nom

Sur la lampe qui s'allume
Sur la lampe qui s'éteint
Sur mes maisons réunies
J'écris ton nom

Sur le fruit coupé en deux
Du miroir et de ma chambre
Sur mon lit coquille vide
J'écris ton nom

Sur mon chien gourmand et tendre
Sur ses oreilles dressées
Sur sa patte maladroite
J'écris ton nom

Sur le tremplin de ma porte
Sur les objets familiers
Sur le flot du feu béni
J'écris ton nom

Sur toute chair accordée
Sur le front de mes amis
Sur chaque main qui se tend
J'écris ton nom

Sur la vitre des surprises
Sur les lèvres attentives
Bien au-dessus du silence
J'écris ton nom

Sur mes refuges détruits
Sur mes phares écroulés
Sur les murs de mon ennui
J'écris ton nom

Sur l'absence sans désirs
Sur la solitude nue
Sur les marches de la mort
J'écris ton nom

Sur la santé revenue
Sur le risque disparu
Sur l'espoir sans souvenir
J'écris ton nom

Et par le pouvoir d'un mot
Je recommence ma vie
Je suis né pour te connaître
Pour te nommer

Liberté

Paul Éluard, *Poésie et vérité*, 1942

© Swim Ink/CORBIS/MAGMA

Pistes de réflexion

1. Quels sont les contrastes qui te frappent le plus dans ce poème ?
2. Si tu voulais célébrer la liberté dans un poème, quels éléments de ta vie et de ton monde mettrais-tu en relief ?

Albert Camus

(1913-1960)

Importance de l'œuvre
Romancier, journaliste de gauche et résistant, Camus est profondément engagé dans les débats de son temps. On le classe dans le courant existentialiste : ses romans sont dépouillés, avec des héros qui cherchent un sens à la vie sans trop y arriver. Avec *L'Étranger,* Camus aborde le thème de l'absurdité du destin humain.

Contexte
Meursault, petit employé de bureau à Alger, n'a aucune envie de sortir de sa routine quotidienne, une vie dénuée de sens jusqu'à l'absurde.

Pour orienter ta première lecture
Note les phrases courtes et simples et l'effet que ce style produit sur toi.

AUJOURD'HUI, MAMAN *est morte*

Aujourd'hui, maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas. J'ai reçu un télégramme de l'asile : « Mère décédée. Enterrement demain. Sentiments distingués. » Cela ne veut rien dire. C'était peut-être hier.

L'asile de vieillards est à Marengo, à quatre-vingts kilomètres d'Alger. Je prendrai l'autobus à deux heures et j'arriverai dans l'après-midi. Ainsi, je pourrai veiller et je rentrerai demain soir. J'ai demandé deux jours de congé à mon patron et il ne pouvait pas me les refuser avec une excuse pareille. Mais il n'avait pas l'air content. Je lui ai même dit : « Ce n'est pas de ma faute. » Il n'a pas répondu. J'ai pensé alors que je n'aurais pas dû lui dire cela. En somme, je n'avais pas à m'excuser. C'était plutôt à lui de me présenter ses condoléances. Mais il le fera sans doute après-demain, quand il me verra en deuil. Pour le moment, c'est un peu comme si maman n'était pas morte. Après l'enterrement, au contraire, ce sera une affaire classée et tout aura revêtu une allure plus officielle.

J'ai pris l'autobus à deux heures. Il faisait très chaud. J'ai mangé au restaurant chez Céleste, comme d'habitude. Ils avaient tous beaucoup de peine pour moi et Céleste m'a dit : « On n'a qu'une mère. » Quand je suis parti, ils m'ont accompagné à la porte. J'étais un peu étourdi parce qu'il a fallu que je monte chez Emmanuel pour lui emprunter une cravate noire et un brassard[1]. Il a perdu son oncle, il y a quelques mois.

J'ai couru pour ne pas manquer le départ. Cette hâte, cette course, c'est à cause de tout cela, sans doute, ajouté aux cahots, à l'odeur d'essence, à la réverbération de la route et du ciel, que je me suis assoupi. J'ai dormi pendant presque tout le trajet. Et quand je me suis réveillé, j'étais tassé contre un militaire qui m'a souri et qui m'a demandé si je venais de loin. J'ai dit « oui » pour n'avoir plus à parler.

L'asile est à deux kilomètres du village. J'ai fait le chemin à pied. J'ai voulu voir maman tout de suite. Mais le concierge m'a dit qu'il fallait que je rencontre le directeur. Comme il était occupé, j'ai attendu un peu. Pendant tout ce temps, le concierge a parlé et ensuite, j'ai vu le directeur : il m'a reçu dans son bureau.

1 Brassard : bande de tissu qu'on porte au bras en signe de deuil

C'était un petit vieux, avec la Légion d'honneur. Il m'a regardé de ses yeux clairs. Puis il m'a serré la main qu'il a gardée si longtemps que je ne savais trop comment la retirer. Il a consulté un dossier et m'a dit : « Mme Meursault est entrée ici il y a trois ans. Vous étiez son seul soutien. » J'ai cru qu'il me reprochait quelque chose et j'ai commencé à lui expliquer. Mais il m'a interrompu : « Vous n'avez pas à vous justifier, mon cher enfant. J'ai lu le dossier de votre mère. Vous ne pouviez subvenir à ses besoins. Il lui fallait une garde. Vos salaires sont modestes. Et tout compte fait, elle était plus heureuse ici. » J'ai dit : « Oui, monsieur le Directeur. » Il a ajouté : « Vous savez, elle avait des amis, des gens de son âge. Elle pouvait partager avec eux des intérêts qui sont d'un autre temps. Vous êtes jeune et elle devait s'ennuyer avec vous. »

C'était vrai. Quand elle était à la maison, maman passait son temps à me suivre des yeux en silence. Dans les premiers jours où elle était à l'asile, elle pleurait souvent. Mais c'était à cause de l'habitude. Au bout de quelques mois, elle aurait pleuré si on l'avait retirée de l'asile. Toujours à cause de l'habitude, c'est un peu pour cela que dans la dernière année, je n'y suis presque plus allé. Et aussi parce que cela me prenait mon dimanche – sans compter l'effort pour aller à l'autobus, prendre des tickets et faire deux heures de route.

Albert Camus, *L'Étranger,* © Éditions Gallimard

Pistes de réflexion

1. Meursault ne manifeste aucune émotion. Comment expliques-tu sa réaction ?
2. Que penserais-tu si un de tes amis réagissait comme lui dans des circonstances semblables ?

Léopold Sédar Senghor

(1906-2001)

Importance de l'œuvre
Homme d'État sénégalais, professeur et activiste politique, Léopold Senghor est l'un des premiers grands poètes africains à exposer ses idées sur la négritude. Ayant vécu longtemps en France, moins amer qu'Aimé Césaire, il s'inspire à la fois de la culture africaine et de la littérature française.

Contexte
Dans le recueil *Chants d'ombre,* Senghor exprime la beauté de son pays et la solitude de l'exilé. Il y aborde aussi le thème des relations entre les Français et les Africains.

Pour orienter ta première lecture
Sens-tu deux émotions très différentes dans ces deux poèmes ? Lesquelles ?

NEIGE SUR *Paris*

Seigneur, vous avez visité Paris par ce jour de votre naissance
Parce qu'il devenait mesquin et mauvais
Vous l'avez purifié par le froid incorruptible
Par la mort blanche.
Ce matin, jusqu'aux cheminées d'usine qui chantent à l'unisson
Arborant des draps blancs
« Paix aux Hommes de bonne volonté ! »
Seigneur, vous avez proposé la neige de votre Paix au monde divisé
à l'Europe divisée
À l'Espagne divisée
Et le Rebelle juif et catholique[1] a tiré ses mille quatre cents canons
contre les montagnes de votre Paix.
Seigneur, j'ai accepté votre froid blanc qui brûle plus que le sel
Voici que mon cœur fond comme neige sous le soleil
J'oublie les mains blanches qui tirèrent les coups de fusils qui croulèrent
les empires
Les mains qui flagellèrent les esclaves, qui vous flagellèrent
Les mains blanches poudreuses qui vous giflèrent,
les mains peintes poudrées qui m'ont giflé
Les mains sûres qui m'ont livré à la solitude à la haine
Les mains blanches qui abattirent la forêt des rôniers[2] qui dominait l'Afrique,
au centre de l'Afrique
Droits et durs, les Saras[3] beaux comme les premiers hommes
qui sortirent de vos mains brunes
Elles abattirent la forêt noire pour en faire des traverses de chemin de fer
Elles abattirent les forêts d'Afrique pour sauver la Civilisation, parce qu'on
manquait de matière première humaine.

1 Ce vers reflète probablement la tristesse du poète devant les guerres religieuses.
2 Rônier : palmier d'Afrique
3 Sara : peuple autochtone du Sénégal

Seigneur, je ne sortirai pas ma réserve de haine, je le sais, pour les diplomates
qui montrent leurs canines longues
Et qui demain troqueront[4] la chair noire.
Mon cœur, Seigneur, s'est fondu comme neige sur les toits de Paris
Au soleil de votre douceur.
Il est doux à mes ennemis, à mes frères aux mains blanches sans neige
À cause aussi des mains de rosée, le soir, le long de mes joues brûlantes.

Léopold Sédar Senghor, « Neige sur Paris », 1945,
dans *Œuvre poétique, Léopold Sédar Senghor,*
© Éditions du Seuil, 1964, 1973, 1979, 1984 et 1990

Je me rappelle

Joal[5]
Je me rappelle.
Je me rappelle les signares[6] à l'ombre verte des vérandas
Les signares aux yeux surréels comme un clair de lune sur la grève.
Je me rappelle les fastes du Couchant[7]
Où Koumba N'Dofène[8] voulait faire tailler son manteau royal.
Je me rappelle les festins funèbres[9] fumant du sang des troupeaux égorgés
Du bruit des querelles, des rhapsodies des griots[10].
Je me rappelle les voix païennes rythmant le *Tantum Ergo*[11]
Et les processions et les palmes et les arcs de triomphe.
Je me rappelle la danse des filles nubiles[12]
Les chœurs de lutte – oh ! la danse finale des jeunes hommes, buste
Penché élancé, et le pur cri d'amour des femmes – Kor Siga !
Je me rappelle, je me rappelle...
Ma tête rythmant
Quelle marche lasse le long des jours d'Europe où parfois
Apparaît un jazz orphelin qui sanglote sanglote sanglote.

Léopold Sédar Senghor, « Joal », 1945,
dans *Œuvre poétique, Léopold Sédar Senghor,*
© Éditions du Seuil,
1964, 1973, 1979, 1984 et 1990

4 Troquer : faire du commerce d'échange
5 Joal : ville du Sénégal
6 Signare : femme de sang mêlé, souvent d'une grande beauté
7 Fastes du couchant : splendeurs au coucher du soleil
8 Koumba N'Dofène : nom du roi du village
9 Festin funèbre : repas à l'occasion d'un enterrement
10 Griot : en Afrique, poète, musicien, conteur qui transmet la tradition
11 Tantum Ergo : chant solennel en latin à l'église
12 Nubile : (filles) en âge de se marier

Pistes de réflexion

1. Quelles émotions le poète ressent-il à l'égard de son pays, d'une part, et à l'égard des Européens, d'autre part ?
2. Imagine que tu es loin du lieu de ton enfance. Si tu avais un moment de nostalgie, comment décrirais-tu ce lieu ? Tes images et tes émotions ressembleraient-elles à celles du poète ?

Jean Anouilh

(1910-1987)

Importance de l'œuvre
Anouilh, passionné de théâtre tragique aussi bien que comique, publie *Antigone* en 1944, pendant l'occupation allemande. Il ne prend position ni pour la collaboration, ni pour la Résistance. Mais on lui reproche de sympathiser avec l'occupant en faisant du roi Créon un personnage raisonnable, relativement sympathique, guidé par son sens du devoir.

Contexte
L'extrait ci-dessous est le tout début de la pièce. Antigone a voulu enterrer son frère Polynice, malgré l'interdiction du roi Créon. Celui-ci se voit dans l'obligation de la faire tuer pour ce crime.

Pour orienter ta première lecture
Lis le dialogue en pensant aux explications du prologue. Essaie de voir le point de vue des deux personnages. À ton avis, qui est le plus libre, Antigone ou Créon ? Qui est le plus fort ? Qui est le plus juste ?

UNE VOLONTÉ *farouche*

Prologue (le metteur en scène parle):

Les personnages :

- *Antigone :* la fille d'Œdipe
- *Créon :* le roi de Thèbes
- *Hémon :* le fils de Créon
- *Ismène :* la fille d'Œdipe
- *Le Chœur*
- *La Nourrice*
- *Le Messager*
- *Le Garde*
- *Les Gardes*

Voilà. Ces personnages vont vous jouer l'histoire d'Antigone. Antigone, c'est la petite maigre qui est assise là-bas, et qui ne dit rien. Elle regarde droit devant elle. Elle pense. Elle pense quelle va être Antigone tout à l'heure, quelle va surgir soudain de la maigre jeune fille noiraude et renfermée que personne ne prenait au sérieux dans la famille et se dresser seule en face du monde, seule en face de Créon, son oncle, qui est le roi. Elle pense qu'elle va mourir, qu'elle est jeune et qu'elle aussi, elle aurait bien aimé vivre. Mais il n'y a rien à faire. Elle s'appelle Antigone et il va falloir qu'elle joue son rôle jusqu'au bout... Et, depuis que ce rideau s'est levé, elle sent qu'elle s'éloigne à une vitesse vertigineuse de sa sœur Ismène, qui bavarde et rit avec un jeune homme, de nous tous, qui sommes là bien tranquilles à la regarder, de nous qui n'avons pas à mourir ce soir.

Le jeune homme avec qui parle la blonde, la belle, l'heureuse Ismène, c'est Hémon, le fils de Créon. Il est le fiancé d'Antigone. Tout le portait vers Ismène : son goût de la danse et des jeux, son goût du bonheur et de la réussite, sa sensualité aussi, car Ismène est bien plus belle qu'Antigone ; et puis un soir, un soir de bal où il n'avait dansé qu'avec Ismène, un soir où Ismène avait été éblouissante dans sa nouvelle robe, il a été trouver Antigone qui rêvait dans un coin, comme en ce moment, ses bras entourant ses genoux, et il lui a demandé d'être sa femme. Personne n'a jamais compris pourquoi. Antigone a levé sans étonnement ses yeux graves sur lui et elle lui a dit « oui » avec un petit sourire triste... L'orchestre attaquait une nouvelle danse, Ismène riait aux éclats, là-bas,

au milieu des autres garçons, et voilà, maintenant, lui, il allait être le mari d'Antigone. Il ne savait pas qu'il ne devait jamais exister de mari d'Antigone sur cette terre et que ce titre princier lui donnait seulement le droit de mourir.

Cet homme robuste, aux cheveux blancs, qui médite là, près de son page, c'est Créon. C'est le roi. Il a des rides, il est fatigué. Il joue au jeu difficile de conduire les hommes. Avant, du temps d'Œdipe, quand il n'était que le premier personnage de la cour, il aimait la musique, les belles reliures, les longues flâneries chez les petits antiquaires de Thèbes. Mais Œdipe et ses fils sont morts. Il a laissé ses livres, ses objets, il a retroussé ses manches, et il a pris leur place.

Quelquefois, le soir, il est fatigué, et il se demande s'il n'est pas vain de conduire les hommes. Si cela n'est pas un office sordide qu'on doit laisser à d'autres, plus frustes... Et puis, au matin, des problèmes précis se posent, qu'il faut résoudre, et il se lève, tranquille, comme un ouvrier au seuil de sa journée.

La vieille dame qui tricote, à côté de la nourrice qui a élevé les deux petites, c'est Eurydice, la femme de Créon. Elle tricotera pendant toute la tragédie jusqu'à ce que son tour vienne de se lever et de mourir. Elle est bonne, digne, aimante. Elle ne lui est d'aucun secours. Créon est seul. Seul avec son petit page qui est trop petit et qui ne peut rien non plus pour lui.

Ce garçon pâle, là-bas, au fond, qui rêve adossé au mur, solitaire, c'est le Messager. C'est lui qui viendra annoncer la mort d'Hémon tout à l'heure. C'est pour cela qu'il n'a pas envie de bavarder ni de se mêler aux autres. Il sait déjà...

Enfin les trois hommes rougeauds qui jouent aux cartes, leurs chapeaux sur la nuque, ce sont les gardes. Ce ne sont pas de mauvais bougres, ils ont des femmes, des enfants, et des petits ennuis comme tout le monde, mais ils vous empoigneront les accusés le plus tranquillement du monde tout à l'heure. Ils sentent l'ail, le cuir et le vin rouge et ils sont dépourvus de toute imagination. Ce sont les auxiliaires toujours innocents et toujours satisfaits d'eux-mêmes, de la justice. Pour le moment, jusqu'à ce qu'un nouveau chef de Thèbes dûment mandaté leur ordonne de l'arrêter à son tour, ce sont les auxiliaires de la justice de Créon.

Et maintenant que vous les connaissez tous, ils vont pouvoir vous jouer leur histoire...

[...]

Antigone Vous êtes odieux !

Créon Oui, mon petit. C'est le métier qui le veut. Ce qu'on peut discuter, c'est s'il faut le faire ou ne pas le faire. Mais si on le fait, il faut le faire comme cela.

Antigone Pourquoi le faites-vous ?

Créon Un matin, je me suis réveillé roi de Thèbes. Et Dieu sait si j'aimais autre chose dans la vie que d'être puissant...

Antigone Il fallait dire non, alors !

Créon Je le pouvais. Seulement, je me suis senti tout d'un coup comme un ouvrier qui refusait un ouvrage. Cela ne m'a pas paru honnête. J'ai dit oui.

Antigone Eh bien, tant pis pour vous. Moi, je n'ai pas dit « oui » ! Qu'est-ce que vous voulez que cela me fasse, à moi, votre politique, votre nécessité, vos pauvres histoires ? Moi, je peux dire « non » encore à tout ce que

je n'aime pas et je suis seul juge. Et vous, avec votre couronne, avec vos gardes, avec votre attirail, vous pouvez seulement me faire mourir, parce que vous avez dit « oui ».

[…]

Créon Écoute-moi.

Antigone Si je veux, moi, je peux ne pas vous écouter. Vous avez dit « oui ». Je n'ai plus rien à apprendre de vous. Pas vous. Vous êtes là à boire mes paroles. Et si vous n'appelez pas vos gardes, c'est pour m'écouter jusqu'au bout.

Créon Tu m'amuses !

Antigone Non. Je vous fais peur. C'est pour cela que vous essayez de me sauver. Ce serait tout de même plus commode de garder une petite Antigone vivante et muette dans ce palais. Vous êtes trop sensible pour faire un bon tyran, voilà tout. Mais vous allez tout de même me faire mourir tout à l'heure, vous le savez, et c'est laid un homme qui a peur.

Créon *sourdement.*

Eh bien, oui, j'ai peur d'être obligé de te faire tuer si tu t'obstines. Et je ne le voudrais pas.

Antigone Moi, je ne suis pas obligée de faire ce que je ne voudrais pas ! Vous n'auriez pas voulu non plus, peut-être refuser une tombe à mon frère ? Dites-le donc, que vous ne l'auriez pas voulu ?

Créon Je te l'ai dit.

Antigone Et vous l'avez fait tout de même. Et maintenant, vous allez me faire tuer sans le vouloir. Et c'est cela, être roi !

Créon Oui, c'est cela !

Jean Anouilh, *Antigone*, Paris,
© Éditions de LA TABLE RONDE, 1946

Egon Schiele, 1912

© Austrian Archives; Graphische Sammlung Albertina, Vienna/CORBIS/MAGMA

PISTES DE RÉFLEXION

1. À ton avis, qui a raison, Antigone ou Créon ? Pourquoi ?
2. Que penses-tu des « devoirs » auxquels on doit parfois se plier dans la société ? Imagine une situation où, comme Créon, tu pourrais être obligé de faire quelque chose qui va à l'encontre de tes convictions.

La littérature sort du rêve

Un monde renouvelé

Il n'y a pas d'amour heureux, Louis Aragon
Nous ne sommes pas ordinaires, Colette
Les enfants qui s'aiment, Jacques Prévert
Pour faire le portrait d'un oiseau, Jacques Prévert
Composition française, Jacques Prévert
Au milieu des solitudes, Samuel Beckett
Si tu t'imagines, Raymond Queneau
Le déserteur, Boris Vian
Je l'ai perdue, Jean Cocteau
La déception, Simone de Beauvoir
Le secret de mon père, Camara Laye
En voyage avec Papa, Marguerite Yourcenar

À la fin de la Seconde Guerre mondiale, la France est affaiblie et divisée. Les infrastructures sont endommagées. Lors de la libération, on voit des excès regrettables dans les règlements de comptes avec les collaborateurs. Les peuples colonisés ont vu les faiblesses de la France et veulent se libérer. Il y a des révoltes très durement réprimées. Et il y a des guerres, comme en Indochine, puis en Afrique du Nord. Ailleurs, on négocie.

En France, souffle un vent de liberté pour les sociétés jusque-là clandestines. Des journaux se créent hors du contrôle des grands groupes financiers. Les écrivains qui étaient déjà actifs à l'époque précédente, comme Prévert, Éluard, Aragon et Colette, continuent à écrire. Nous avons choisi de te proposer quelques-uns de leurs textes, écrits quelques années plus tard. Tu verras qu'ils sont restés dynamiques et innovateurs.

Simone de Beauvoir, résolument féministe, publie des essais philosophiques et des romans qui choquent à l'époque, mais qui deviendront des classiques. Son humanisme et son audace complètent, sur un registre différent, l'œuvre de Colette. Marguerite Yourcenar, femme libre, originale et intelligente, vient se joindre au nombre de ceux et celles qui ouvrent des voies nouvelles.

Plusieurs auteurs venant de pays où le français n'est pas la langue première choisissent d'écrire en français. Nous te proposons un extrait de Samuel Beckett, mais n'oublions pas Ionesco, qui partage avec Beckett l'incroyable sens de l'absurde dont tu verras un exemple dans cette section.

Nous te ferons connaître des artistes hors du commun, comme Jean Cocteau. Parmi ces hommes aux talents multiples, tu rencontreras aussi Boris Vian, ingénieur, trompettiste de jazz, chansonnier, amuseur public et écrivain de génie !

Grâce à une mondialisation grandissante dans les domaines de la communication et de la publication, des auteurs des quatre coins de la planète font maintenant entendre leur voix, très fort, et en français. De grands auteurs venant d'Afrique, des Antilles, du Maghreb, du Liban et d'ailleurs continuent à écrire, tout en agissant au plan politique. À titre d'exemple, nous te proposons ici un texte de Camara Laye, une voix magnifique originaire de la Guinée.

Dans cette marche vers la création d'une francophonie mondiale, les écrits du Canada jouent un rôle déterminant. De nombreux grands romanciers, dramaturges et poètes canadiens trouvent en France un public enthousiaste. Gabrielle Roy, Michel Tremblay, Anne Hébert, Marie-Claire Blais et tant d'autres se font connaître bien au-delà des frontières canadiennes, et les chansons de Félix Leclerc et de Gilles Vigneault contribuent à faire connaître la culture québécoise.

Importance de l'œuvre
Publié en 1945, *La Diane française* réunit des poèmes composés pendant la Deuxième Guerre mondiale. Certains de ces poèmes avaient déjà été publiés dans des revues clandestines, sous divers pseudonymes. En effet, Aragon, résistant et poète engagé, invitait par ses poèmes la population à se révolter contre l'occupant. De nombreux poèmes d'Aragon, dont « Il n'y a pas d'amour heureux », ont été mis en chanson.

Louis Aragon

(1897-1982)

Contexte
C'est un poème des années sombres, d'une période de colère et de révolte. C'est un poème triste, mais aussi chargé d'espoir.

Pour orienter ta première lecture
Lis le poème, de préférence en écoutant la version chantée par Georges Brassens, et imagine un pays meurtri par la guerre et un cœur gonflé d'amour, amour pour une personne, mais aussi pour la patrie.

Il n'y a pas d'amour *heureux*

Rien n'est jamais acquis à l'homme ni sa force
Ni sa faiblesse ni son cœur et quand il croit
Ouvrir ses bras son ombre est celle d'une croix
Et quand il croit serrer son bonheur il le broie
Sa vie est un étrange et douloureux divorce

Il n'y a pas d'amour heureux

Sa vie elle ressemble à ces soldats sans armes
Qu'on avait habillés pour un autre destin
À quoi peut leur servir de se lever matin
Eux qu'on retrouve au soir désœuvrés incertains
Dites ces mots ma vie et retenez vos larmes

Il n'y a pas d'amour heureux

Mon bel amour mon cher amour ma déchirure
Je te porte dans moi comme un oiseau blessé
Et ceux-là sans savoir nous regardent passer
Répétant après moi les mots que j'ai tressés
Et qui pour tes grands yeux tout aussitôt moururent

Il n'y a pas d'amour heureux

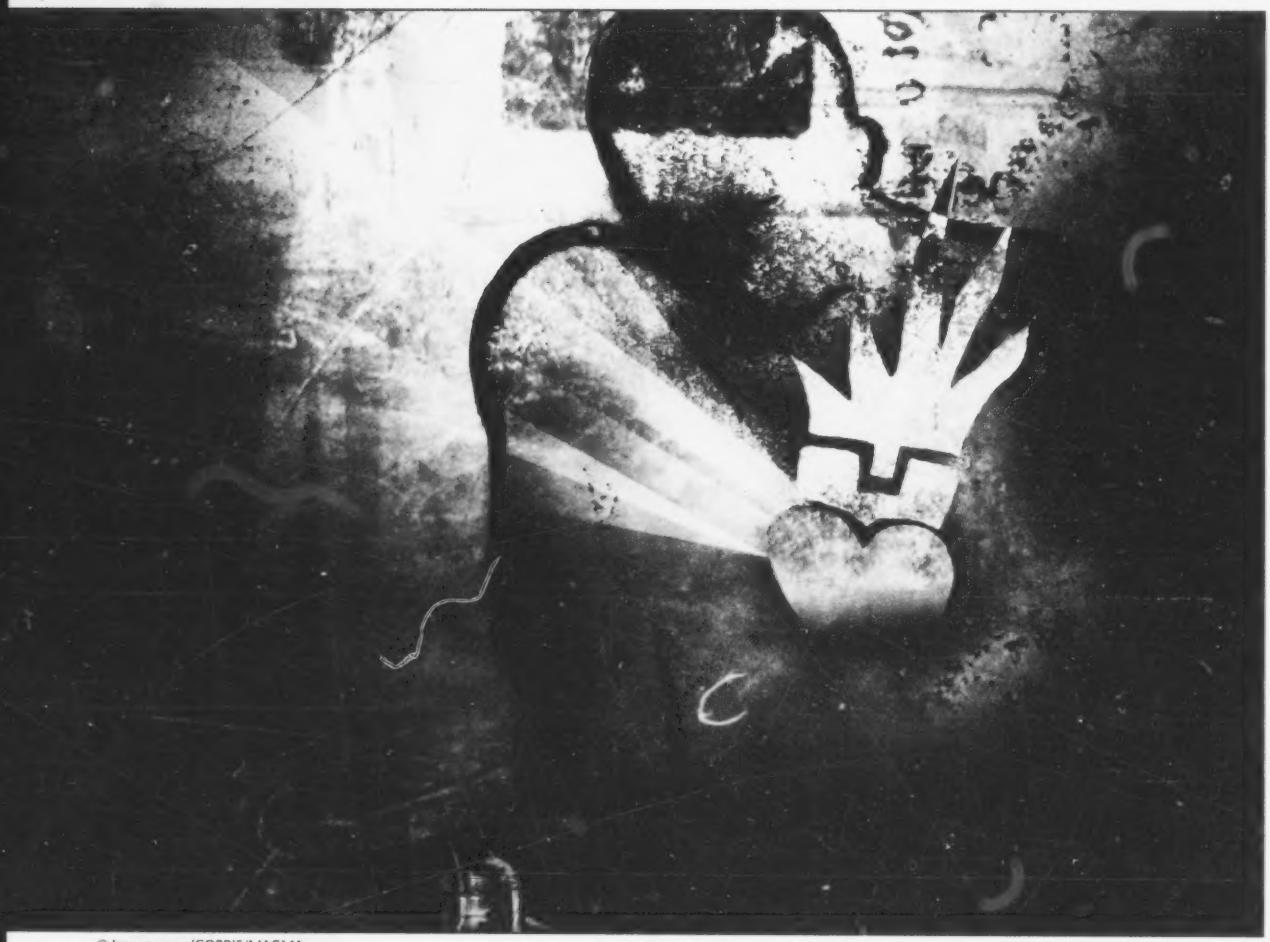
Le temps d'apprendre à vivre il est déjà trop tard
Que pleurent dans la nuit nos cœurs à l'unisson
Ce qu'il faut de malheur pour la moindre chanson
Ce qu'il faut de regrets pour payer un frisson
Ce qu'il faut de sanglots pour un air de guitare

Il n'y a pas d'amour heureux

Il n'y a pas d'amour qui ne soit à douleur
Il n'y a pas d'amour dont on ne soit meurtri
Il n'y a pas d'amour dont on ne soit flétri
Et pas plus que de toi l'amour de la patrie
Il n'y a pas d'amour qui ne vive de pleurs

Il n'y a pas d'amour heureux
Mais c'est notre amour à tous les deux

Louis Aragon, *La Diane française*,
Paris, Éditions Robert Laffont, 1945



© Images.com/CORBIS/MAGMA

PISTES DE RÉFLEXION

1. Dans ce poème, l'amour est-il source de douleur ou de joie ?
2. Es-tu d'accord avec le poète quand il dit : « Il n'y a pas d'amour heureux » ? Pourquoi ?

Importance de l'œuvre
Dans ses récits et romans, partiellement autobiographiques, Colette décrit des personnages en marge de la société. Toujours en quête de la vérité, elle traite volontiers des tabous de la société de l'époque.

Contexte
Gilberte est éduquée par sa grand-mère et sa tante qui veulent faire d'elle une courtisane. Gilberte, encore naïve, aime les visites fréquentes de son oncle, riche industriel et coureur de jupons.

Pour orienter ta première lecture
Prends note du contraste entre la naïveté de Gigi et la façon calculée d'agir de sa tante.

Colette

(1873-1954)

NOUS NE SOMMES PAS *ordinaires*

La voix jeune, les rides clémentes rehaussées de rose, une dentelle sur ses cheveux blancs, tante Alicia jouait les marquises de théâtre. Gilberte révérait sa tante en bloc. En s'attablant, elle tira sa jupe sous son séant, joignit les genoux, rapprocha ses coudes de ses flancs en effaçant les omoplates et ressembla à une jeune fille. Elle savait sa leçon, rompait délicatement son pain, mangeait la bouche close, se gardait, en découpant sa viande, d'avancer l'index sur le dos de la lame. Un catogan[1] serré sur la nuque découvrait les frais abords du front et des oreilles, et le cou singulièrement puissant dans l'encolure, un peu ratée, de la robe refaite, d'un bleu morne, à corsage froncé sur un empiècement, rafistolage sur lequel on avait cousu, pour l'égayer, trois rangs de galon mohair au bord de la jupe et trois fois trois galons mohair sur les manches, entre le poignet et l'épaule.

Tante Alicia, en face de sa nièce, l'épiait de son bel œil bleu-noir, sans trouver rien à redire.

– Quel âge as-tu ? demanda-t-elle brusquement.

– Mais comme l'autre jour, tante : quinze ans, six mois. Tante, qu'est-ce que tu en penses, toi, de cette histoire de Tonton Gaston ?

– Pourquoi ? ça t'intéresse ?

– Bien sûr, tante. Ça m'ennuie. Si tonton se remet avec une autre dame, il ne viendra plus jouer au piquet à la maison, ni boire de la camomille, au moins pendant quelque temps. Ce sera dommage.

– C'est un point de vue, évidemment.

Tante Alicia, les paupières clignées, regardait sa nièce d'une manière critique.

– Tu travailles, à tes cours ? Qui as-tu comme amies ? Les ortolans[2], coupe-les en deux, d'un coup de couteau bien assuré qui ne fasse pas grincer la lame sur l'assiette. Croque chaque moitié, les os ne comptent pas. Réponds à ma question sans t'arrêter de manger et pourtant sans parler la bouche pleine. Arrange-toi. Puisque je le fais, tu peux le faire. Qui as-tu comme amies ?

1 Catogan : nœud qui attache les cheveux sur la nuque en une courte queue de cheval
2 Ortolan : petit oiseau, mets raffiné de la cuisine française

– Personne, tante. Grand-mère ne me permet même pas d'aller goûter chez les parents de mes camarades de cours.

– Elle a raison. Dehors, tu n'as personne dans tes jupes ? Pas de surnuméraire à serviette sous le bras ? Pas de collégien ? Pas d'homme mûr ? Je te préviens que si tu me mens, je le saurai.

Gilberte contemplait le brillant visage de vieille femme autoritaire, qui l'interrogeait avec âpreté.

– Mais non, tante, personne. Est-ce qu'on t'a parlé de moi en mal ? Je suis toujours toute seule. Et pourquoi grand-mère m'empêche-t-elle d'accepter des invitations ?

– Elle a raison, pour une fois. Tu ne serais invitée que par des gens ordinaires, c'est-à-dire inutiles.

– Nous ne sommes pas des gens ordinaires, nous ?

– Non.

– Qu'est-ce qu'ils ont de moins que nous, les gens ordinaires ?

– Ils ont la tête faible et le corps dévergondé. En outre, ils sont mariés. Mais je ne crois pas que tu comprennes.

– Si, tante ; je comprends que nous, nous ne nous marions pas.

– Le mariage ne nous est pas interdit. Au lieu de se marier « déjà », il arrive qu'on se marie « enfin ».

– Mais est-ce que ça m'empêche de fréquenter des jeunes filles de mon âge ?

Colette, *Gigi,* 1945

PISTES DE RÉFLEXION

1. Qu'est-ce qui peut nous faire penser que la tante a des intentions précises et cachées à l'égard de sa nièce ?
2. Cette situation et les intentions de tante Alicia ont-elles des parallèles dans la société actuelle ?

Jacques Prévert

(1900-1977)

Importance de l'œuvre
Prévert est artiste, conteur, poète, cinéaste, anarchiste, esprit libre, réaliste, surréaliste, antimilitariste, anticlérical, ami des enfants et des oiseaux, défenseur des humiliés et de ceux qui souffrent, amoureux de la vie, écologiste avant son temps. Son originalité lui vaut l'amitié de ses très illustres contemporains sur la scène artistique : Desnos, Aragon, Breton, de Beauvoir, Picasso et bien d'autres.

Contexte
Dans « Les enfants qui s'aiment », il chante la beauté des amoureux, à l'abri de la bassesse des passants choqués. Dans « Pour faire le portrait d'un oiseau », Prévert dit bien son grand respect pour la beauté et son refus de l'emprisonner. Enfant, Prévert déteste l'école. Tu découvriras dans « Composition française », en peu de mots et un clin d'œil, ce qu'il pense des grands personnages dont on parle à l'école !

Pour orienter ta première lecture
Laisse-toi charmer par l'humour et l'irrévérence du poète.

Les enfants qui *s'aiment*

Les enfants qui s'aiment s'embrassent debout
Contre les portes de la nuit
Et les passants qui passent les désignent du doigt
Mais les enfants qui s'aiment
Ne sont là pour personne
Et c'est seulement leur ombre
Qui tremble dans la nuit
Excitant la rage des passants
Leur rage leur mépris leurs rires et leur envie
Les enfants qui s'aiment ne sont là pour personne
Ils sont ailleurs bien plus loin que la nuit
Bien plus haut que le jour
Dans l'éblouissante clarté de leur premier amour.

Jacques Prévert, *Spectacle*, © Éditions Gallimard

Pour faire le portrait *d'un oiseau*

Pour faire le portrait d'un oiseau
Peindre d'abord une cage
avec une porte ouverte
peindre ensuite
quelque chose de joli

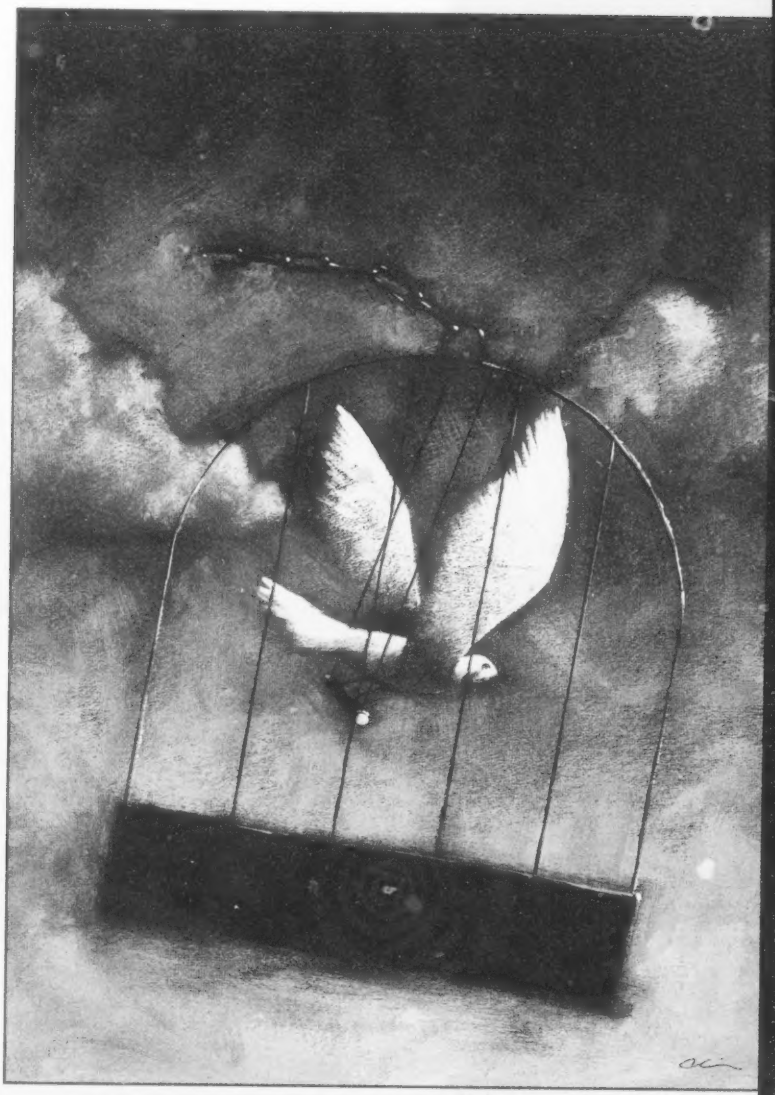
quelque chose de simple
quelque chose de beau
quelque chose d'utile…
pour l'oiseau
placer ensuite la toile contre un arbre
dans un jardin
dans un bois
ou dans une forêt
se cacher derrière l'arbre
sans rien dire
sans bouger...
Parfois l'oiseau arrive vite
mais il peut aussi bien mettre de longues années
avant de se décider
Ne pas se décourager
attendre
attendre s'il le faut pendant des années
la vitesse ou la lenteur de l'arrivée
de l'oiseau n'ayant aucun rapport
avec la réussite du tableau quand l'oiseau arrive
s'il arrive
observer le plus profond silence
attendre que l'oiseau entre dans la cage
et quand il est entré
fermer doucement la porte avec le pinceau
puis
effacer un à un tous les barreaux
en ayant soin de ne toucher aucune des plumes de l'oiseau
Faire ensuite le portrait de l'arbre
en choisissant la plus belle de ses branches
pour l'oiseau
peindre aussi le vert feuillage et la fraîcheur du vent
la poussière du soleil
et le bruit des bêtes de l'herbe dans la chaleur de l'été
et puis attendre que l'oiseau se décide à chanter
Si l'oiseau ne chante pas
c'est mauvais signe
signe que le tableau est mauvais
mais s'il chante c'est bon signe
signe que vous pouvez signer
Alors vous arrachez tout doucement
une des plumes de l'oiseau
et vous écrivez votre nom dans un coin du tableau.

Jacques Prévert, *Paroles,* © Éditions Gallimard

Composition *française*

Tout jeune Napoléon était très maigre
et officier d'artillerie
plus tard il devint empereur
alors il prit du ventre et beaucoup de pays
et le jour où il mourut il avait encore
du ventre
mais il était devenu plus petit.

Jacques Prévert, *Paroles,* © Éditions Gallimard



© Images.com/CORBIS/MAGMA

Pistes de réflexion

1. Lequel des trois poèmes préfères-tu ? Pourquoi ?
2. À ton avis, les idées exprimées sont-elles encore d'actualité ?

Samuel Beckett

(1906-1989)

Importance de l'œuvre
D'origine irlandaise, Samuel Beckett écrit en français et adopte la France comme pays. Il fait partie de la Résistance française pendant l'occupation allemande. Il reçoit le prix Nobel en 1969 en reconnaissance de sa grande contribution à la littérature du XX^e siècle. *En attendant Godot* est une illustration brillante du théâtre de l'absurde. Beckett y exprime, avec un pessimisme profond caché sous un humour sombre, l'absurdité de la vie.

Contexte
Deux clochards attendent un homme nommé Godot. Ils ne l'ont jamais vu. Ils ne savent pas pourquoi ils l'attendent. Il a promis de venir, c'est tout.

Pour orienter ta première lecture
Note la grande importance accordée aux mots et l'absence totale d'action.

AU MILIEU DES *solitudes*

Les personnages :

- *Vladimir et Estragon :* des clochards amis
- *Pozzo :* un autre clochard, aveugle

Vladimir Que faisons-nous ici, voilà ce qu'il faut se demander. Nous avons la chance de le savoir. Oui, dans cette immense confusion, une seule chose est claire : nous attendons que Godot vienne.

Estragon C'est vrai.

Vladimir Ou que la nuit tombe. *(Un temps.)* Nous sommes au rendez-vous, un point c'est tout. Nous ne sommes pas des saints, mais nous sommes au rendez-vous. Combien de gens peuvent en dire autant ?

Estragon Des masses.

Vladimir Tu crois ?

Estragon Je ne sais pas.

Vladimir C'est possible.

Pozzo Au secours !

Vladimir Ce qui est certain, c'est que le temps est long, dans ces conditions, et nous pousse à le meubler d'agissements qui, comment dire, qui peuvent à première vue paraître raisonnables, mais dont nous avons l'habitude. Tu me diras que c'est pour empêcher notre raison de sombrer. C'est une affaire entendue. Mais n'erre-t-elle pas déjà dans la nuit permanente des grands fonds, voilà ce que je me demande parfois. Tu suis mon raisonnement ?

Estragon Nous naissons tous fous. Quelques-uns le demeurent.

Pozzo Au secours, je vous donnerai de l'argent !

Estragon Combien ?

Pozzo Cent francs.

Estragon Ce n'est pas assez.

Vladimir Je n'irais pas jusque-là.

Estragon Tu trouves que c'est assez ?

Vladimir Non, je veux dire jusqu'à affirmer que je n'avais pas toute ma tête en venant au monde. Mais la question n'est pas là.

Pozzo Deux cents.

Vladimir Nous attendons. Nous nous ennuyons. *(Il lève la main.)* Non, ne proteste pas, nous nous ennuyons ferme, c'est incontestable. Bon. Une diversion se présente et que faisons-nous ? Nous la laissons pourrir. Allons, au travail. *(Il avance vers Pozzo, s'arrête.)* Dans un instant, tout se dissipera, nous serons à nouveau seuls, au milieu des solitudes. *(Il rêve.)*

[…]

Vladimir Un vrai aveugle dirait-il qu'il n'a pas la notion du temps ?

Estragon Qui ?

Vladimir Pozzo.

Estragon Il est aveugle ?

Vladimir Il nous l'a dit.

Estragon Et alors ?

Vladimir Il m'a semblé qu'il nous voyait.

Estragon Tu l'as rêvé. *(Un temps.)* Allons-nous-en. On ne peut pas. C'est vrai. *(Un temps.)* Tu es sûr que ce n'était pas lui ?

Vladimir Qui ?

Estragon Godot ?

Vladimir Mais qui ?

Estragon Pozzo.

Vladimir Mais non ! Mais non ! *(Un temps.)* Mais non.

Estragon Je vais quand même me lever. *(Se lève péniblement.)* Aïe !

Vladimir Je ne sais plus quoi penser.

Estragon Mes pieds ! *(Il se rassied, essaie de se déchausser.)* Aide-moi !

Vladimir Est-ce que j'ai dormi, pendant que les autres souffraient ? Est-ce que je dors en ce moment ? Demain, quand je croirai me réveiller, que dirai-je de cette journée ? Qu'avec Estragon mon ami, à cet endroit, jusqu'à la tombée de la nuit, j'ai attendu Godot ? Que Pozzo est passé, avec son porteur, et qu'il nous a parlé ? Sans doute. Mais dans tout cela qu'y aura-t-il de vrai ?

(Estragon, s'étant acharné en vain sur ses chaussures, s'est assoupi à nouveau. Vladimir le regarde.)

Lui ne saura rien. Il parlera des coups qu'il a reçus et je lui donnerai une carotte. *(Un temps.)* À cheval sur une tombe et une naissance difficile. Du fond du trou, rêveusement, le fossoyeur applique ses fers. On a le temps de vieillir. L'air est plein de nos cris. *(Il écoute.)* Mais l'habitude est une grande sourdine.

(Il regarde Estragon.) Moi aussi, un autre me regarde, en se disant : il dort, il ne sait pas, qu'il dorme.

(Un temps.) Je ne peux pas continuer.

(Un temps.) Qu'est-ce que j'ai dit ?

Samuel Beckett, *En attendant Godot*,
Paris, Éditions Hatier, 1952

PISTES DE RÉFLEXION

1. Te poses-tu parfois des questions qui ressemblent à celles de Vladimir ?
2. Quelles réalités ou situations te semblent absurdes dans ta société et dans ta vie ?

Importance de l'œuvre
Que ce soit en prose ou en vers libres, Raymond Queneau écrit en dehors des règles : il réinvente la langue, il innove et il crée ses propres règles. Grand humoriste, rieur, il est aussi extrêmement sensible. Raymond Queneau fonde avec André Breton, Robert Desnos et Paul Éluard le mouvement surréaliste.

Raymond Queneau

(1903-1976)

Contexte
Le poème « Si tu t'imagines » a été mis en musique par Joseph Kosma et chanté dans les « boîtes » de Saint-Germain-des-Prés, où Queneau retrouvait le soir Jean-Paul Sartre, Boris Vian et d'autres amis du monde littéraire.

Pour orienter ta première lecture
Note les exemples de fantaisie verbale et de mépris des règles !

Si tu *t'imagines*

Si tu t'imagines
si tu t'imagines
fillette fillette
si tu t'imagines
xa va xa va xa[1]
va durer toujours
la saison des za[2]
la saison des za
saison des amours
ce que tu te goures[3]
fillette fillette
ce que tu te goures

Si tu crois petite
si tu crois ah ah
que ton teint de rose
ta taille de guêpe
tes mignons biceps
tes ongles d'émail
ta cuisse de nymphe
et ton pied léger
si tu crois petite
xa va xa va xa
va durer toujours
ce que tu te goures
fillette fillette
ce que tu te goures

1 xa va : orthographe phonétique de « qu(e) ça va »
2 des za : Queneau isole la liaison du s de l'article indéfini avec la première syllabe du mot amour : des a dans *des amours*.
3 Se gourer : se tromper

les beaux jours s'en vont
les beaux jours de fête
soleils et planètes
tournent tous en rond
mais toi ma petite
tu marches tout droit
vers sque tu vois pas
très sournois s'approchent
la ride véloce[4]
la pesante graisse
le menton triplé
le muscle avachi[5]
allons cueille cueille
les roses les roses
roses de la vie
et que leurs pétales
soient la mer étale
de tous les bonheurs
allons cueille cueille
si tu le fais pas
ce que tu te goures
fillette fillette
ce que tu te goures

Raymond Queneau, *L'Instant fatal*,
© Éditions Gallimard

4 Ride véloce : ride qui vient trop vite
5 Avachi : mou, faible

© VACCARO TONY/CORBIS SYGMA/MAGMA

PISTES DE RÉFLEXION

1. Comme tous les surréalistes, Raymond Queneau se moque des conventions. Qu'est-ce que tu répondrais s'il s'adressait à toi par ce poème ?
2. Compare ce poème au « Sonnet à Hélène » de Ronsard, écrit 400 ans plus tôt. Quelles sont les différences et les ressemblances ?

Importance de l'œuvre
Musicien passionné de jazz, chansonnier, écrivain, Boris Vian a marqué toute une époque en France. Inspiré par le surréalisme, il garde un style farouchement personnel. Par son art et sa créativité anticonformistes, il gagne le respect des plus illustres de ses contemporains libres penseurs, dont Queneau, Prévert et Sartre.

Boris Vian

1920-1959

Contexte
« Le déserteur », chanson antimilitariste, fait scandale pendant la guerre d'Algérie.

Pour orienter ta première lecture
Imagine à quel point cette chanson a pu soulever des réactions passionnées du public en général, d'une part, et des autorités, d'autre part.

Le déserteur

Monsieur le président
Je vous fais une lettre
Que vous lirez peut-être
Si vous avez le temps

Je viens de recevoir
Mes papiers militaires
Pour aller à la guerre
Avant mercredi soir

Monsieur le président
Je ne veux pas la faire
Je ne suis pas sur terre
Pour tuer des pauvres gens

C'est pas pour vous fâcher
Il faut que je vous dise
Ma décision est prise
Je m'en vais déserter

Depuis que je suis né
J'ai vu mourir mon père
J'ai vu partir mes frères
Et pleurer mes enfants

Ma mère a tant souffert
Elle est dedans sa tombe
Et se moque des bombes
Et se moque des vers

Quand j'étais prisonnier
On m'a volé ma femme
On m'a volé mon âme
Et tout mon cher passé

Demain de bon matin
Je fermerai ma porte
Au nez des années mortes
J'irai sur les chemins

Je mendierai ma vie
Sur les routes de France
De Bretagne en Provence
Et je dirai aux gens :

« Refusez d'obéir
Refusez de la faire
N'allez pas à la guerre
Refusez de partir »

S'il faut donner son sang
Allez donner le vôtre
Vous êtes bon apôtre
Monsieur le président

Si vous me poursuivez
Prévenez vos gendarmes
Que je n'aurai pas d'armes
Et qu'ils pourront tirer

Boris Vian, *Chansons possibles et impossibles*,
Paris, Christian Bourgois Éditeur, 1984

PISTES DE RÉFLEXION

1. Quand tu lis cette chanson, quelle est ta réaction spontanée ? Peux-tu comprendre ce qui a poussé Boris Vian à l'écrire ?
2. Cette chanson a été passionnément aimée par les uns et jugée scandaleuse par les autres dans les années 1950. Penses-tu qu'elle pourrait susciter les mêmes réactions aujourd'hui ?

Importance de l'œuvre
Poète, dramaturge, romancier, cinéaste, peintre, dessinateur, céramiste, Cocteau semble maîtriser tous les arts. *Théâtre de poche* est un recueil de textes de genres divers : dialogues, saynètes, monologues, chansons, etc.

Jean Cocteau

(1889-1963)

Contexte
Selon l'auteur, on lui a demandé de créer des textes simples qui permettent à un comédien d'avoir toujours sous la main un numéro facile à exécuter. Jean Marais, célèbre comédien français, a présenté ce monologue à la radio avec un accompagnement musical.

Pour orienter ta première lecture
N'appartenant à aucune école, mais touché par le surréalisme, Cocteau cherche toujours à étonner le public. Y réussit-il ici, à ton avis ?

Je l'ai *perdue*

C'est à la fête, c'est à la fête, c'est à la fête que je l'ai trouvée et à la fête que je l'ai perdue. C'était une grande fête. Une fête avec le tir à la carabine et les gaufres et les billards japonais et les bouteilles de champagne et les baraques[1] et les manèges. Et les manèges tournaient et mugissaient et les billards carambolaient et les gaufres embaumaient et les carabines tiraient. J'ai tiré à la carabine. Je tire très bien à la carabine et je m'en vante.

Attendez ! Non – je me trompe ! Je ne l'ai pas rencontrée au tir. Je l'ai rencontrée aux gaufres. C'est aux gaufres que je l'ai trouvée. Les gaufres embaumaient et elle en mangeait à pleines dents et elle a soufflé sur sa gaufre et j'ai été couvert de poudre blanche. Et elle riait et je lui ai dit : Comment vous appelez-vous ? Et elle m'a crié : Je vous le dirai après.

Après, nous avons été au tir et c'est au tir que je l'ai perdue. Au tir je cassais toutes les pipes et à chaque fois elle criait : bravo ! Et comme il ne restait plus de pipes, j'ai visé l'œuf du jet d'eau – et en le visant je lui criais : Comment vous appelez-vous ? Et elle répondait : Je vous le dirai après. Je tire – l'œuf saute. Je me retourne. Elle n'était plus là. Je l'avais perdue : Je l'avais perdue à la baraque de tir.

Et je l'ai retrouvée. Je courais, je courais comme un fou, je me cognais, on m'insultait et je l'ai retrouvée aux bouteilles de champagne. J'ai acheté des anneaux. Une foule d'anneaux et j'ai envoyé les anneaux avec elle. Et je lui criais : Comment vous appelez-vous ? Et elle me répondait : Après ! Je vous le dirai après ! Hop ! Allons ensemble aux balançoires. Ce sont de grandes balançoires qui montent, qui montent et qui redescendent. On monte, on monte et on redescend et on meurt. Et je l'ai perdue. Je l'ai encore perdue aux bouteilles de champagne.

Aux balançoires – personne ! Et la nuit tombait – et les lumières s'allumaient – et les ombres bougeaient et je l'ai retrouvée. Oui ! je l'ai retrouvée au manège. Le manège se mettait en marche et elle y montait. J'ai eu le temps de lui crier :

1 Baraque : construction légère, provisoire

«Dites-moi votre nom» et de l'entendre me répondre : «Je vous le dirai après.» Et l'orchestre se met en marche, l'orchestre et les carrosses d'or et les miroirs et les lampadaires. Elle était toute seule sur une bête d'apocalypse qui se vissait jusqu'au ciel et qui se dévissait jusqu'en enfer – et à chaque tour je la voyais en haut de sa vis de cuivre – et elle riait – et elle montait et elle descendait – et je criais : Dites-moi votre nom ! – et je devinais sa réponse à la forme de sa bouche.

Et je l'ai perdue. Voilà comment je l'ai perdue. Je l'ai trouvée aux gaufres et je l'ai perdue au tir. Je l'ai retrouvée au champagne et je l'ai perdue aux balançoires. Et c'est au manège – au manège que je l'ai retrouvée. Et c'est au manège que je l'ai perdue.

À chaque tour je la voyais qui riait et qui se cabrait et voilà que les carrosses ralentissent, que le manège tourne de moins en moins vite. Et l'orchestre s'arrête et tout s'arrête et je m'élance, car son animal se trouvait en face de moi. Et elle n'était plus sur son animal. Elle n'y était plus. Où était-elle ? Je l'avais retrouvée pour la perdre.

Et j'ai couru dans la fête et j'ai couru dans la poussière et j'ai couru dans les ombres. Et je criais : Comment vous appelez-vous ? Et personne ne me répondait. C'est à la fête que je l'ai rencontrée. C'est à la fête que je l'ai perdue. N'allez jamais dans les fêtes ! On s'y trouve et on s'y perd. On s'y rencontre et on se cherche. Car maintenant je la cherche ! Je ne sais pas comment elle s'appelle ! Je l'appelle ! Hep ! Hep ! Hep ! Je la cherche ! Je la cherche ! Je la cherche ! Je la cherche et je ne la retrouverai plus.

Jean Cocteau, *Théâtre de poche*, Paris, Éditions du Rocher, 1955

© Franco Vogt/CORBIS/MAGMA

PISTES DE RÉFLEXION

1. Les écrits de Cocteau sont souvent proches du rêve. Qu'est-ce qui te fait penser à un rêve ici ?
2. Cocteau est avant tout un poète, même quand il écrit en prose. En lisant ce texte, as-tu l'impression d'entendre un poème ? Pourquoi ?

Importance de l'œuvre
Professeure de philosophie, socialiste, féministe, Simone de Beauvoir fait partie de l'école existentialiste, tout comme son compagnon de vie, Jean-Paul Sartre.

Contexte
Beauvoir explore souvent la condition féminine. Dans *La Femme rompue*, elle adopte le point de vue d'une mère.

Pour te situer dans le texte
Philippe envisage d'abandonner ses études pour travailler dans un milieu de droite, soutenu par son beau-père, homme d'affaires influent. Ses parents, intellectuels de gauche, ont exprimé leur désaccord. La mère (la narratrice) s'inquiète parce qu'ils n'ont pas de nouvelles de leur fils. Son mari arrive à la maison…

Pour orienter ta première lecture
Note les arguments de la mère de Philippe lorsque celui-ci s'oppose aux rêves qu'elle avait pour lui.

Simone de Beauvoir

(1908-1986)

La discussion

La clé a tourné dans la serrure, il m'a embrassée, il avait l'air préoccupé.

– Je suis en retard.

– Un peu.

– C'est que Philippe est venu me chercher à l'École normale. Nous avons bu un verre ensemble.

– Pourquoi ne l'as-tu pas amené ici ?

– Il voulait me parler en particulier. Pour que ce soit moi qui te dise ce qu'il avait à nous dire.

– Qu'est-ce que c'est ?

(Il partait pour l'étranger, très loin, pour des années ?)

– Ça ne te fera pas plaisir. Il n'a pas osé nous l'avouer l'autre soir mais c'est chose faite. Son beau-père lui a trouvé une situation. Il le fait entrer au ministère de la Culture. À son âge, c'est un poste magnifique m'a-t-il expliqué. Mais tu vois ce que ça suppose.

– C'est impossible. Philippe !

C'était impossible. Il partageait nos idées. Il avait pris de gros risques pendant la guerre d'Algérie – cette guerre qui nous avait ravagés et qui semblait maintenant n'avoir jamais eu lieu ; il s'était fait matraquer dans des manifestations anti-gaullistes ; il avait voté comme nous aux dernières élections.

– Il dit qu'il a évolué. Il a compris que le négativisme de la gauche française ne l'avait menée à rien, qu'elle était foutue, qu'il voulait être dans la course, avoir prise sur le monde, agir, construire.

– On croirait entendre Irène.

– Mais c'est Philippe qui parlait, a dit André d'une voix dure.

Brusquement, j'ai réalisé. La colère m'a prise.

– Alors quoi ? C'est un arriviste[1] ? Il retourne sa veste par arrivisme ? J'espère que tu l'as engueulé.

– Je lui ai dit que je le désapprouvais.

– Tu n'as pas essayé de le faire changer d'avis ?

– Bien sûr que si. J'ai discuté.

– Discuter ! Il fallait l'intimider, lui dire que nous ne le reverrions plus. Tu as été trop mou, je te connais.

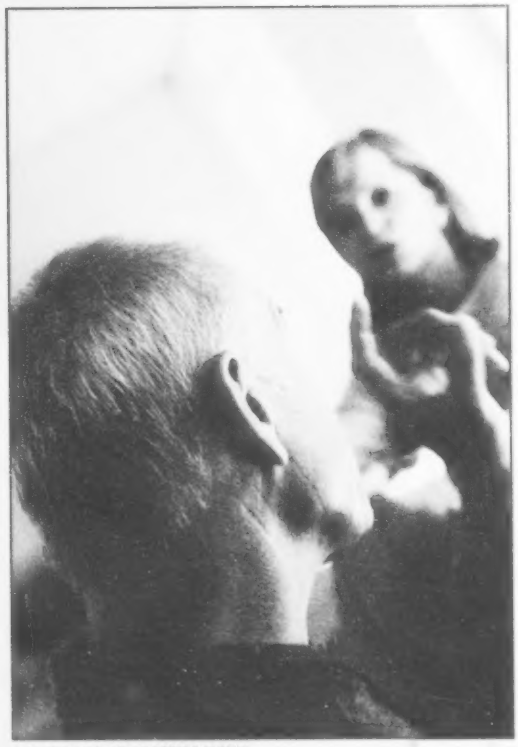
Soudain ça déferlait sur moi, une avalanche de soupçons, de malaises que j'avais refoulés. Pourquoi n'avait-il jamais eu que des femmes trop bien habillées, huppées, snobs ? Pourquoi Irène et ce mariage en grand tralala, à l'église ? Pourquoi se montrait-il si empressé, si enjôleur avec sa belle-famille ? Il évoluait dans ce milieu comme un poisson dans l'eau. Je n'avais pas voulu me poser de questions, et quand André hasardait une critique je défendais Philippe. Toute cette confiance entêtée se retournait en rancœur[2]. Philippe d'un seul coup avait changé de visage. Un arriviste, un intrigant.

– Moi je vais lui parler.

J'ai marché vers le téléphone. André m'a arrêtée.

Simone de Beauvoir, *La Femme rompue*,
© Éditions Gallimard

1 Arriviste : ambitieux, prêt à tout pour monter dans l'échelle sociale
2 Rancœur : ressentiment amer



© Norbert Schaefer/CORBIS/MAGMA

PISTES DE RÉFLEXION

1. La mère de Philippe désapprouve le comportement de son fils pour plusieurs raisons. À ton avis, quelle est la cause la plus profonde de sa colère ?
2. Qu'est-ce qui peut amener un jeune à choisir une carrière différente de celle que ses parents auraient désirée pour lui ?

Importance de l'œuvre
Camara Laye est né en Guinée. En France, il est reconnu depuis ses débuts comme un écrivain important. La critique africaine est plus réservée : l'image de son enfance guinéenne est trop idyllique, dit-on, dans une Afrique en pleine lutte contre la colonisation. Avec *L'Enfant noir,* il n'est pas encore l'écrivain engagé qu'il deviendra plus tard.

Camara Laye

(1928-1980)

Contexte
L'auteur raconte son enfance heureuse en Guinée. Issu d'une famille de la caste des forgerons bijoutiers, il s'intéresse lui-même à l'artisanat traditionnel, apprend des techniques modernes et devient ingénieur-mécanicien.

Pour te situer dans le texte
L'enfant vient d'apprendre que son père, descendant d'une caste africaine respectée, communique avec le génie de leur race. Ce dernier prend la forme d'un serpent qui lui rend visite de temps en temps.

Pour orienter ta première lecture
Découvre, dans un milieu qui t'est étranger, un thème familier : le passage à l'âge adulte. Quelles questions l'enfant se pose-t-il ?

LE SECRET DE *mon père*

– Je t'ai dit tout cela, petit, parce que tu es mon fils, l'aîné de mes fils, et que je n'ai rien à te cacher. Il y a une manière de conduite à tenir et certaines façons d'agir, pour qu'un jour le génie de notre race se dirige vers toi aussi. J'étais, moi, dans cette ligne de conduite qui détermine notre génie à nous visiter ; oh ! inconsciemment peut-être, mais toujours est-il que si tu veux que le génie de notre race te visite un jour, si tu veux en hériter à ton tour, il faudra que tu adoptes ce même comportement ; il faudra désormais que tu me fréquentes davantage.

Il me regardait avec passion et, brusquement, il soupira.

– J'ai peur, j'ai bien peur, petit, que tu ne me fréquentes jamais assez. Tu vas à l'école et, un jour, tu quitteras cette école pour une plus grande. Tu me quitteras, petit...

Et de nouveau il soupira. Je voyais qu'il avait le cœur lourd. La lampe-tempête, suspendue à la véranda, l'éclairait crûment. Il me parut soudain comme vieilli.

– Père ! m'écriai-je.

– Fils... dit-il à mi-voix.

Et je ne savais plus si je devais continuer d'aller à l'école ou si je devais demeurer dans l'atelier : j'étais dans un trouble inexprimable.

– Va maintenant, dit mon père.

Je me levai et me dirigeai vers la case de ma mère. La nuit scintillait d'étoiles, la nuit était un champ d'étoiles ; un hibou ululait, tout proche. Ah où était ma voie ? Savais-je encore où était ma voie ? Mon désarroi[1] était à l'image du ciel :

1 Désarroi : émotion, trouble

sans limites ; mais ce ciel, hélas ! était sans étoiles... J'entrai dans la case de ma mère, qui était alors la mienne, et me couchai aussitôt. Le sommeil pourtant me fuyait, et je m'agitais sur ma couche.

– Qu'as-tu ? dit ma mère.

– Rien, dis-je.

Non, je n'avais rien que je pusse communiquer.

– Pourquoi ne dors-tu pas ? reprit ma mère.

– Je ne sais pas.

– Dors ! dit-elle.

– Oui, dis-je.

– Le sommeil... Rien ne résiste au sommeil, dit-elle tristement.

Pourquoi, elle aussi, paraissait-elle triste ? Avait-elle senti mon désarroi ? Elle ressentait fortement tout ce qui m'agitait. Je cherchai le sommeil, mais j'eus beau fermer les yeux et me contraindre à l'immobilité, l'image de mon père sous la lampe-tempête ne me quittait pas : mon père qui m'avait paru brusquement si vieilli, lui qui était si jeune, si alerte, plus jeune et plus vif que nous tous et qui ne se laissait distancer par personne à la course, qui avait des jambes plus rapides que nos jeunes jambes... « Père !... Père !... me répétais-je. Père, que dois-je faire pour bien faire ?... » Et je pleurais silencieusement, je m'endormis en pleurant.

Par la suite, il ne fut plus question entre nous du petit serpent noir : mon père m'en avait parlé pour la première et la dernière fois. Mais, dès lors, sitôt que j'apercevais le petit serpent, je courais m'asseoir dans l'atelier. Je regardais le serpent se glisser par le trou de la paroi. Comme averti de sa présence, mon père à l'instant tournait le regard vers la paroi et souriait. Le serpent se dirigeait droit sur lui, en ouvrant la gueule. Quand il était à portée, mon père le caressait avec la main, et le serpent acceptait sa caresse par un frémissement[2] de tout le corps ; jamais je ne vis le petit serpent tenter de lui faire le moindre mal. Cette caresse et le frémissement qui y répondait – mais je devrais dire : cette caresse qui appelait et le frémissement qui y répondait – me jetaient chaque fois dans une inexprimable confusion : je pensais à je ne sais quelle mystérieuse conversation ; la main interrogeait, le frémissement répondait...

Oui, c'était comme une conversation. Est-ce que moi aussi, un jour, je converserais de cette sorte ? Mais non ; je continuais d'aller à l'école ! Pourtant j'aurais voulu, j'aurais tant voulu poser à mon tour ma main sur le serpent, comprendre, écouter à mon tour ce frémissement, mais j'ignorais comment le serpent eût accueilli ma main et je ne pensais pas qu'il eût maintenant rien à me confier, je craignais bien qu'il n'eut rien à me confier jamais...

Camara Laye, *L'Enfant noir,* Paris, Éditions Plon, 1953

2 Frémissement : tremblement léger

PISTES DE RÉFLEXION

1. Pourquoi, selon toi, l'enfant est-il triste et troublé ?
2. L'enfant cherche sa voie, peut-être une voie différente de celle que la tradition familiale lui dessine. Est-ce que ses réflexions ressemblent aux questions que se posent les adolescents d'aujourd'hui ? Et toi, te poses-tu des questions semblables ?

Notes sur l'auteur
Dans sa trilogie autobiographique, *Le Labyrinthe du monde,* Marguerite Yourcenar retrace le passé de sa famille, à l'aide de recherches méticuleuses dans les archives officielles, d'une part, et en s'appuyant sur des souvenirs d'enfance et des anecdotes racontées dans la famille, d'autre part.

Marguerite Yourcenar

Contexte
Michel-Charles et Noémi forment un couple sans grand bonheur. Noémi, bourgeoise qui a « fait un bon mariage », cherche surtout à maintenir l'image d'une famille aisée et respectable. Elle s'intéresse très peu à leur fils Michel. Michel-Charles, au contraire, donne à l'enfant la tendresse dont il a besoin.

Pour orienter ta première lecture
Remarque le contraste entre le bonheur tout simple que l'enfant et son père éprouvent à voyager ensemble et les problèmes conjugaux non exprimés mais toujours présents.

En voyage *avec Papa*

De bonne heure, Michel-Charles a profité des vacances de son fils pour faire avec lui de courts voyages à l'étranger. Il faut que l'enfant apprenne à voir le monde. Noémi ne s'oppose pas formellement à ces escapades, mais les moindres dépenses en sont calculées d'avance en famille jusqu'au dernier décime[1]. Monsieur de C. et son fils se doivent de descendre dans de bons hôtels, mais Michel-Charles note dans un carnet les plus minces débours et marchande avec les cochers quand on s'offre une excursion. L'enfant se souvient d'avoir entendu son père maugréer, à Anvers, contre les sacristains qui font payer dix sous pour tirer le rideau de serge recouvrant les tableaux d'autel de Rubens. En Hollande, la vie est si chère que Michel-Charles renonce au dernier moment à une promenade en barque le long des côtes de Zélande, mais n'a pas le cœur de refuser au petit un costume du pays, jugé au retour ridicule.

Il y a aussi les incidents imprévus. On a fait un été l'excursion du Rhin. L'enfant a vu son premier burg[2] ; du bateau à vapeur pour excursionnistes, il a contemplé avec un vague émerveillement la Lorelei, où une fée assise au haut du rocher peignait ses cheveux d'or. Le site fameux passé, et les derniers échos de la ballade chantée par les fortes voix allemandes laissés derrière soi, on descend dans la salle à manger prendre un plantureux déjeuner à la fourchette, pendant que les deux rives du fleuve filent doucement sous les yeux. Au dessert, Michel-Charles tend à son fils une carte postale : « Tu devrais bien écrire quelques mots à ta mère. » Le petit s'applique, mentionne le burg et la Lorelei, et finit par une description du déjeuner. Revenus à Lille au jour et à l'heure dits, ils rentrent en fiacre à la nuit tombante. Noémi dans le vestibule a sa figure des mauvais jours. Elle montre à Michel-Charles la carte postale.

– Vous avez fait exprès de m'offenser en m'envoyant cette carte de votre fils. On ne peut même pas vous confier l'enfant.

1 Décime : pièce de monnaie belge
2 Burg : château fort, en Allemagne

Michel-Charles ne comprend pas. Elle l'attire sous la lampe à gaz et élève vers la flamme livide la carte incriminée. L'enfant y disait avoir mangé une aile de poulet froid et une tranche d'excellent rosbif. Elle pose un doigt accusateur sur la date : un vendredi.

Un tel incident pourrait faire croire que Noémi était très pieuse. Elle était, en fait, de ces bonnes catholiques qui vont le dimanche à la messe de onze heures, font leurs pâques, et prennent soin de manger et de faire manger maigre autour d'elles les jours d'abstinence. Par les temps d'orage où la foudre tombe fréquemment sur les hauteurs du Mont-Noir, elle manifeste aussi ses sentiments religieux en s'enfermant dans un placard avec un chapelet[3].

Au début d'un été, Michel-Charles décide d'emmener le petit à Ostende prendre des bains de mer, pour le remettre tout à fait des mauvaises suites d'un long rhume. Noémi, comme toujours, reste chez soi, persuadée que l'édifice de la vie domestique s'effondrerait si elle cessait pendant huit jours de surveiller ses gens. Un soir, on s'installe pour dîner dans la salle à manger de l'hôtel encore à demi vide, près d'une fenêtre ouverte qui donne sur la digue. Le vent du large bombe les rideaux. Le crépuscule tombe à peine ; le maître d'hôtel ne viendra qu'au dessert allumer les petites lampes sous leurs abat-jour rosés. L'enfant guette ce grand moment. Une charmante jeune dame s'est assise toute seule à la table voisine. Sa crinoline est rosé tendre, et son minuscule bonnet semble fait de vraies roses. Par ce beau soir, tout est rosé, même le ciel au loin sur la mer.

Monsieur de C. se lève avec un demi-salut pour offrir le menu à la jolie dame. Une conversation s'engage dont l'enfant se désintéresse, tout au plaisir de la nourriture et au spectacle de la digue avec ses promeneurs bien vêtus qui rient entre eux et dont beaucoup parlent des langages qu'on ne comprend pas. Les marchandes de crevettes rentrent, leur journée faite, un panier sur la tête ; les crieurs de journaux aboient des nouvelles.

Le café servi, Michel-Charles change de place pour faire face à sa voisine, qui en est encore à sa glace plombière[4].

Michel croit comprendre que son père a proposé à la jolie dame d'aller voir ce soir une pièce de théâtre.

– Remonte te coucher, dit doucement Michel-Charles. Laisse la clef sur la porte et ne pousse pas le verrou, sans quoi je serai forcé de te réveiller pour m'ouvrir. Tu es assez grand pour ne pas avoir peur tout seul. Et s'il arrivait quelque chose, sonne, ou frappe au mur pour appeler les voisins.

L'enfant croit entendre la jeune dame dire à mi-voix qu'il est charmant, ce qui l'offusque dans sa dignité de petit homme. Mais celle-ci lui est rendue au centuple par le fait que son père lui a confié la clef de leur chambre. Il monte docilement se coucher.

Mais les pas des gens qui rentrent dans les chambres voisines le tirent de son premier sommeil. Il a un peu peur. Rien que cette porte entre lui et le monde quasi inconnu du corridor avec son tapis rouge et ses palmiers. Le lit de Papa a été ouvert par la femme de chambre. Ce lit vide est triste, un peu effrayant, avec ses oreillers tout pâles et ses cuivres qu'accrochent, à travers les fentes des rideaux, les lueurs des réverbères de la digue. Des cris et des propos montent du pavement, moins gais qu'ils n'étaient tout à l'heure ; on dirait que certains de ces gens ont trop bu. L'horloge du palier sonne douze coups, puis plusieurs fois un

3 Ce paragraphe décrit avec ironie la pratique religieuse d'un personnage fictif et ne s'applique pas à tous les catholiques.

4 Glace plombière : crème glacée à la vanille garnie de fruits confits

coup, puis deux coups à ce qu'il lui semble. Comme cette pièce de théâtre est longue ! Il finit par se rendormir.

Quand il se réveille, il fait grand jour. Papa, rentré sans qu'il s'en soit aperçu, dort encore ; l'enfant se lève et fait sa toilette sans bruit, ou presque sans bruit ; au fond, il ne serait pas fâché que le tintement du pot à eau contre la cuvette réveillât le dormeur ; on a déjà presque passé l'heure du petit déjeuner.

Enfin, Michel-Charles ouvre les yeux. Il commande aussitôt du café et des croissants : on déjeunera ensemble sur le balcon d'où l'on voit la mer. Il est, s'il se peut, encore plus gentil que d'habitude.

La journée passe vite, comme toutes les belles journées. L'enfant ne revoit qu'une seule fois, dans le hall, la dame en rose de la veille ; son père lui baise la main. Le soir, il va de nouveau se coucher le premier. Il n'a plus peur et s'endort tout de suite.

Le lendemain, qui est le jour du départ, est aussi celui du dernier bain de mer. La marée est basse. Comme toujours, on se fait conduire au bord de l'eau dans une roulotte traînée par un bon gros cheval blanc à qui l'enfant a réservé des morceaux de sucre du déjeuner. (« Tu tiendras ta paume bien à plat. ») Le père et le fils se déshabillent ensemble ; le petit, prêt plus vite, sort le premier s'exposer aux puissantes bourrades de la mer. Ni l'un ni l'autre ne savent nager, et Michel ne l'apprendra de sa vie. Tous deux souffrent d'un défaut de la circulation qui les rend sujets à des crampes s'ils restent immergés trop longtemps, et, par cette belle matinée de fin juin, l'eau est encore glacée.

On se rhabille dans la roulotte, essuyant soigneusement le corps un peu gras d'eau de mer, faisant tomber les plaques de sable. Soudain :

– Tout à l'heure, en pliant mes vêtements, j'ai dû sans m'en apercevoir laisser glisser de ma poche une douzaine de louis que j'y avais mis pour le voyage. Regarde : la claire-voie du plancher a des trous énormes. Non, c'est inutile de chercher sous la roulotte. La mer monte : le cheval a déjà les jarrets dans l'eau. Tu expliqueras tout cela à ta mère quand je lui raconterai la chose.

L'enfant pourtant s'obstine, sort jambes nues et patauge un moment sans rien sentir contre ses orteils que l'eau qui clapote et le sable sucé par la mer. Il est temps de rouler vers la partie à sec de la plage. Rêve-t-il quand il voit par la lucarne des points d'or dans l'eau ? Michel-Charles se tait. Je ne crois pas que l'enfant l'ait sur le champ soupçonné de mensonge, mais il le sent mal à l'aise comme il lui arrive si souvent de l'être lui-même, quand il doit raconter aux grandes personnes des histoires auxquelles peut-être elles ne vont pas croire. Son père lui fait un peu pitié.

Quant à la jolie dame en rose, Michel-Charles n'eut pas besoin de recommander au petit de n'en pas parler en famille. Il sait d'instinct qu'il ne faudrait pas.

Marguerite Yourcenar, *Archives du Nord – Le Labyrinthe du monde II*,
© Éditions Gallimard

Pistes de réflexion

1. À quoi vois-tu que Michel-Charles aime son enfant ?
2. Si Michel-Charles était ton père, serais-tu aussi indulgent envers lui que le petit Michel ?

PROFILS *d'auteurs*

Dans les pages qui suivent, tu trouveras un portrait de chaque auteur dont nous avons présenté des textes dans ce recueil. Il s'agit d'esquisses qui t'aideront à te faire une idée de la vie de l'auteur et de sa façon de penser. En lisant ces pages, tu comprendras ce qui l'a poussé à écrire.

Tu pourras te servir des profils comme point de départ pour des recherches plus approfondies au sujet de ces auteurs qui ont tous marqué la littérature mondiale d'expression française.

Si tu désires faire des recherches dans Internet, nous t'invitons à consulter des sites très riches et relativement permanents comme ceux de la Bibliothèque nationale de France, de la Bibliothèque universelle de l'Association des bibliophiles universels (ABU), de l'Encyclopédie de l'Agora au Québec, ainsi que Florilège de la poésie française. Tu pourras également trouver des informations utiles dans les bibliothèques suivantes au Canada : la Bibliothèque nationale du Canada, la Bibliothèque nationale du Québec et la Bibliothèque électronique du Québec.

Bonne découverte et bonne lecture !

DIVERS MÉNESTRELS: *La Chanson de Roland*

La Chanson de Roland est un des plus anciens documents écrits dans la langue qui deviendra le français. Il en existe plusieurs versions, toutes datant des années 1050 à 1100. Cet extrait vient d'un manuscrit datant de 1090, écrit par un inconnu dont le nom semble être Turoldus : moine ou ménestrel (poète ou chanteur ambulant), on ne sait pas.

La légende de Roland avait été racontée par des bardes ou ménestrels, qui allaient de château en château, de village en village, pour distraire les gens. Ils déclamaient des histoires qu'ils avaient apprises de leurs prédécesseurs, en s'accompagnant souvent au luth ou à la viole. D'une génération à la suivante, d'un ménestrel à un autre, il y avait des variations : on ajoutait, on embellissait.

Racontée au cours des soirées dans les salles sombres et enfumées des châteaux forts, devant des barons et des chevaliers oisifs ou devant des villageois assemblés dans une salle commune, l'histoire d'une embuscade d'importance relativement mineure devient alors une véritable légende, célébrant les grands sentiments et les valeurs de la chevalerie.

L'histoire racontée est celle de l'héroïque arrière-garde de l'armée de Charlemagne qui, en revenant en 778 d'une expédition en Espagne contre les rois musulmans, est attaquée par des brigands basques. Le ménestrel évoque ainsi le rêve dans l'esprit des gens.

Deux cents ans après l'affaire, alors que l'histoire a été embellie par cinq ou six générations de ménestrels, un moine, ou un membre d'une confrérie, copie le tout sur un parchemin, pour que cette belle histoire ne se perde pas. Comme les parchemins étaient rares et chers, à l'époque, on utilisait de vieux manuscrits en latin ou en grec ancien que l'on « désencrait » pour la circonstance. Qui sait combien de trésors de l'Antiquité ont été perdus ainsi ?

© Elio Ciol/CORBIS/MAGMA

DIVERS MÉNESTRELS : *Le Roman de Renart*

Le Roman de Renart rassemble des récits rimés, composés par plusieurs ménestrels ambulants dont on connaît certains, comme Pierre de Saint Cloud, Jacquemard Gellée, Rutebeuf.

Ces récits distrayaient bourgeois et villageois aux dépens des chevaliers. On les racontait en public et on ne les a transcrits que bien après. On sait peu de choses au sujet de leur origine ou de leurs auteurs. Les thèmes sont anciens (certains remontent à Ésope, fabuliste de la Grèce antique). Ces histoires circulaient en latin, puis en langue romane, avant de devenir *Le Roman de Renart* en ancien français.

Le Roman de Renart se moque des chansons de gestes que d'autres ménestrels présentaient dans les châteaux pour glorifier la chevalerie. Sous sa forme actuelle, il comporte 27 contes remplis d'un comique moqueur et de morales pas toujours très « morales ». Le héros de l'épopée est Renart, alors appelé goupil. Goupil est le nom commun du renard à l'époque. Ce nom est maintenant presque oublié et remplacé par « renard » avec un « d » à la fin.

Renart représente le bourgeois. Son rôle est de ridiculiser et de tromper les barons brutaux, Grimbert le blaireau, Brun l'ours, Ysengrin le loup et l'épouse de ce dernier, Hersent, sans qu'ils s'en rendent compte. Il se moque aussi des prêtres hypocrites : Tiercelin le corbeau, Tibert le chat, Bernart l'âne et Musart le chameau. Il s'amuse à ridiculiser les gens dociles qui sont représentés par Couart le lièvre, Belin le mouton, Tardif le limaçon, Chanteclair le coq et les poules Blanche, Noire, Roussotte, etc. Sa principale victime, le loup Ysengrin, est naïf et stupide. Cette société d'animaux fonctionne comme la société humaine, dirigée par Noble, le roi lion.

Le Roman de Renart glorifie la ruse au détriment de la force brutale des barons. Il est typique d'une époque où la société était relativement libre. On vivait assez bien si on possédait un coin de terre ; bourgeois et paysans libres pouvaient jouir de la vie[1].

1 Rappelons-nous que, dès le début du siècle suivant, soit le XIV^e^ siècle, des catastrophes démantèlent cette société prospère. Un refroidissement du climat va ruiner les fermes et des bourgs. Il y aura la Grande Peste, la guerre de Cent Ans et bien d'autres fléaux.

JEAN *Anouilh*

Droits réservés

Né à Bordeaux en 1910, mort à Lausanne, en Suisse, en 1987.

Que serait le théâtre moderne si Jean Anouilh n'avait pas écrit des pièces comme *Le Voyageur sans bagages*, *Le Bal des Voleurs* et *Antigone*?

Sa mère joue dans un orchestre d'opéra ambulant : dès son enfance, il connaît donc les classiques depuis les coulisses. À 18 ans, il voit jouer *Siegfried* de Giraudoux et est immédiatement conquis. Le théâtre sera sa vie. Il débute comme secrétaire de Louis Jouvet, un des plus grands acteurs français. Entre sa première pièce, *L'Hermine* (1932) et sa dernière pièce, *Le Nombril* (1981), en passant par l'échec de *La Grotte* (1961) qui l'amène à mettre en scène plutôt qu'à écrire, il produit 27 pièces : 24 succès dont plusieurs sont encore joués. Il se consacre à l'écriture et à la mise en scène de ses pièces à lui et de celles d'autres dramaturges modernes, tels que Beckett. Il fait preuve de grandes qualités humaines, mais ne se passionne pour aucune cause particulière et ne s'engage pas sérieusement en politique.

Son œuvre va du tragique au comique sur un fond de satire sociale et politique. Il mêle l'étrange au quotidien, cultive l'absurde dans la détresse, face aux drames sociaux et au manque de franchise des gens de son époque.

Son chef-d'œuvre est probablement *Antigone* (1944). La pièce remporte un succès immédiat qui suscite une polémique : certains reprochent à Anouilh de glorifier le système en place, le gouvernement de collaboration avec les occupants allemands. D'autres reconnaissent que la véritable héroïne est Antigone, insoumise et rebelle. Toujours est-il qu'à la Libération en 1945, il est critiqué pour sa neutralité pendant la guerre.

Il reste fidèle à ses amis. Ainsi, il fera de grands efforts pour sauver Brasillach, écrivain collaborateur condamné à mort après la Libération.

Photo de 1902, Cologne

GUILLAUME *Apollinaire*

Né à Rome en 1880, mort à Paris en 1918.

Guillaume Apollinaire, un des premiers grands auteurs qui écrivent en français sans avoir de racines en France, innove en poésie. Précurseur du mouvement dadaïste et du surréalisme, poète libre, il sort des règles établies des siècles auparavant. On lui doit de très beaux poèmes, avant et pendant la Première Guerre mondiale dont il ne voit pas toute l'horreur.

Apatride (sans patrie), attiré par la France et Paris, il en fait son pays.

Né d'une liaison entre une aristocrate polonaise et un prince italien, il vit sa petite enfance en Italie. Il se rend ensuite en France. Il ne termine pas ses études secondaires. Il mène à Paris une vie de bohème, travaille dans une agence boursière et comme journaliste. Au cours d'un séjour en Allemagne et en Autriche-Hongrie comme précepteur dans une famille, il tombe amoureux de leur gouvernante anglaise, qui n'est pas sensible à cet amour. Il voyage alors en Europe du Nord, écrivant de beaux poèmes en cours de route.

Il revient à Paris en 1903, fréquente des poètes et des peintres d'avant-garde et publie ses poèmes. Son premier livre sort en 1909, suivi par plusieurs autres. Il s'établit dans la presse comme critique littéraire et artistique. En 1912, après quelques jours en prison pour une affaire peu claire de vol au Louvre, il écrit des poèmes inoubliables, dont « Le pont Mirabeau ».

En septembre 1914, Apollinaire demande la nationalité française. Tout de suite après, il s'engage dans l'artillerie et rejoint son régiment qui part pour le front. Il rencontre en chemin une jeune fille, une poète de Montpellier, qu'il appellera sa « marraine de guerre ».

Convalescent d'une blessure à la tête, il écrit, publie ses poèmes et participe à la vie artistique de Paris. Vers la fin de 1917, il rencontre la « jolie rousse » de ses poèmes et l'épouse. En avril 1918, il publie ses *Calligrammes*. Il semble en pleine lancée littéraire.

Mais en novembre, atteint de la grippe espagnole, il meurt, deux jours avant la fin de la guerre.

LOUIS *Aragon*

Droits réservés

Né en 1897 à Neuilly-sur-Seine, mort à Paris en 1982.

Louis Aragon est depuis sa jeunesse un homme révolté qui choque ses contemporains par ses écrits et son action politique. Enfant naturel à qui sa famille a caché la vérité, ce mensonge l'affectera toute sa vie. Ses écrits portent la marque de cette blessure : Aragon est continuellement à la poursuite de la vérité, de la dignité humaine et de la justice sociale.

Il commence des études de médecine, mais la guerre éclate en 1914. Mobilisé dans l'armée comme infirmier, il y rencontre André Breton, qui créera plus tard le surréalisme. Démobilisé, il écrit des romans et des poèmes. Avec Breton, Éluard et d'autres, il participe au lancement du dadaïsme, puis du surréalisme.

Toujours animé par sa conscience sociale, Aragon publie durant sa vie plusieurs romans à caractère social et politique, dont une série, *Le Monde réel*, dans le genre employé par Balzac et Zola. Il adhère au parti communiste, avec d'autres surréalistes. Mais le choc de découvrir les crimes de Staline l'amènera au bord du suicide.

Elsa Triolet, une jeune écrivaine russe rencontrée en 1928, restera sa compagne toute sa vie. Durant la Deuxième Guerre mondiale, mobilisé, puis engagé dans la Résistance, il célèbre dans sa poésie son amour pour Elsa. De cette époque datent de très beaux poèmes d'amour pour Elsa et pour le pays comme « Les yeux d'Elsa » et d'autres poèmes regroupés dans les recueils *Brocéliande* et *La Diane française*. En même temps, il anime avec Éluard et d'autres écrivains un mouvement de littérature clandestine.

Elsa meurt en 1970. Pendant les années qui suivent, Aragon, très affecté, continue ses activités politiques dans une gauche unie. Jusqu'à sa mort, il reste un grand personnage à la fois admiré et détesté pour ses opinions.

Gustave Courbet, Charles Baudelaire, 1848,
Musée Fabre, Montpellier
Photo: © Erich Lessing/Art Resource, NY

CHARLES *Baudelaire*

Né à Paris en 1821, mort à Paris en 1867.

Avant Verlaine et Rimbaud, Charles Baudelaire annonce le symbolisme et même le surréalisme. Les rythmes et la forme des vers sont différents de ce que font les classiques et les romantiques. Il innove. Avec sa vie de révolté, en marge de la loi, il nous rappelle un autre grand poète, François Villon. Et comme lui, mais pour d'autres raisons, il disparaît trop jeune.

Il a six ans quand son père meurt. Sa mère se remarie avec un officier supérieur, qui prend, avec un sérieux tout militaire, la charge de l'éducation de son beau-fils. Élève brillant mais indiscipliné, Charles réussit son baccalauréat, bien que renvoyé du lycée pour indiscipline. Il se révolte contre ses parents et la société. Au lieu de suivre des études de droit, il mène une vie coûteuse de dandy[1] dans le quartier latin à Paris. Il veut être poète.

Son beau-père essaie de le discipliner et de contrôler ses finances. Rien à faire. Il l'embarque de force sur un bateau à destination des Indes. Charles quitte le navire à l'île Maurice, y reste quelques mois et écrit des poèmes qui feront partie des *Fleurs du mal*. De retour en France, il a atteint sa majorité et se met à dépenser la fortune héritée de son père. Malgré les efforts de son beau-père pour le raisonner, il ne se calme pas. Il vit de ses critiques littéraires et artistiques, traduit les œuvres d'Edgar Poe, avec qui il se reconnaît des affinités. Il s'enflamme pour la révolution de 1848, a des liaisons avec plusieurs femmes, actrices ou militantes politiques. Il essaie de nombreuses drogues, boit et souffre de plus en plus de la syphilis, maladie mortelle à l'époque de Baudelaire.

En 1857, on publie *Fleurs du mal*. Son éditeur et lui sont condamnés pour atteinte à la moralité publique. Six poèmes, retirés du livre, seront publiés plus tard sous le titre *Épaves*, puis, de *Pièces condamnées*. En 1860, il publie *Les Paradis artificiels*, apologie de la vie qu'il mène.

1 Dandy : homme à l'élégance trop recherchée

PIERRE AUGUSTIN CARON *de Beaumarchais*

Bibliothèque Nationale, Estampes, Paris

Né à Paris en 1732, mort à Paris en 1799.

Pierre Augustin Caron est issu d'une famille d'horlogers parisiens, protestants convertis au catholicisme. Au cours de sa vie, Beaumarchais est inventeur, courtisan, agent secret, politicien, homme d'affaires, expert en finances, trafiquant d'armes pour de bonnes causes (les insurgés d'Amérique du Nord en 1776, la République en 1792) et en même temps, musicien, dramaturge et éditeur. Il adopte un nouveau nom, Beaumarchais, plus glorieux que son nom d'horloger. Il ajoute un « de » qui le fait paraître noble. Il finit de toute façon par gagner ses lettres de noblesse.

Dans le domaine de la littérature, il écrit d'abord des pièces légères pour le mari de madame de Pompadour, directeur de théâtre, puis essaie le théâtre sérieux. Il n'obtient pas un grand succès et change d'orientation.

Son opéra comique *Le Barbier de Séville* a bien plus de succès. Il en profite pour prendre la tête de la Société des auteurs dramatiques. Ces derniers veulent de meilleures conditions de travail à la Comédie-Française et il plaide leur cause. En 1781, il propose une suite au *Barbier*, *Le Mariage de Figaro*. La Comédie-Française l'accepte, mais le roi l'interdit car cette pièce s'attaque à l'autorité politique. Grâce à la protection de la reine Marie-Antoinette, la pièce peut enfin être jouée. C'est un succès sans précédent : 67 représentations en 1784.

Beaumarchais est cependant l'objet d'une certaine répression et passe quelque temps à la Bastille. Grâce à cette expérience, il est vu comme un défenseur du pauvre et de l'opprimé, ce qui est un peu ironique, car ses diverses activités lui ont permis de s'enrichir considérablement. Il écrit encore deux opéras comiques, dont *La Mère coupable* (1792), moralisateur et empreint de langage révolutionnaire.

Durant la Révolution, il devient suspect à cause de sa richesse, mais sans conséquences graves. Il meurt presque oublié en 1799. Mais *Le Barbier de Séville* et *Le Mariage de Figaro* sont toujours des pièces à succès, à la Comédie-Française et dans le monde entier.

Droits réservés

SIMONE *de Beauvoir*

Née en 1908 à Paris, morte à Paris en 1986.

Simone de Beauvoir est une philosophe de l'école existentialiste. Son œuvre est une recherche continuelle du sens de la vie dans un monde absurde. Simone de Beauvoir est aussi féministe : tout au long de sa vie et dans tous ses écrits, elle cherche à défendre et à améliorer la condition féminine.

Née et élevée dans une famille catholique et conservatrice, elle secoue le joug familial vers la fin de son adolescence, rejette la religion et la sujétion des femmes au carcan social et se lance dans une recherche de la signification de la vie humaine.

Compagne de Jean-Paul Sartre depuis leurs années d'étudiants en philosophie, elle est comme lui professeure agrégée. Ils vivent ensemble jusqu'à la mort de Sartre. Ils forment un partenariat intellectuel extraordinaire. Ensemble, ils mènent des luttes communes pour la justice sociale et s'élèvent, entre autres, contre les guerres d'Indochine, du Vietnam et d'Algérie.

De 1929 à 1943, elle enseigne comme professeur de philosophie dans des lycées. Elle écrit pendant ce temps-là, mais ne publie son premier ouvrage, le roman *L'Invitée*, qu'en 1943. Elle publie ensuite une série de romans dont *Les Mandarins*, roman pour lequel elle obtient le prix Goncourt. Son dernier roman, *La Femme rompue*, paraît en 1968.

En même temps, elle écrit et publie des essais philosophiques, dont le plus célèbre est *Le Deuxième Sexe*, publié en 1949. Cet essai a grandement fait avancer le mouvement féministe en France et ailleurs. Elle continue à raffiner ses idées et publie encore de nombreux ouvrages théoriques, dont *Faut-il brûler Sade ?* en 1970. Elle écrit également pour le théâtre et publie quelques récits de voyage, dans lesquels elle exprime ses opinions sur des problèmes majeurs qui la préoccupent, bien plus qu'elle ne décrit ce qu'elle voit.

Vers la fin de sa vie, ses écrits deviennent plutôt autobiographiques.

SAMUEL *Beckett*

Publiphoto

Né à Dublin, en Irlande, en 1906, mort à Paris en 1989.

Samuel Beckett est un écrivain irlandais de religion protestante, né dans une famille aisée de Dublin. Spécialisé en langues romanes (français et italien), grand joueur de rugby dans sa jeunesse, il adopte la France comme seconde patrie et le français comme sa langue d'expression préférée. Jusqu'en 1939, il écrit en anglais, principalement des romans et des essais. Son contact le plus important avec la France a lieu quand, à 22 ans, il devient lecteur d'anglais à l'École normale supérieure de Paris. Durant les dix années qui suivent, il va et vient entre la France et l'Angleterre.

Puis, il fait son choix. Il traduit ses ouvrages en français, reste en France durant l'occupation allemande, fait partie de la Résistance contre les occupants et se met à publier intensément en français quelques années après la fin de la guerre. Après deux romans d'importance, *Molloy* et *Malone meurt* (1951), il présente sa pièce de théâtre la plus connue, *En attendant Godot* (1952), où il fait ressortir l'absurde de la vie. Puis viennent plusieurs romans, pièces de théâtre et textes en prose ou en vers où sa poésie profonde ressort sur un fond d'absurde, d'humour mordant et de pessimisme.

Beckett est un original, un solitaire. Il ne fréquente guère les milieux d'intellectuels et de gens de lettres de Paris, et ne parle pas beaucoup de ce qu'il écrit. Il maîtrise la langue française comme peu de Français de naissance le font.

Peu d'auteurs ont influencé autant que lui la littérature française de la seconde moitié du XX^{e} siècle.

Droits réservés

ALBERT *Camus*

Né en 1913 à Mondovi, en Algérie, mort près de Sens, en France, en 1960.

Journaliste, romancier, essayiste, dramaturge et philosophe, Albert Camus appartient, par certains côtés, au courant existentialiste, mais reste réaliste dans son écriture. Il est engagé, humaniste et généreux mais souvent déçu.

Il grandit dans une famille pauvre en Algérie. Il devient journaliste dans un quotidien d'opposition, *Alger républicain*. Il y prend la défense des pauvres, des Arabes et des Kabyles contre la société dominante. Censuré, puis interdit de publication, Camus quitte l'Algérie pour la France en 1939.

Pendant la Deuxième Guerre mondiale, il rejoint *Combat*, journal clandestin de la Résistance. À la Libération, en 1944, *Combat* devient public et Camus, voulant mettre fin à la violence de la Libération, lance une campagne pour la justice, la paix et la vérité.

Il fonde une troupe de théâtre révolutionnaire qui sera de courte durée, car il rompt avec le parti communiste. Il forme alors une autre troupe, le *Théâtre de l'équipe*, axée sur la recherche de la vérité à travers les âges, depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours.

Inspiré par son expérience journalistique, où il maintient une vision cynique mais humaine, il écrit *L'Étranger* en 1942. Meursault, le personnage principal, est salué par la critique comme typique de l'époque.

Pendant et après la guerre, il publie plusieurs pièces de théâtre et un roman, *La Peste*. Il rencontre Sartre. Navré de se rendre compte que les gens trahissent souvent les idées de justice et de vérité dont ils se réclament, il écrit des essais critiques, dont *L'Homme révolté*. Finalement, une étude de Camus ne serait pas complète sans la lecture de son roman *La Chute*, publié en 1956.

Prix Nobel de littérature, Camus est un homme engagé et fidèle à ses idéaux. Il a eu une grande influence sur la littérature de son temps et bien après sa mort.

BLAISE *Cendrars*

Droits réservés

Né à La Chaux-de-Fonds, en Suisse, en 1887, mort à Paris en 1961.

L'œuvre de Blaise Cendrars est un exemple de la très grande littérature internationale de langue française qui s'affirme de plus en plus dans la vaste francophonie mondiale pendant la deuxième moitié du XX^e^ siècle.

De mère écossaise et de père suisse, ce poète vagabond parcourt l'Europe, l'Inde, la Chine, la Russie et l'Amérique latine, mais il choisit la France comme patrie.

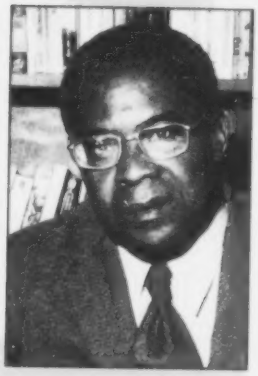
À 16 ans, il fait une fugue vers Moscou, en pleine guerre russo-japonaise. Il prend le Transsibérien jusqu'à Vladivostok et passe en Chine. Dix ans plus tard, il publie 60 exemplaires d'un poème extraordinaire, « La prose du Transsibérien et la petite Jeanne de France ».

D'autres vagabondages l'amènent en France, en Belgique, aux États-Unis et finalement à Londres où il se fait jongleur dans un music-hall. Il y rencontre des personnages extraordinaires, comme Charlie Chaplin, encore inconnu. Il s'installe finalement à Paris, lance une revue, fréquente bohèmes et anarchistes. Engagé dans la Légion étrangère durant la Première Guerre mondiale, il devient citoyen français en 1916.

Cendrars est innovateur dans le fond et dans la forme. Il se lie avec Apollinaire, puis avec les dadaïstes, et enfin avec les surréalistes. Il veut rejoindre le grand public. Il célèbre, en vers irréguliers, les valeurs humaines dans le monde moderne avec, entre 1912 et 1920, des œuvres comme *Pâques à New York* et *Du monde entier*.

Il découvre le Brésil en 1924. En prose, sa musicalité, sa sensibilité et ses thèmes restent les mêmes que dans sa poésie : monde moderne, ruptures, excès et révolte. Citons, durant les années 1920 et 1930, deux romans qui ont remporté de grands succès, soit *L'Or* et *Rhum*.

Pendant la Deuxième Guerre mondiale, il appuie le mouvement de la Résistance contre les envahisseurs allemands. Entre 1945 et sa mort, il revient sur son passé et parle de lui-même dans ses derniers livres. En 1955, il publie un dernier roman, au titre évocateur : *Emmène-moi au bout du monde*.



Droits réservés

AIMÉ *Césaire*

Né à Basse-Pointe, en Martinique, en 1913.

Poète, essayiste, homme d'État, Aimé Césaire est le premier à définir le concept de « négritude ». Il s'engage dans une longue lutte pour la justice sociale, contre le racisme et contre l'assimilation culturelle des Antillais descendants d'esclaves. Il entre en politique pour présenter et défendre la négritude et promouvoir la libération culturelle et sociale des minorités opprimées.

Fils d'une famille nombreuse et modeste en Martinique, Aimé Césaire est bon élève et gagne une bourse pour continuer ses études à Paris. Il y rencontre Léopold Sédar Senghor, qui le prend sous son aile. Avec d'autres étudiants d'outre-mer, il crée le journal *L'étudiant noir*. Dès 1936, alors à l'École normale supérieure, Césaire commence son *Cahier d'un retour au pays natal*. Puis, en 1939, agrégé de lettres, il rentre en Martinique pour enseigner, avec sa femme, Antillaise et professeure de lettres comme lui.

En 1941, avec sa femme et d'autres penseurs, il crée la revue *Tropiques*, axée sur le patrimoine culturel martiniquais. Le poète André Breton, alors en Martinique, rencontre Césaire et découvre sa poésie. Césaire passe alors au surréalisme sous son influence (*Les Armes miraculeuses*, 1944). À la fin de la guerre, en tournée à Haïti, il écrit un essai sur Toussaint Louverture et une tragédie sur le roi Christophe, les deux héros de Haïti.

Politicien toujours très engagé, il lance en France la revue *Présence africaine*, pour dénoncer le colonialisme et le racisme. Il crée ensuite le Parti progressiste martiniquais.

Parmi ses œuvres poétiques de tendance surréaliste, citons, entre 1948 et 1982 : *Soleil Cou Coupé*, *Corps perdu*, *Ferrements*, *Cadastre* et *Moi Laminaire*.

Mentionnons aussi ses pièces de théâtre à tendance politique, écrites entre 1960 et 1970 : *Et les chiens se taisaient*, *La Tragédie du roi Christophe*, *Une Saison au Congo* et *Une Tempête*.

FRANÇOIS RENÉ *de Chateaubriand*

Bibliothèque Nationale, Estampes, Paris

Né à Saint-Malo en 1768, mort à Paris en 1848.

François René de Chateaubriand est reconnu comme un grand auteur qui fait la transition entre le rationalisme du XVIII[e] siècle et la période romantique du XIX[e].

Dans sa famille de noblesse bretonne, par tradition, on sert dans la marine royale. Mais à seize ans, François René hésite entre l'armée et l'Église. Son père décide à sa place : ce sera l'armée !

Chateaubriand est un éternel voyageur, aussi bien dans le monde des idées que dans le monde géographique !

Examinons ses voyages idéologiques. Il approuve les idées de la Révolution française à ses débuts, s'en détache et y revient. Il rejoint l'armée des émigrés en lutte contre la République. Il se rallie à Bonaparte, devient diplomate, puis démissionne. Il défend l'Église catholique et le christianisme. Il est membre de l'Académie française, contre la volonté de Napoléon. Il retrouve la faveur des Grands, devient ministre, puis est exclu des affaires publiques lors de la révolution de 1830.

Suivons le tracé de ses voyages dans le monde. Il part en Amérique et revient avec des carnets de notes dont il se servira dans les romans *Atala* et *René*. Il vit longtemps en Angleterre, dans la misère. De ce séjour nous vient un pamphlet antirévolutionnaire. Il part en Orient et revient avec d'autres notes, dont il tire un récit de voyage et un livre à la gloire du christianisme. Pendant les années qu'il passe à Paris, il fréquente des artistes et des écrivains.

De ses voyages, de ses doutes, de ses refus d'accepter les situations dans lesquelles la vie le met, on pourrait conclure à une certaine errance, à une insatisfaction profonde. Mais il s'agit d'une caractéristique du romantisme. Il est un des premiers romantiques de la littérature française, probablement influencé par la poésie de Wordsworth, Coleridge et d'autres poètes anglais de la région du Lake District. À son tour, il a eu une grande influence sur la génération qui l'a suivi : Lamartine, Hugo et même Musset.

Art Museum, Princeton University

JEAN *Cocteau*

Né en 1889 à Maisons-Laffitte, près de Paris, mort à Paris en 1963.

Jean Cocteau, dans une des périodes les plus sombres de l'histoire, celle des guerres mondiales et des crises économiques, est le poète de la joie, dans ses chansons, ses écrits et sa peinture. Très affecté par le suicide de son père en 1898, il compensera dans l'humour et la joie pour s'évader de cette expérience douloureuse.

Dans ses jeunes années, il vit dans le beau monde intellectuel parisien. Le ballet de Stravinsky, *Le Sacre du Printemps*, qu'il voit en 1913, l'enthousiasme et sera désormais la source de son inspiration. Après la guerre 1914-1918, pendant laquelle il sert comme ambulancier, il revient au monde de l'art. Sa production – et ses succès – s'échelonnent entre 1918 et 1960, à peine affectés par la Deuxième Guerre mondiale. Très créateur, toujours d'avant-garde, il travaille avec des compositeurs de musique moderne, fait de la peinture cubiste, se joint aux dadaïstes, compose de la poésie surréaliste, des pièces de théâtre non moins originales, des scénarios de cinéma et des films de grande qualité.

Citons, pour la poésie de l'entre-deux-guerres, *Le Cap de Bonne-Espérance* (1919) ; pour le roman poétique, *Thomas l'imposteur* (1923), *Les Enfants terribles* (1929) ; pour le théâtre, *Les Mariés de la tour Eiffel* (1924), *La Machine infernale* (1934), *Les Parents terribles* (1938) ; et pour le cinéma, *Le Sang d'un poète* (1930).

Il continue pendant et après la guerre au cinéma avec des chefs-d'œuvre comme *L'Éternel retour* (1943), *La Belle et la Bête* (1945), *Les Parents terribles* (1949), *Orphée* (1950) et *Le Testament d'Orphée* (1960). Au théâtre, mentionnons *L'Aigle à deux têtes* (1946) et *Bacchus* (1952).

En peinture, on lui doit des tableaux, des albums et la décoration de deux chapelles modernes à Villefranche-sur-Mer et à Milly-la-Forêt.

Jean Cocteau, en fin de compte, est maître dans plusieurs domaines de l'art. Mais il reste, comme le dit son ami Jean-Pierre Rosnay, « poète de la tête aux pieds ». Génial, il n'appartient à aucune école. Il cherche sans cesse à étonner le public. Et il y réussit.

Colette

Droits réservés

Née en 1873 à Saint-Sauveur-en-Puisaye, morte à Paris en 1954.

Colette a décidé de vivre librement, de s'exprimer et de célébrer sa manière de vivre. Elle a le génie littéraire, l'altruisme, l'intelligence et la volonté nécessaires pour devenir Grand Officier de la Légion d'honneur après trois mariages, deux divorces, des apparitions scandaleuses dans sa jeunesse et au moins une liaison lesbienne.

Sa mère lui enseigne la liberté, la franchise et un sens profond de la gentillesse humaine, de la beauté et de la nature. Elle épouse à 20 ans un charmeur amoral de la société parisienne, Willy. Il lui fait écrire deux séries de romans, les *Claudine* et les *Minnie* qu'il signe de son nom à lui. Lassée, Colette le quitte et commence une vie légère : liaison lesbienne, rôles choquants au music-hall, etc. Divorcée, elle écrit entre 1904 et 1910, sous le nom de Colette Willy : *Dialogues de bêtes*, *Les Vrilles de la vigne*, *L'Ingénue libertine*, *La Vagabonde*.

En 1912, elle épouse Henry de Jouvenel, codirecteur du *Matin*, où elle est critique littéraire. Durant la guerre, elle soigne des blessés et recevra la Légion d'honneur. Entre 1913 et 1920, elle écrit *L'Entrave*, *L'Envers du music-hall*, *Paix chez les bêtes*, *Les Heures longues*, *Dans la foule* et *Chéri*.

En 1923, elle quitte de Jouvenel, et publie *Le Blé en herbe*. En 1925, elle rencontre Maurice Goudeket, qu'elle épousera plus tard. Elle célèbre toujours la liberté féminine, fait scandale chez les bien-pensants et auprès de l'Église, mais ses livres ont un succès croissant : entre 1928 et 1934, elle publie *La Naissance du jour*, *La Seconde*, *Sido*, *Le Pur et l'Impur*, *La Chatte*, *Duo*.

Durant l'occupation allemande, elle se replie dans la Corrèze, où elle commence à noter ses souvenirs dans *Compte à rebours* et écrit *De ma fenêtre*, *Le Képi* et *Trois-six-neuf*.

Cette grande dame qui ne se plie pas aux règles de la bonne société reçoit bien des honneurs. Elle est élue à l'Académie royale de Belgique et reçue à l'Académie Goncourt qu'elle préside pendant longtemps. Elle est nommée Officier, puis Commandeur de la Légion d'honneur et finalement Grand Officier. Elle meurt en 1954, honorée par la République, mais rejetée par l'Église.

Château de Versailles, anonyme

PIERRE *Corneille*

Né à Rouen en 1606, mort à Paris en 1684.

On considère Pierre Corneille comme le père de la tragédie française. Il se situe dans ce qu'on nommera plus tard le classicisme. Dans ses tragédies, il met ses héros dans des situations où, quoi qu'ils fassent, ils perdent quelque chose d'essentiel au plan moral ou au plan du bonheur.

Bourgeois de Rouen, avocat qui n'exercera pas sa profession probablement à cause de sa timidité, il demeurera fonctionnaire royal pendant 34 ans. Mais ce qui l'intéresse, c'est d'écrire des pièces de théâtre. Sa première pièce, une comédie, est jouée à Rouen alors qu'il n'a que 17 ans, puis à Paris où elle remporte un grand succès.

C'est le début d'une longue carrière de dramaturge. Il s'essaie à la tragédie, mais, au début, réussit surtout en tant qu'auteur comique. Il structure bien ses pièces, campe bien ses personnages et les fait parler en excellents alexandrins.

Tout change en 1637, avec *Le Cid*, qui remporte un triomphe total. On découvre soudain en France ce que les Espagnols et les Anglais savaient depuis longtemps : le théâtre est un art, un puissant moyen de communication culturelle et sociale. Il en résulte un violent débat dans les milieux cultivés, la « querelle du Cid ». Les critiques de Corneille lui reprochent l'immoralité de son intrigue et s'indignent qu'il ne respecte pas les règles du théâtre classique. Bref, ils veulent réglementer, mais Corneille innove et veut rester libre de le faire.

La querelle se termine à son avantage, et il écrit coup sur coup plusieurs chefs-d'œuvre, puis, sa réputation assurée, quitte son emploi de fonctionnaire et va s'installer à Paris. Respecté, célèbre, il a un certain succès. Mais il est soumis à la concurrence d'auteurs plus jeunes comme Racine, qui lui aussi innove et prend peu à peu sa place auprès du public de l'époque. Il meurt, assez amer, en 1684. Sa dernière pièce date de 1672.

ALPHONSE *Daudet*

Archives départementales des Bouches-du-Rhône

Né à Nîmes en 1840, mort à Paris en 1897.

Alphonse Daudet vient du sud de la France. Il vit à Paris, mais son cœur reste en Provence. Il travaille avec Frédéric Mistral pour faire revivre la langue d'Oc, considérée comme un vulgaire patois par les Français du Nord. Dans ce qu'il écrit, il chante son amour pour la Provence et sa culture.

Il étudie à Lyon, puis va enseigner dans son cher Midi. Pourtant, comme tous ceux qui pensent, écrivent, peignent ou composent, il « monte » à Paris, comme un papillon attiré par la lumière. À 18 ans, il publie des poèmes qui plaisent à l'impératrice et lui valent un emploi de secrétaire auprès d'un demi-frère de l'empereur.

Aujourd'hui, on se souvient surtout de ses histoires de Provence, les *Lettres de mon moulin* et les *Contes du lundi*. Mais ses romans, ses pièces de théâtre et ses poèmes sont également bien reçus par le public. Il se veut réaliste et naturaliste mais est aussi romantique. Il est toujours simple, clair et très près de son lecteur. Ce qu'il écrit va droit au cœur : c'est comme un ami qui vous parle de choses que vous auriez vécues ensemble.

Il est patriote et conformiste sur le plan politique, mais il est aussi généreux et respectueux des soucis des autres. Il a donc des amis de tous les côtés, à partir des royalistes jusqu'aux socialistes, parmi les écrivains, les musiciens et les peintres. Parmi eux, citons Guy de Maupassant et Émile Zola. Il épouse une écrivaine qui vient elle aussi du Midi de la France.

ROLAND *Dorgelès*

Né à Amiens en 1885, mort à Paris en 1973.

Roland Dorgelès grandit dans la banlieue parisienne, fait l'École des arts décoratifs, devient journaliste et écrit des pièces de théâtre. En août 1914, il s'engage dans l'infanterie et fait l'expérience de la guerre des tranchées. Il passe ensuite à l'aviation. En 1918, il écrit son œuvre la plus marquante, *Les Croix de bois*, un témoignage sur les expériences terrifiantes des soldats sur le front. Il obtient le prix Fémina.

Peu d'écrivains ont su parler de la Première Guerre mondiale avec autant d'authenticité que Roland Dorgelès. Il a réellement vécu la guerre des tranchées, et il a mis son extraordinaire talent d'écrivain à profit pour la raconter avec un réalisme terrifiant. Pour beaucoup, l'horreur de la guerre est ineffaçable à cause de Dorgelès. En même temps, c'est grâce au roman *Les Croix de bois* que le nom de ce grand écrivain reste gravé dans la mémoire des lecteurs.

Jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, il voyage beaucoup, écrit, publie abondamment et entre à l'Académie Goncourt.

Correspondant de guerre en 1939-1940, il se réfugie dans le sud de la France pour se cacher des occupants allemands, qui l'ont mis sur la liste de leurs suspects. Il est témoin d'atrocités commises contre les résistants. Il en sort deux livres-témoignages : *Carte d'identité* (1945) et *Vacances forcées*, publié en 1985.

© Bettmann/CORBIS/MAGMA

Photo prise à Carentan en France en octobre 1945 dans un camp de prisonniers de guerre : jeunes allemands assistant à une lecture littéraire en vue de leur rééducation.

JOACHIM *du Bellay*

Bibliothèque Nationale, Estampes, Paris

Né au Château du Liré, Maine-et-Loire, en 1523, mort à Paris en 1560.

Né dans une famille d'officiers, de cardinaux et de diplomates, le jeune Joachim du Bellay vise d'abord la carrière militaire, puis décide d'entrer dans le clergé pour servir son oncle, qui est cardinal et diplomate. Étudiant, il rencontre de jeunes poètes de talent, dont Ronsard, qui devient son meilleur ami. Suivant les conseils de Ronsard, il va étudier à Paris. Grâce à Dorat, grand humaniste et maître d'études des deux amis, il découvre avec émerveillement la littérature de l'Antiquité gréco-romaine.

Du Bellay, Ronsard et d'autres jeunes poètes se groupent dans la « Pléiade ». Du Bellay écrit alors sa *Défense et illustration de la langue française* (1549). Il y propose une poésie avec de nouveaux mots simplifiés du vieux français ou venant du grec et du latin. Avec Ronsard, il propose aussi de remplacer les formes médiévales par celles de l'Antiquité : sonnet, ode lyrique, comédie, tragédie, etc. La poésie doit distraire, inculquer des valeurs et célébrer les grands personnages. Les idées de la *Défense* ont marqué la poésie de langue française jusqu'à nos jours.

Si le sonnet a été longtemps en vogue dans la littérature française, c'est dans une grande mesure grâce à du Bellay et surtout à *L'Olive*, 115 sonnets composés sur le modèle défini par Pétrarque, célèbre poète italien. Nous ne saurons jamais qui est la mystérieuse Olive, qui a inspiré tant de beauté.

Pendant quatre ans, du Bellay sert de secrétaire à son oncle, en mission diplomatique à Rome. D'abord enthousiasmé à l'idée de vivre au pays des poètes de l'Antiquité, il est vite déçu par la réalité de la cour du Pape. Il regrette son Anjou natal. Souffrant, déprimé, choqué par la décadence de Rome, il écrit *Les Antiquités de Rome*, un recueil de sonnets dans lesquels il oppose la gloire de la Rome antique et la Rome dissolue des papes. Dans les sonnets des *Regrets*, également écrits à Rome, il évoque avec émotion la France et l'Anjou.

De son vivant, du Bellay restait un peu dans l'ombre de Ronsard, mais il se distinguera toujours de son ami par le caractère intime de son œuvre. Il n'y a pas de doute que les écrits de du Bellay viennent du cœur.

Roger Vaughan Picture Library

ALEXANDRE *Dumas* (père)

Né à Villers-Cotterêt en 1802, mort à Puys, près de Dieppe, en 1870.

Si Alexandre Dumas n'avait pas existé, on aurait eu du mal à l'inventer. Si le général Dumas, son père, n'était pas mort quand le fils avait quatre ans, nous ne connaîtrions pas D'Artagnan, Athos, Porthos, Aramis, Milady, et même le Cardinal de Richelieu. *Le Comte de Monte-Cristo* n'aurait pas été écrit. Alexandre aurait fait des études, serait probablement devenu homme d'affaires ou avocat.

Mais son père meurt, et il doit travailler tout enfant comme clerc de notaire. Plus tard, puisqu'il écrit bien et avec facilité, il est engagé pour faire de petits travaux d'écriture dans les bureaux du Duc d'Orléans, à Paris.

Il en profite pour devenir écrivain. Il aime le théâtre et essaie d'écrire des vaudevilles, sans trop de succès, puis des tragédies dans le style de Shakespeare. En 1829, il réussit finalement à faire jouer une de ses pièces. Le succès de cette tragédie romantique lui donne les moyens financiers et l'énergie d'en écrire plusieurs autres, qui elles aussi remportent du succès.

Il se lance aussi dans la chronique historique, les récits de voyage et, enfin, les romans. Il s'associe à Auguste Maquet, professeur d'histoire. Ensemble, ils tracent le plan de romans historiques, dont les *Trois Mousquetaires*, *Vingt ans après*, *Le Vicomte de Bragelonne*, *Le Comte de Monte-Cristo*, *La Reine Margot*. Ceux-ci, encore très populaires, ont été mis à l'écran plusieurs fois sous diverses formes.

Il recrute des assistants pour l'aider à écrire et, en moins de dix ans, l'équipe produit, sous son nom, environ 80 romans, publiés d'abord en feuilletons dans les journaux, puis sous forme de livres qui se vendent fort bien.

Très engagé en politique, il participe à la guerre de libération de l'Italie contre l'Autriche. Il crée des journaux, un théâtre, voyage beaucoup, se bâtit un château, dépense énormément, s'endette, fait plusieurs fois faillite, reprend le dessus en écrivant de nouveaux succès et meurt à 68 ans chez son fils, Alexandre Dumas (fils), lui aussi écrivain à succès.

PAUL *Éluard*

Droits réservés

Né en 1895 à Saint-Denis, mort à Paris en 1952.

Paul Éluard, dans sa recherche poétique, participe d'abord au dadaïsme, puis au surréalisme. Communiste, il est avant tout poète. Il est aussi idéaliste, humaniste et relativement naïf.

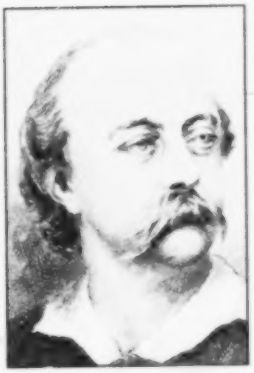
Mobilisé comme infirmier en 1914, il est témoin des horreurs de la guerre. Il en rend compte dans ses poèmes. Après la guerre, sa période dadaïste se traduit par des poèmes au titre significatif, comme *Les Animaux et leurs hommes, les hommes et leurs animaux*.

Il prend part à la fondation du mouvement surréaliste, puis disparaît pour faire le tour du monde. En 1926, il adhère au parti communiste en gardant sa liberté d'expression. Il publie de beaux poèmes d'amour comme « Capitale de la douleur » pour Gaia, jeune Russe qu'il a épousée en 1916, puis, après leur séparation en 1930, pour Maria Benz (« Nush »), qu'il rencontre en 1932 et qui l'inspirera au cours du reste de sa vie, par exemple pour le recueil de poésie intitulé *La Vie immédiate*.

Au parti communiste, on lui laisse sa liberté d'expression et il écrit alors des poèmes d'inspiration sociale et humanitaire. Sa réaction aux purges staliniennes durant les années 1930 le fait exclure du parti. Il reste très sensible aux problèmes sociaux et à la montée du nazisme. Cela se traduit dans les poèmes qu'il écrit alors, publiés dans les recueils *Les Yeux fertiles* (1936) et *Cours naturel* (1938), ainsi que dans l'essai *Donner à voir* (1939).

Pendant la Seconde Guerre mondiale, il prend une part active à la Résistance à l'occupation allemande. Il travaille en coopération avec Aragon dans l'édition clandestine et publie, en autres, *Poésie et Vérité* (dont le célèbre « Liberté »), *Les Sept poèmes d'amour et de guerre* et *Les Armes de la douleur*.

Après la Libération, il publie encore plusieurs recueils de poèmes, dont un poème triste après la mort de Nush dans *Le Temps déborde* (1947).



Bibliothèque Nationale, Paris

GUSTAVE *Flaubert*

Né à Rouen en 1821, mort à Croisset, près de Rouen, en 1880.

Gustave Flaubert fait partie, avec Balzac, des initiateurs du roman actuel. Réaliste et naturaliste, il demeure également romantique. Enfant, il voulait déjà être romancier. Il est le deuxième enfant d'une famille de six où trois enfants sont décédés. Il grandit dans l'ombre d'un frère en qui ses parents mettent tous leurs espoirs et qui sera médecin, comme son père. Gustave fait des études convenables, obtient son baccalauréat, et, sur ordre de son père, commence des études de droit, à Paris. Il réussit en première année mais, malade, il abandonne et revient à Rouen. Sa famille achète en 1844 une maison à Croisset, près de Rouen, où il passe sa convalescence. Désormais, il est libre d'écrire.

À Paris, il a fréquenté des groupes d'écrivains et d'artistes, noué quelques solides amitiés et commencé à écrire *L'Éducation sentimentale*, *La Tentation de Saint Antoine*, *Novembre*, etc. Après quelques œuvres de jeunesse, pour la plupart non terminées, il n'écrit que cinq ou six romans marquants.

Avant d'écrire, il fait toujours une recherche poussée, souvent aidé par d'autres. Puis, il écrit très soigneusement. Il lui faut plusieurs années pour écrire un roman. *Madame Bovary*, paru en 1856, fait scandale et lui vaut un procès pour atteinte à la moralité publique. Il gagne le procès et le succès du roman est assuré ! Il commence *Salammbô* en 1857, l'interrompt pour aller en Tunisie, puis le reprend et le publie en 1862. *L'Éducation sentimentale*, œuvre de jeunesse abandonnée, est entièrement refaite des années plus tard. Il ne terminera pas *Bouvard et Pécuchet*, pour lequel un jeune Maupassant l'aide dans sa recherche. Il le commence en 1872, l'abandonne, et le reprend en 1877. Il est exceptionnel qu'un écrivain fasse preuve de tant de minutie et soit si exigeant envers lui-même.

Basé à Croisset, il voyage beaucoup, fait des recherches, va souvent à Paris, écrit et publie. Mais il restera « l'ermite de Croisset » jusqu'à sa mort.

MARIE *de France*

Deuxième moitié du XIIe siècle

Site BNF

On sait fort peu de choses sur Marie de France : elle venait de l'Île de France, près de Paris. Elle vivait fort probablement à la Cour d'Angleterre, où tout le monde parlait la même langue qu'en France. Elle a dédié ses œuvres au roi et à la reine d'Angleterre. On ne sait même pas si elle était noble.

Ce qu'on sait, c'est qu'elle a écrit ses poèmes entre 1160 et 1190. Elle est donc l'écrivaine féminine francophone la plus ancienne dont on ait trouvé la trace. On sait aussi qu'elle était renommée et très appréciée à son époque.

Son œuvre principale, *Lais*, consiste en douze contes reprenant des légendes selon un format qui caractérise les bardes bretons. Le thème principal de leurs œuvres est l'amour, généralement chaste, et pas toujours légitime : les mariages étaient des arrangements entre familles où rien n'obligeait les époux à s'aimer. Marie de France chante sa foi chrétienne, qui se manifeste en un amour ouvert sur Dieu, les êtres humains et la nature. Son œuvre laisse peu de place au mystérieux et à la magie des contes celtes, sauf comme amorce de départ.

Elle a aussi écrit un recueil, *Fables* (entre 1167 et 1189), adaptant pour la première fois en français celles d'Ésope. Vers la fin de sa vie (1189), elle a aussi écrit un livre religieux sur le *Purgatoire de Saint Patrice* qui exprime l'angoisse du passage à l'autre monde.

Marie de France est une excellente conteuse. Ses vers chantent avec une tonalité qui rappelle les ménestrels bretons. Ils sont empreints d'émotion et de sensibilité, tout en restant sobres. Sa langue, différente du français actuel, est plus simple et compréhensible que celle du siècle précédent.

Par Louis Boulanger, 1837

VICTOR *Hugo*

Né à Besançon en 1802, mort à Paris en 1885.

Victor Hugo, géant de la littérature et de la politique française du XIX[e] siècle, reste vivant dans nos esprits. Des œuvres comme *Les Misérables* et *Notre-Dame de Paris* font encore vibrer le public, sous des formes diverses : réimpressions, bandes dessinées, films, œuvres musicales.

Tout jeune, il crée le Cénacle, haut-lieu du romantisme de l'époque. On le nomme Chevalier, puis Officier de la Légion d'honneur et Pair de France. Il est élu à l'Académie française avant d'avoir 40 ans.

Son œuvre est monumentale. En début de carrière, il écrit des poèmes romantiques, comme *Les Orientales*, des tragédies comme *Hernani*, ce qui donne lieu à une bataille célèbre entre romantiques et classiques. Puis, il écrit des romans comme *Les Misérables*, *Les Travailleurs de la mer*, où il défend la justice sociale, de grands poèmes philosophiques, comme *La Légende des siècles*, *La Fin de Satan*. Il écrit aussi des pièces courtes, des pamphlets politiques, surtout après son engagement politique, vers 1840, à la fin du règne de Louis-Philippe.

Élu député en 1848, il vote à droite et soutient Louis Napoléon Bonaparte pour la présidence de la République. Mais bien vite, il s'oppose à ce président qui veut être empereur. Il passe à gauche et le dit bien fort. Il veut le droit de vote pour tous, la liberté de presse, la fin de l'esclavage. Napoléon III l'exile. Il reste obstinément hors de France pendant 19 ans, publiant sans arrêt des pamphlets, des poèmes et des romans attaquant l'Empereur « Napoléon-le-petit », alors qu'il glorifie son oncle, Napoléon I[er].

En 1871, il revient d'exil après l'avènement de la III[e] République. On le nomme sénateur. Il vote pour la liberté d'expression, les droits des travailleurs, etc. Six cent mille personnes défilent sous sa fenêtre à l'occasion de ses 80 ans. Trois ans plus tard, à sa mort, l'État lui fait des funérailles nationales.

JEAN *de La Fontaine*

Né à Château-Thierry en 1621, mort à Paris en 1695.

Bibliothèque Nationale de France

La Fontaine est connu surtout pour ses fables, inspirées d'Ésope. Son génie est dans la forme et la musique de ces vers qui lui ont assuré une place importante dans la littérature française. Il est moins connu pour ses contes et poèmes divers.

On sait beaucoup de choses sur lui, mais sait-on vraiment qui il est ? Son esprit d'observation, sa sensibilité, son art, son mélange d'humour et d'émotion en font un poète unique. À examiner son œuvre et sa vie, on se trouve devant une énigme. Est-il léger, préoccupé d'abord de lui-même, ou bien cache-t-il une âme anxieuse, inquiète du malheur des autres et désireuse de les aider ?

Fonctionnaire royal peu assidu, il adore écrire et le fait avec soin. Mal à l'aise dans son rôle de bourgeois de province, marié à une femme trop jeune et trop riche, il la délaisse pour aller vivre à Paris parmi les gens de la noblesse, cherchant à profiter de leur générosité. Ce n'est pas un portrait flatteur.

Mais il est loyal envers ses amis, dont Racine, et envers ses protecteurs. Il s'attache à Mme de La Sablière, dont il fréquente longtemps le salon avant de vivre chez elle. Le discours de La Fontaine à son entrée à l'Académie française est dédié à cette compagne de plusieurs années.

Il veut enseigner la morale aux jeunes. Ses fables, lues et récitées depuis par des milliers et des milliers d'enfants, en témoignent abondamment. Il est d'une nature inquiète, mais droite : il ne plie pas sous la défaveur du roi, qui le fait attendre cinq ans après son élection avant d'être reçu à l'Académie française en 1684.

Il a constamment des problèmes financiers et essaie d'y faire face de son mieux. La question reste ouverte : papillon léger attiré par la lumière des cercles littéraires de Paris ou abeille laborieuse, loyale envers ses amis, fidèle à sa parole et soucieuse du bien public ?

Bibliothèque Nationale, Estampes, Paris

LOUISE *Labé*

Née vers 1524 à Lyon, morte dans les Dombes, près de Lyon, en 1566.

Fille et épouse de cordier, surnommée « la belle cordière », Louise Labé nous offre un exemple frappant de femme libérée. Son père, impressionné par son intelligence et sa beauté, lui paie des études exceptionnelles. Elle apprend le latin, l'italien, le grec ancien et la littérature, surtout la poésie. Elle apprend à jouer du luth, à monter à cheval comme un homme et à se battre à l'épée.

Elle n'est pas à sa place dans la confrérie des cordiers. Mais les mariages d'alors sont des arrangements entre familles plutôt que des affaires d'amour. Louise se libère. Elle participe à la vie culturelle de Lyon, très active à l'époque et rencontre d'autres poètes. Ils forment un groupe, l'École lyonnaise, bientôt connu dans tout le pays. Ce groupe de poètes reste en contact avec la Pléiade de Ronsard.

Louise Labé aime Olivier de Magny, qui ne le lui rend guère. Elle exprime une grande sensualité dans ses sonnets et ses odes, formes qu'elle maîtrise à la perfection. Elle célèbre le corps de l'homme, ses qualités amoureuses et les émotions d'une femme amoureuse. Elle prend une attitude féministe, comme bien des femmes cultivées de son époque. Nous ne saurons jamais si ses poèmes traduisent ses expériences ou ses rêves. Louise réclame pour les femmes la liberté de pensée et de parole dans tous les domaines, y compris l'amour, et le droit à une éducation égale à celle des hommes. Elle devient célèbre et ses œuvres commandent le respect. En 1555, elle est la première femme et le seul écrivain à obtenir une autorisation royale de publier ses poèmes à Lyon.

Vers la fin de sa vie, elle se retire paisiblement dans la ferme qu'elle possède dans les Dombes, au nord-est de Lyon.

ALPHONSE *de Lamartine*

Document de la Comédie-Française

Né près de Mâcon en 1790, mort à Paris en 1869.

Lamartine est vu comme un symbole du romantisme. On l'impose aux lycéens français et, bien sûr, ils se dépêchent de l'oublier après leur diplôme. Puis ils le retrouvent, bien plus tard, et apprécient la musique des vers et le romantisme plein d'émotions de l'auteur, avec ses paysages sauvages au bord de lacs embrumés ou dans des bois profonds.

Lamartine fait encore rêver. Vingt ans après Chateaubriand, il participe à la transition entre le XVIII[e] et le XIX[e] siècle. Comme lui, il combine politique et littérature. L'un fait de la prose, l'autre écrit en vers. Ce sont tous les deux des nobles de province, royalistes, influencés par les Encyclopédistes mais opposés à la violence de la Révolution. Après la chute de Napoléon, Lamartine s'engage dans la garde de Louis XVIII, puis, comme Chateaubriand, il est nommé diplomate en Italie. En 1829, il est élu à l'Académie française. Après deux amours de jeunesse qui lui inspirent de très beaux poèmes, il épouse une jeune anglaise et se rend en Orient avec elle et sa fille Julia, qui y meurt de la typhoïde, ce qui l'affecte profondément.

C'est entre 1820 et 1839 qu'il publie ses meilleurs poèmes. Ses œuvres prennent très tôt une orientation politique et humaniste. Il est contre la peine de mort, pour la suppression de l'esclavage, en faveur de l'égalité et de la liberté. Peu à peu, il devient républicain. Il est élu député et le restera très longtemps. Il n'adhère à aucun parti. Lors de la révolution de 1848, il est ministre des Affaires étrangères. Mais, déçu, il se retire. Écarté par Napoléon III, confronté à de graves difficultés financières, il essaie de rétablir son équilibre en publiant des poésies de moindre qualité. Il meurt, presque ruiné, en 1869.

Site Internet de la Guinée

CAMARA *Laye*

Né en 1928 à Kourassa, en Guinée, mort à Dakar, au Sénégal, en 1980.

Camara Laye vient d'une famille d'artisans guinéens. Il acquiert les connaissances nécessaires pour s'engager dans la profession familiale traditionnelle mais en utilisant des techniques modernes et devient ingénieur-mécanicien. Rien ne le destine apparemment à devenir un des plus célèbres auteurs francophones africains. Il n'écrit que quelques romans et poèmes, mais avec grand talent. Il exprime son vécu avec émotion et honnêteté.

Pendant ses études en France, il écrit *L'Enfant noir*, roman fortement autobiographique, dans lequel il raconte son enfance africaine. Il le publie en 1953. Il a 25 ans. Le public français est enthousiasmé, mais d'autres écrivains africains lui reprochent de ne pas parler le langage amer de l'anticolonialisme de l'époque. Selon eux, l'image de bonheur qui ressort de son roman ne reflète pas l'Afrique de l'époque, opprimée par la colonisation et le racisme.

L'Enfant noir est traduit en plusieurs langues. Un autre roman le suit de près, *Le Regard du roi* (1954).

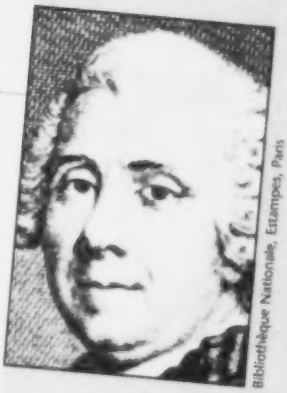
En 1956, il retourne en Guinée comme haut fonctionnaire de l'Information. Il reste dans la fonction publique jusqu'en 1960, lors de l'indépendance et du « non » de la Guinée à l'Union française. Mais il refuse de se plier à la dictature de Sékou Touré, le premier président de la Guinée.

Déçu, il quitte son pays pour devenir chercheur à l'Institut français d'Afrique noire à Dakar, au Sénégal. Là, il publie *Dramouss* (1966), la suite de son premier roman. Dans ce nouveau roman, il prend une position anticolonialiste et critique vivement Sékou Touré. Il écrit aussi de la poésie, dont « À ma mère », très beau poème souvent récité, célébrant la femme noire.

Finalement, en 1978, il publie, après une recherche très poussée, une saga sur l'épopée de Soundiate, empereur du Mali au XIII^e^ siècle, intitulée *Le Maître de la parole*.

PIERRE CARLET DE CHAMBLAIN *de Marivaux*

Né à Paris en 1688, mort à Paris en 1763.


Bibliothèque Nationale, Estampes, Paris

Marivaux est connu surtout pour ses comédies. À partir de 1721, il en écrit plus de trente en une vingtaine d'années. Il y critique la société et les gens au pouvoir, sous des apparences de comédie légère. *Le Jeu de l'amour et du hasard* en est probablement l'exemple le plus connu.

Malgré son nom imposant, Pierre Carlet de Chamblain de Marivaux, il n'est pas noble. Son père l'envoie étudier le droit à Paris, mais il abandonne très vite, se mêle aux journalistes de l'époque et fréquente les salons à la mode. Il prend le parti des modernes dans la querelle entre écrivains anciens et modernes. Il amuse les spectateurs par ses comédies légères, dans lesquelles il souligne très adroitement les défauts de la société. La censure est peut-être moins sévère que du temps de Molière et il a moins à souffrir de la colère des grands de la cour.

En même temps, il écrit des romans réalistes et des articles dans diverses revues. Après 1741, élu à l'Académie française, il ne produit plus de comédies ni de romans. Il se consacre à la philosophie.

Les comédies de Marivaux restent populaires encore aujourd'hui. On désigne par « marivaudage » une attitude comique sans profondeur, et on entend aussi le verbe « marivauder ». Les pièces de Marivaux peuvent être vues comme un divertissement ou comme une critique de la société dont il était un fin observateur.

Site Internet *Bolinay Verlag*

ROGER *Martin du Gard*

Né à Neuilly-sur-Seine en 1881, mort à Paris en 1958.

Roger Martin du Gard est un témoin important de la première moitié du XX^e siècle. Archiviste de profession, il n'écrit qu'après une recherche historique rigoureuse. Il cherche avant tout la vérité et ne se sert pas de ses personnages comme porte-parole personnels. Il affirme qu'il n'exprime que des opinions, et non des convictions. Dès le début de sa carrière, il se joint au mouvement de recherche littéraire de la *Nouvelle Revue Française* (NRF).

Martin du Gard est profondément choqué par la barbarie de la Première Guerre mondiale dont il a vu les effets de près, même s'il n'a pas combattu dans les tranchées. Il est d'un pacifisme profond, attaché aux idéaux démocratiques et humanitaires.

Son œuvre majeure, *Les Thibault*, est une fresque de la vie de deux familles entre 1904 et 1918. Il en fait le plan en 1920, et le publie en huit tomes entre 1922 et 1940. Le septième, *L'Été 14*, est un chef-d'œuvre. *Jean Barois*, écrit avant 1914, décrit les difficultés d'un libre penseur dans un milieu catholique. Ses autres romans, essais et pièces de théâtres sont moins connus. Ses œuvres éveillent un écho profond auprès du public entre les deux guerres. En 1937, il reçoit le prix Nobel de littérature.

Pendant la Deuxième Guerre mondiale et l'occupation allemande en France, il se réfugie dans le sud, près de Toulouse. Son dernier roman, inachevé, *Souvenirs du Lieutenant-colonel de Maumort* commencé en 1941, est publié en 1983. C'est une illustration tragique de la France occupée par les troupes allemandes en butte à une Résistance insaisissable.

GUY *de Maupassant*

Dessin de E.B.

Né près de Dieppe en 1850, mort à Passy, près de Paris, en 1893.

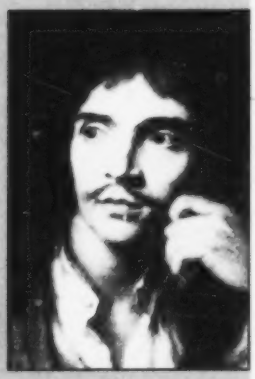
Guy de Maupassant, grand spécialiste de la nouvelle, écrit aussi des romans et des poèmes. Sa philosophie est triste, axée sur la jouissance de la vie en attendant le pire. Sa carrière d'écrivain dure à peine dix ans. Malade, déprimé, il produit peu durant les trois dernières années de sa vie et meurt dans un asile psychiatrique.

Il naît en Normandie dans une famille noble. Peu après la naissance de son frère, son père part pour Paris, abandonnant femme et enfants. Maupassant vit alors dans un certain bonheur avec les fils de paysans et de pêcheurs, ce qui donne à son œuvre un fond d'amour des gens simples et de la nature.

Sa mère met ses fils dans une école religieuse stricte. Guy se rebelle, est expulsé, passe au Lycée de Rouen, obtient son baccalauréat et commence ses études de droit à Paris, où il retrouve son père. Mobilisé en 1870, il constate la stupidité de la guerre. Deux ans après, démobilisé, sans argent, il abandonne ses études et devient fonctionnaire aux ministères de la Marine, puis de l'Éducation.

Depuis son adolescence, il écrit, dirigé par Flaubert, ami de la famille. Flaubert n'est pas un maître facile. Il est très exigeant et fait de Maupassant un grand écrivain. Comme tout adolescent, Maupassant commence par des poèmes, bien faits mais sans plus. Il passe alors aux contes et aux nouvelles, puis au roman. Flaubert l'introduit dans un cercle d'auteurs et d'artistes, amis de Zola : Huysmans, Daudet, les Goncourt, etc. En 1875, il publie un conte qui a quelque succès. Il devient célèbre en 1880 avec sa nouvelle *Boule de Suif*.

Il quitte alors le ministère, devient journaliste et écrivain et va de succès en succès avec ses nouvelles, publiées régulièrement dans la presse, et ses romans, qui se vendent bien. Mais la maladie ne lui laisse pas de répit et il meurt à 43 ans. Il nous laisse de fort belles nouvelles, certaines très tristes et d'autres plus aimables et gentilles, mais toutes d'une grande mélancolie.



Portrait

(JEAN-BAPTISTE POQUELIN) *Molière*

Né à Paris en 1622, mort à Paris en 1673.

Jean-Baptiste Poquelin, dit Molière, est, pour la comédie, ce que Corneille et Racine sont pour la tragédie. Son œuvre est un exemple brillant de ce qu'on appellera plus tard le classicisme. Auteur, acteur et administrateur de sa troupe de théâtre, il manie vers et prose avec génie et distrait le public depuis trois siècles et demi.

Issu d'une famille d'artisans (son père était tapissier ordinaire du roi), il aurait pu devenir avocat ou hériter de la charge paternelle. Mais il choisit de vivre dans le théâtre et pour le théâtre.

À 21 ans, il s'associe aux Béjart, famille de comédiens, pour créer une troupe qui fait faillite rapidement. Ils quittent alors Paris et rayonnent dans le sud du pays. Ils reviennent à Paris en 1658 et jouent devant la cour du roi. À cette occasion, Molière interrompt une tragédie ennuyeuse pour le roi, et la remplace spontanément par une comédie de son cru qui fait rire le roi. Forte de ce succès, la troupe s'installe à Paris. Elle joue des pièces écrites par Molière et va de succès en succès.

Après *Les Précieuses ridicules* viennent *L'École des femmes*, *Le Misanthrope*, *L'Avare*, *Le Bourgeois gentilhomme* et bien d'autres. *Le Malade imaginaire* sera sa dernière pièce. Molière organise les fêtes du roi pendant un certain temps. En 1665, la troupe devient la «Troupe du Roy». Mais ses ennemis lui créent des ennuis sérieux – ennemis qu'il s'est faits en les ridiculisant sur la scène : dévots, hypocrites, médecins, gens de lettres, comédiens rivaux.

À l'âge de 40 ans, Molière épouse Armande Béjart, qui en a 20. À 51 ans, épuisé, malade, il meurt sur scène, en jouant *Le Malade imaginaire*. On l'enterre clandestinement, car les gens de théâtre étaient alors excommuniés. Sa troupe continue à jouer ses pièces. Elle est devenue la Comédie-Française, parfois appelée «la maison de Molière» et dont il est considéré comme le fondateur.

CHARLES *de Montesquieu*

Né à La Brède, près de Bordeaux, en 1689, mort à Paris en 1755.

Bibliothèque Nationale, Paris

Au milieu du XVIII[e] siècle, la manière de penser change en Europe avec la diffusion de l'*Encyclopédie* de Diderot et les écrits de Voltaire et de Montesquieu.

Dès l'enfance, la vie de Montesquieu est extraordinaire. Son père, magistrat au parlement de Bordeaux, esprit libre, lui donne un mendiant comme parrain, pour qu'il n'oublie jamais les pauvres. À 25 ans, il est élu au parlement de Bordeaux. À 26 ans, il est président à mortier (sorte de juge suprême). Il connaît les lois, l'histoire, les sciences, la géographie du monde depuis l'Antiquité. En 1720, un quart de siècle après l'expulsion des protestants, il se marie avec une calviniste. De ses connaissances, il tire des pensées originales et les exprime. De son vivant, on l'écoute, en Prusse et en Russie. On s'en inspire dans la constitution des États-Unis, et au début de la Révolution française.

Montesquieu publie en 1720, sans nom d'auteur, en Hollande, des *Lettres persanes* dans lesquelles un voyageur venu de Perse exprime sa surprise devant les mœurs de la société française et le gouvernement royal. Apparemment naïves, ces lettres critiquent vivement le système en place. En fait, on sait bien qui les a écrites. Elles remportent un grand succès.

Plus tard, dans *De l'Esprit des lois* (1748), Montesquieu formule une théorie de gouvernement libéral et responsable. Il analyse les divers modes de gouvernement dans différents contextes et propose une autre forme de gouvernement. *De l'Esprit des lois* connaît un succès immédiat. La censure royale l'interdit.

Élu en 1728 à l'Académie française, malgré l'opposition du roi, il y est mal reçu et n'y va pas souvent. Il voyage beaucoup et on lui demande conseil hors de France, où ses idées ne sont pas populaires. Il meurt en 1755. Seul Diderot, parmi les gens de lettres, assiste à son enterrement.

Portrait d'Eugène Lamy, 1841

ALFRED *de Musset*

Né à Paris en 1810, mort à Paris en 1857.

Léger, ironique et charmeur, Alfred de Musset est le poète de la jeunesse, de la femme, de l'amour. Après quelques pas dans le cercle de Victor Hugo, il le quitte ou est rejeté : il ne ressemble pas aux romantiques qui chantent des amours torturés et expriment des idées grandioses. Pourtant, il est émouvant et ses poèmes ont du succès. Beau garçon, il évolue dans un milieu de gens riches où il plaît aux femmes : un dandy[1] charmeur plutôt qu'un romantique.

Il fait des tentatives d'écriture théâtrale. Sifflé à l'unique représentation de sa première pièce, blessé dans son orgueil, il décide d'écrire ses pièces pour qu'elle soient lues et non jouées. Quinze ans plus tard, on commence à les jouer au théâtre, et elles connaissent toujours du succès.

Il vient d'une famille aisée. Ses parents, cultivés et sensibles, sont indulgents envers lui. Le jeune Alfred, très bon élève, veut être poète ou dramaturge : « Je serai Shakespeare ou Schiller », dit-il. Il abandonne des études de droit et de médecine et se rebelle contre un emploi imposé par son père. À la mort de ce dernier, il peut enfin se consacrer au théâtre et à la poésie.

Il rencontre Aurore Dupin (George Sand) en 1833 et c'est le grand amour. Leur liaison dure moins de deux ans et se termine mal. Il en sort assez brisé et ne prendra plus jamais l'amour au sérieux. Il écrit ses meilleures œuvres entre 1833 et 1837, inspiré par son amour pour George Sand.

Il est élu à l'Académie française en 1852. Il meurt, presque ignoré, en 1857.

1 Dandy : homme à l'élégance trop recherchée

MARGUERITE *de Navarre*

Bibliothèque Nationale de France

Née à Angoulême en 1492, morte à Odos-en-Bigorre, près de Tarbes, en 1549.

Vivant à l'aube de la Renaissance en France, Marguerite de Navarre a une grande influence sur son frère, roi de France, François Ier. Cultivée, elle a lu les auteurs grecs et latins et est profondément chrétienne. Elle est ouverte aux propositions de la Réforme, laquelle a donné lieu à la religion protestante. Elle défend à plusieurs reprises des écrivains menacés par la censure de l'Église.

Après avoir atteint la trentaine, l'âge mûr à cette époque, elle publie des œuvres à caractère religieux. Elle y combine des idées inspirées de la Réforme, d'autre tirées de Platon et d'autres philosophes antiques, avec une grande sensibilité et une foi profonde.

Reine de Navarre par un second mariage en 1529, elle quitte la cour de France, cesse de se mêler de politique, mais continue à écrire des poèmes et des chansons à thèmes religieux. L'Église attaque son *Miroir de l'âme pécheresse*, mais son frère, le roi, intervient en sa faveur.

En 1542, elle commence un ouvrage en prose, *L'Heptaméron* (les sept journées), sur le modèle du *Décaméron* de Boccace, écrivain italien du siècle précédent. Elle devient la première auteure de nouvelles en français. Dans *L'Heptaméron*, des pèlerins isolés dans une ville des Pyrénées se distraient en se racontant des histoires « vraies » et en échangeant leurs réactions quand le conteur a terminé. Marguerite de Navarre meurt avant d'avoir fini, mais nous avons quand même 72 histoires.

En 1547, elle rassemble toutes ses œuvres sous le titre de *Marguerites de la Marguerite des princesses*. Ce volume contient des poèmes légers et des chansons, sans idées religieuses ou morales, qui donnent une dimension tout à fait terre à terre à Marguerite de Navarre et sont fort agréables à lire et à réciter.

Nous pouvons donc lire à peu près tout ce que cette femme exceptionnelle a écrit. À la fin du XIXe siècle, un chercheur, Abel Lefranc, a publié de nouveau l'ensemble de ses œuvres.

Photographie de Henri Manuel

ANNA *de Noailles*

Née à Paris en 1876, morte à Paris en 1933.

Anna de Noailles est poète jusqu'au bout des doigts, travaillant la langue avec une maîtrise absolue, sensible, musicienne, sincère dans son expression. Enfant, puis adolescente, elle lit beaucoup. Elle admire les anciens poètes, les parnassiens[1] et Victor Hugo. Ses poèmes auront donc toujours une forme assez conventionnelle.

Anna de Noailles est une aristocrate quelque peu éloignée des gens du commun. Ses racines sont en Grèce et en Roumanie. Elle est élevée en France dans des institutions privées. Plus tard, elle fréquente la société riche de la Belle Époque. Elle voyage librement dans le luxe, abritée des tensions sociales et des horreurs de la Première Guerre mondiale, qu'elle traverse presque sans la voir.

Dans ses poèmes, elle traite de thèmes éternels : l'amour, la joie de vivre, la volupté, la fougue des sentiments et les ardeurs de la jeunesse. Au moment où elle se sent plus vieille et malade, elle prend pour thèmes la souffrance et la sensibilité, puis l'angoisse devant la maladie et la mort.

Depuis Rutebeuf, au XIII[e] siècle, nombreux sont les poètes qui ont abordé ces thèmes. Elle aurait pu devenir une simple imitatrice des poètes du temps passé. Mais sa poésie est personnelle. Sa grande maîtrise de la langue et son originalité dans l'art de traiter ses thèmes en font une véritable artiste.

Elle est encore très jeune quand elle est élue à l'Académie royale de Belgique. Un peu plus tard, elle reçoit le grand prix de littérature de l'Académie française. Elle est la première femme à devenir Commandeur de la Légion d'honneur.

1 Les parnassiens font partie d'un mouvement littéraire, le Parnasse, qui vise la perfection dans la forme, « l'art pour l'art », en quelque sorte.

CHARLES *d'Orléans*

Né à Paris en 1394, mort à Blois en 1475.

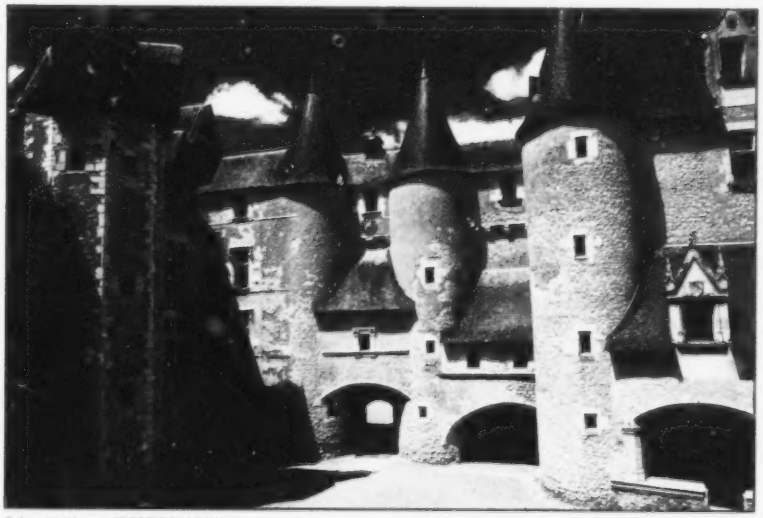
Contemporain de Villon et souvent protecteur de ce dernier, Charles d'Orléans est riche, respecté, presque intouchable au plan politique, petit-fils de roi, duc d'Orléans et chef de guerre. Très cultivé, sensible et tolérant, il lit et écrit beaucoup.

Sa jeunesse n'est pas facile. À l'âge de 13 ans, il fait le serment à sa mère, mourante, de venger son père, assassiné par les hommes du duc de Bourgogne. Sa première femme, une cousine germaine de son âge, qu'il épouse à 14 ans, meurt un an après leur mariage. On le remarie avec une enfant de 11 ans. Il en a 16.

Il part alors en guerre pour venger son père. Cinq ans plus tard, sa seconde femme meurt et il est fait prisonnier par les Anglais. Il passe 25 ans en Angleterre en tant que prisonnier de guerre. Là, «écolier de mélancolie», il écrit des poèmes où il pleure sa patrie et son épouse morte. Il puise une profonde inspiration dans sa captivité. Il étudie, il écrit, il apprend l'anglais et il compose des poèmes, dont la *Complainte de France* (1433).

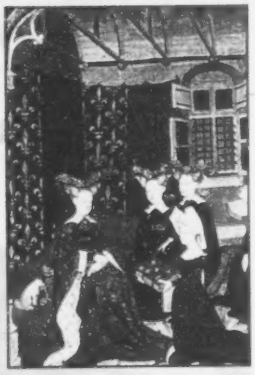
Libéré, il tente sans succès de mettre fin à la guerre entre la France, la Bourgogne et l'Angleterre. Il décide ensuite de se consacrer à la poésie. Il réunit quelques amis qui partagent ses goûts et se retire dans son château de Blois où il passe les quinze dernières années de sa vie dans une grande tranquillité. Il reçoit les beaux esprits et les poètes, dont Villon. Il se sait poète et écrit en français et en latin.

En 1444, il reprend et complète la *Complainte de France*, écrite en captivité. Il ajoute des poèmes chantant l'amour courtois et la mélancolie de se sentir vieillir. Sa poésie, nourrie au début par une vie de dangers et de souffrances, est toujours sincère et simple. Ses vers chantent dans une langue relativement moderne et très pure.



© Jeremy Horner/CORBIS/MAGMA

Château de Blois



British Museum

CHRISTINE *de Pisan*

Née à Pise, en Italie, en 1363 ou 1364, morte en 1430.

Christine de Pisan est une des rares femmes à contribuer activement à la littérature de son époque. Très jeune, elle assume la responsabilité de sa famille. Elle devient veuve à 25 ans. Son père meurt l'année suivante. Il lui faut assurer l'existence de ses trois enfants, de sa mère et d'une nièce. Elle choisit alors de gagner sa vie en composant pour les seigneurs des poèmes sur commande. Elle fait donc de la littérature un métier rémunéré, ce qui est tout à fait inhabituel pour une femme de son époque.

Son œuvre comprend des ballades, des « dicts » et des débats allégoriques, où elle fait preuve d'un grand talent au plan de la forme et du contenu.

Intelligente, courageuse et déterminée, elle entreprend de défendre la cause des femmes dans une société dominée par les hommes. Elle produit des œuvres en prose à la défense de la femme. Elle s'implique en politique tout au long de sa vie.

Elle est, comme une grande partie de ses contemporains, profondément chrétienne. Après une longue retraite dans le couvent où sa fille est religieuse, elle écrit un long poème à la gloire de la toute jeune Jeanne d'Arc, qui vient en aide au roi Charles VII.

Rappelons-nous que l'époque est remplie de bouleversements. Christine de Pisan naît dix ans après la Peste Noire qui a emporté la moitié de la population de la France et en a presque détruit la trame sociale. Des villes entières sont presque complètement vidées. Les campagnes sont dépeuplées, l'agriculture ruinée. Des bandes de brigands affamés courent les chemins. La guerre de Cent Ans continue.

Christine de Pisan, qui dans sa vie personnelle fait face à de sérieuses difficultés, s'appuie sur sa foi et son talent pour nous laisser une œuvre abondante, très intéressante à lire maintenant, presque six siècles plus tard, tant à cause de sa poésie que de son témoignage d'une époque tragique.

JACQUES *Prévert*

Droits réservés

Né en 1900 à Paris, mort à Omonville-la-Petite, en France, en 1977.

Prévert ressemble un peu à Cocteau : joie de vivre, critique sociale, non-conformisme, génie. Mais c'est dans un milieu modeste que débute sa carrière de poète. Prévert est le fils d'un bourgeois bohème et déchu, épris de théâtre, passionné de justice sociale et d'une mère venue du peuple, généreuse et aimant la vie. Son frère aîné Jean meurt de la typhoïde à 17 ans. Il forme alors équipe avec son petit frère Pierre.

Il déteste l'école et la quitte à 14 ans. C'est la guerre. Il s'engage dans la marine. Mais il est puni et en prison plus souvent que sur le pont. Libéré du service en 1922, il va dans les librairies, rencontre des écrivains, découvre le surréalisme naissant, sans s'y joindre. Il déteste les règles, même celles qu'il nie. Il est sensible, aime les enfants, les fleurs et les petits oiseaux. Son idéal de justice sociale, sa bonté et sa joie naturelle se heurtent aux injustices. Il se rebelle à sa façon, par la poésie. Il sera lu et récité par des centaines de milliers d'enfants dans les écoles qu'il détestait.

En 1928, avec son petit frère, il se lance dans le cinéma. Jacques est scénariste, Pierre metteur en scène. En 1931, un jeune hongrois, Joseph Kosma, met ses poèmes en musique. Bientôt, on fredonne un peu partout « La pêche à la baleine », « Barbara » et « Les feuilles mortes ». Prévert écrit aussi les scénarios de nombreux chefs-d'œuvre du cinéma, et ne cesse de voir grandir sa réputation de poète pas-comme-les-autres. En 1945, un éditeur rassemble ses poèmes dans *Paroles*. Puis viennent *Contes pour enfants pas sages* et *Histoires*. Il continue à s'exprimer par le cinéma, le dessin animé et la poésie. En 1948, il émigre en Provence, où vit son ami Picasso. Il publie *Spectacle*, *La Pluie et le Beau Temps*, *Histoires et d'autres histoires* et, en 1973, *Eaux-fortes*.

Droits réservés

RAYMOND *Queneau*

Né en 1903 au Havre, mort à Paris en 1976.

Queneau écrit en vers libres et en prose. Plutôt que de se plier aux règles du langage, il réinvente la langue, hors du commun, crée ses propres règles et fait fonctionner le tout.

Venu de Normandie pour étudier la philosophie à Paris, il se joint à André Breton, Robert Desnos et Paul Éluard pour fonder le mouvement surréaliste. Puis il quitte le mouvement pour préserver son indépendance, le jugeant trop rigide. Il commence une recherche sur « les fous littéraires » et se lance dans le nouveau roman. Son premier succès est un roman imprégné de surréalisme : *Chêne et Chien*, paru en 1932. Il publie plusieurs romans dans les années 1930 et 1940, mais ne commence à être vraiment reconnu qu'avec *Exercice de style* (1947) et surtout *Zazie dans le métro* (1959). Avec un groupe d'amis, il crée en 1960 un nouveau mouvement littéraire, l'Oulipo (Ouvroir de littérature potentielle), dont le nom est un défi de l'absurde lancé au rationalisme du moment.

En plus d'être innovateur en écriture, il évalue des manuscrits chez un grand éditeur et se lance dans la réforme de l'orthographe. C'est aussi un grand rieur, pince-sans-rire, mais il est en même temps complexe, d'une grande timidité, vulnérable et généreux, ouvert aux innovations proposées par les autres. Il est fasciné par les mathématiques et s'en sert dans son mode d'écriture. Il est pessimiste, humoriste, sceptique en tout et passionné par la recherche et le savoir.

La langue et l'écriture sont pour Queneau un champ d'expérimentation continue. Il innove, essaie, corrige, revient et modifie sans cesse. Ce qui l'intéresse, c'est à la fois la modification, l'amélioration et le processus selon lequel on modifie et améliore. Il se passionne pour la tâche que lui a confiée Gaston Gallimard : une nouvelle encyclopédie dans le cadre de la collection « La Pléiade ».

Vers la fin de sa vie, il publie plus de poèmes que de prose, avec *Courir les rues* (1967), *Battre la campagne* (1968) et *Fendre les flots* (1969).

JEAN *Racine*

Né à La Ferté-Milon en 1639, mort à Paris en 1699.

Portrait attribué à De Troy

On peut dire que Racine est en même temps l'héritier et l'adversaire de Corneille. Il a 34 ans de moins que lui. En avance sur son temps, il est l'un des grands poètes classiques et est considéré comme le plus grand auteur de tragédies en français.

Sa vie contraste fortement avec son œuvre. Bourgeois de province, orphelin à quatre ans, il est recueilli par ses grands-parents, élevé dans une religion stricte et destiné à l'Église. Mais il veut être poète et dramaturge. Il rompt avec famille et religion et mène à Paris une vie de débauche, sans grande loyauté envers ses amis, ni trop de respect pour la parole donnée. Il cherche le soutien des grands en leur dédiant des poèmes flatteurs. Molière lui propose de jouer ses tragédies. Il a alors 24 ans. Peu après, sans scrupule, il confie ses pièces aux concurrents de Molière. C'est la brouille. Sa révolte s'accentue.

Les tragédies de Racine apportent des innovations au classicisme. Parfaitement construites, elles mettent en scène des personnages confrontés à de graves problèmes humains. La morale intervient peu, contrairement à ce que l'on voit dans les tragédies de Corneille.

Ses vers écrits en alexandrins sont à la fois musicaux et éloquents. Ses pièces obtiennent pendant dix ans des succès qui éclipsent d'autres dramaturges, dont Corneille, qu'il ne respecte guère.

Mais son mode de vie lui crée des ennemis. Par conséquent, *Phèdre* échoue lamentablement en 1677. Ses ennemis ont loué la salle de représentation. La pièce est jouée devant une salle vide et la critique est féroce.

Racine renonce au théâtre. Il se marie et a sept enfants. Il revient à la religion. Des protecteurs haut placés le font nommer historiographe royal, puis gentilhomme ordinaire du roi. Puis il se remet à écrire des tragédies, différentes des précédentes, morales et destinées à l'éducation des jeunes filles de bonne famille. Elles remportent beaucoup de succès, surtout à la cour du roi.

Droits réservés

ARTHUR *Rimbaud*

Né à Charleville en 1854, mort à Marseille en 1891.

Rimbaud est un être à part, mystérieux et déroutant. Il n'écrit que des poèmes et n'a pas l'intention de les publier. C'est par hasard qu'il en laisse publier quelques-uns. Les autres l'ont été contre son gré par d'anciens amis, alors qu'il avait rompu avec sa vie de poète.

Ceci est vrai pour « Le Dormeur du Val » qu'il trouve sans valeur, tout de suite après l'avoir écrit. C'est aussi le cas pour les recueils *Illuminations* et *Voyage en Enfer*, écrits en contrepoint de son aventure avec Verlaine et publiés plus tard par ce dernier.

Rimbaud, jeune, est un révolté. Brillant élève, indépendant, il refuse de passer son baccalauréat mais envoie ses poèmes aux maîtres de l'époque. Il fait des fugues, se fait arrêter sans billet dans le train, couche en prison, revient chez lui entre deux gendarmes, s'échappe encore, revient encore, puis va à Paris au moment de la Commune[1]. Il a seize ans.

En 1871, il rencontre Verlaine, à qui il avait envoyé quelques poèmes. Verlaine le fait inviter au dîner des parnassiens, où se rencontrent régulièrement les poètes du moment. Il leur lit le *Bateau ivre*, qui les enthousiasme. Mais ces poètes officiels se lassent de Rimbaud, de son mépris pour les autres et de son insolence.

Après deux ans d'une relation orageuse avec Verlaine, en France, en Belgique et en Angleterre, Rimbaud rompt, rentre chez lui, écrit ses derniers poèmes, décide de les détruire, mais en confie quelques copies à des amis poètes. Puis, il disparaît de la scène.

Il se coupe complètement de la littérature. Il renie ses écrits dans les lettres à sa famille, envoyées de Grèce, de Turquie ou d'Éthiopie, au hasard de ses missions pour des firmes de négociants, ou de ses voyages de trafiquant d'armes.

Il meurt à 37 ans, dans un hôpital de Marseille, rapatrié d'Éthiopie avec la gangrène. Mais ce Rimbaud n'est plus le poète de ses seize ans.

1. Commune : révolte socialiste de la ville de Paris contre le gouvernement de la III[e] République, en 1870-1871.

PIERRE *de Ronsard*

Bibliothèque Nationale, Estampes, Paris

Né à la Poissonnière, près de Couture-sur-Loir, en 1524, mort à Saint-Cosme en 1585.

Pierre de Ronsard, second fils d'une famille noble, se destinait à la carrière des armes. Sourd, il doit abandonner. L'alternative traditionnelle, pour un cadet de famille, c'est de devenir prêtre. C'est en étudiant sous la direction de Jean Dorat, le grand humaniste, qu'il devient artisan de la langue française et se voit attribuer le titre de « prince des poètes ».

Il invite ses amis, du Bellay entre autres, à étudier avec lui sous Jean Dorat. Ensemble, ils créent un groupe qui réforme la langue et la poésie. Leur Pléiade devient bientôt un pôle d'attraction pour d'autres, dont l'École lyonnaise, avec Louise Labé. La Réforme progresse, mais Ronsard et son groupe restent du côté catholique, sans prendre part activement au conflit entre catholiques et réformés.

La Pléiade introduit de nouveaux genres venant de l'Antiquité romaine et de l'Italie des siècles précédents : le sonnet, l'ode lyrique, etc. Ronsard charge du Bellay d'écrire une défense de la langue française énonçant des règles encore valables aujourd'hui : c'est sa célèbre *Défense et illustration de la langue française* (1549). Il tire de nouveaux mots du latin, du grec ancien, de l'italien. Certains nous restent, même si beaucoup ont été oubliés.

Il écrit de magnifiques poèmes d'amour, mais on ne sait pas s'ils sont sincères. Peut-être fait-il de beaux vers pour plaire aux gens de la cour du roi. Sa surdité et sa timidité l'empêchent de conquérir les belles qu'il célèbre. Ses odes lui valent la faveur du roi Henri II qui en fait son poète officiel. Il perd la faveur de Charles IX, malgré les hymnes et les autres poèmes épiques qu'il écrit en faveur du camp catholique.

À 54 ans, il se retire dans son prieuré de Saint-Cosme, près de Vendôme, où il écrit encore, notamment ses célèbres *Sonnets pour Hélène*, probablement plus sincères que ses odes de jeunesse.

Bibliothèque Royale de Belgique

Rutebeuf

Né en 1230 environ, probablement à Paris, mort dans un endroit inconnu, vers 1285.

Rutebeuf est, durant la seconde moitié du XIII[e] siècle, un des poètes en conflit avec la société dans laquelle il vit, tout comme Villon 150 ans plus tard, comme Baudelaire, Verlaine ou Rimbaud, six siècles après lui.

Son langage, ses techniques et les formes de ses poèmes appartiennent à son époque. L'esprit dans lequel il écrit des rimes est un esprit de révolte contre les abus des puissants de son temps : barons, prêtres, moines et autres privilégiés. Il attire l'attention sur la misère des pauvres, sur la rigueur de l'hiver, sur la faim des mal nourris. Il émeut avec ses fabliaux et ses poèmes en vers libres. Ses poèmes sont très divers dans la forme et dans le contenu.

On n'a que 56 poèmes de Rutebeuf. Il a été oublié entre son époque et 1839, moment où un universitaire l'a redécouvert. On ne sait pas qui il était : protégé de nobles barons, gueux dans les rues de Paris ou prêtre important écrivant sous un pseudonyme ? On ne sait même pas avec certitude où et quand il est né, ni où et quand il est mort.

Certains pensent, en se basant sur ses poèmes tristes et émouvants, que Rutebeuf vivait comme les clochards qu'il décrivait, mais il est fort probable que ce n'était pas le cas. Il était instruit et maîtrisait bien la langue dans ses vers. Il devait donc être clerc, familier avec le latin autant qu'avec le français, et probablement chargé d'une fonction dans l'Église. On peut déduire de ses poèmes qu'il était de foi chrétienne et qu'il croyait au bien-fondé des croisades.

On ne connaît même pas son nom. Rutebeuf est un surnom qu'il se donne à lui-même dans ses poèmes. Il mêle les genres, écrit des poèmes populaires dans un style familier et d'autres beaucoup plus recherchés et complexes. Il demeure mystérieux ; c'est un beau mystère !

MARC-ANTOINE *de Saint-Amant*

© Cairn Dagli Orti/CORBIS/MAGMA

Né à Rouen en 1594, mort en 1661.

Marc-Antoine de Saint-Amant, qui est considéré comme un exemple du courant baroque, écrit pour un public de bourgeois et de nobles. Il vient d'une famille de marins et de commerçants protestants de Rouen. Durant son adolescence, il étudie plusieurs langues, les sciences, la philosophie et les beaux-arts. Tour à tour marin, soldat et diplomate, il prend part brièvement au « commerce triangulaire » entre Rouen, l'Afrique et les Antilles. Très jeune, il vient à Paris, fréquente les beaux esprits, et décide d'écrire.

Au début, il écrit pour plaire au public et pour amuser. Il combine une grande fantaisie, un bon sens de l'humour, le bon goût, un don pour faire de beaux vers simples et musicaux, et en même temps, une solide culture et de riches souvenirs de voyages outre-mer. Il écrit dans bien des genres et bien des styles : le poème épique, les pièces comiques, le poème d'amour, etc. Il plaît, et il participe à la vie mondaine des salons littéraires. Il se joint au camp des modernes dans la célèbre « querelle des anciens et des modernes ».

Mais il est autre chose aussi, de bien plus sérieux. Avec d'autres penseurs et écrivains de cette époque, il participe à la naissance d'un courant de libre pensée, que l'on appelle le courant libertin. Ce courant d'indépendance d'esprit et de contestation sera important dans la pensée française jusqu'à la fin du XVIII^e^ siècle, car il s'oppose à la vision classique officielle.

Élu à l'Académie française, fondée par Richelieu en 1634, il continue à avoir du succès pendant une vingtaine d'années encore. Mais, quand Louis XIV, vers 1650, se donne l'autorité sur la parole, l'écriture et la pensée, des défenseurs du classicisme s'attaquent à Saint-Amant, décrivent sa liberté comme de l'immoralité et du mauvais goût et détruisent sa réputation.

Il meurt oublié et presque dans la misère. Il faut attendre le XIX^e^ siècle et un regain d'intérêt pour la littérature baroque pour qu'on se rende compte de la valeur de Saint-Amant, comme poète et comme penseur.

Droits réservés

ANTOINE *de Saint-Exupéry*

Né à Lyon le 29 juin 1900, mort en mission aérienne au-dessus de la Corse ou de la Provence en 1944.

Pilote professionnel, écrivain et homme d'action, Saint-Exupéry a vécu à peu près toutes les aventures qu'il raconte dans ses livres. Profondément sensible, il célèbre le sens de la responsabilité, le respect de la nature et la solidarité entre les êtres humains. Il raconte avec une grande poésie les débuts de l'aviation, avec toutes ses difficultés, ses échecs et ses réussites.

Saint-Exupéry fait son baptême de l'air à douze ans, à l'insu de sa mère. Il est enthousiasmé. Après son service militaire dans l'aviation, il devient pilote de courrier. Commençant sa carrière dans les lignes Toulouse-Casablanca-Dakar, il devient chef d'escale au bord du Sahara. C'est ici qu'il écrit son premier roman, *Courrier Sud* (1929) dans lequel il raconte la vie et les défis des pilotes qui survolent le Sahara.

Devenu directeur de la filiale Aeropostal Argentina, il ouvre des lignes en Amérique du Sud – et écrit *Vol de Nuit*. Dans ce roman, il décrit avec émotion et réalisme les dangers pour les pilotes, l'amour du métier et les tensions familiales. Il parle aussi de la lourde responsabilité du personnel au sol.

En 1934, Air France l'engage pour faire des tournées et des conférences de promotion. Frustré de ne plus piloter d'avions, il se lance alors dans les rallyes, fait celui de Paris-Saigon et fait un atterrissage de fortune dans le désert en Libye. En 1938, il tente un vol New York-Terre de Feu, atterrit tant bien que mal au Guatemala – et écrit *Terre des Hommes*.

De plus en plus reconnu dans le monde de la littérature, il a maintenant à son actif plusieurs prix prestigieux en France et aux États-Unis. Il fait aussi des reportages sur la guerre civile espagnole et sur la montée du nazisme en Allemagne. Au début de la Seconde Guerre mondiale, il écrit *Le Petit Prince*. En 1940, démobilisé, il part pour les États-Unis, où il publie *Pilote de guerre*.

Envoyé en Afrique du Nord, il entreprend sa dernière mission, dont il ne reviendra pas : son avion disparaît en 1944. Son dernier livre, *Citadelle*, laissé inachevé et publié en 1948, voulait être une somme de la philosophie de Saint-Exupéry. Il n'est malheureusement pas « construit » et ne comporte que des notes et des esquisses.

(AURORE DUPIN) *George Sand*

Née à Paris en 1804, morte à Nohant, lieu de son enfance, en 1876.

Bibliothèque de l'Institut de France, collection Lovenjoul

Née Aurore Dupin, George Sand est une femme qui arrive à vivre librement et avec succès, au cours de la première moitié du XIX[e] siècle. Orpheline de père, elle est élevée par sa grand-mère. Son enfance, au château de Nohant, est heureuse mais stricte. On la marie à 18 ans à un baron dont on entend très peu parler. Elle le quitte et monte à Paris où elle gagne sa vie en écrivant. Elle cosigne J. Sand un roman écrit en collaboration avec Jules Sandeau, romancier oublié, avec qui elle vit alors. Le J. devient G. puis George, et elle conserve Sand.

Elle fréquente les cercles romantiques et écrit, seule et avec succès, un roman : *Indiana*. Elle publie ensuite plusieurs romans-feuilletons dans lesquels elle exprime ses opinions et décrit son émancipation. Ils paraissent ensuite sous forme de livres et elle les transpose au théâtre. Elle écrit aussi des nouvelles et des critiques littéraires. Populaire dans le milieu littéraire et parmi les lecteurs, elle n'a pas de problèmes matériels.

Elle vit librement. Après avoir vécu deux ans avec le poète Alfred de Musset, elle le quitte lors d'un voyage en Italie. En 1836, elle rencontre le célèbre compositeur Frédéric Chopin, romantique comme elle. Ils vivent neuf ans ensemble. Le divorce d'avec son mari lui laisse le château de sa grand-mère et la garde de ses enfants. Sa liberté de mœurs fait un peu scandale, mais sans plus.

Peu après 1840, son romantisme tourne au socialisme. Choquée de voir la misère des gens du peuple, elle prend parti pour les paysans, les compagnons de jeux de son enfance, et pour les ouvriers. Proche de ceux qui mènent à bien la révolution de 1848, elle lutte pour que tout le monde puisse voter dans la II[e] République. Ce rêve ne se réalise pas.

Elle se retire alors et mène une vie fort sage de « bonne dame de Nohant ». Elle écrit encore des romans, des pamphlets, son autobiographie. Elle change de ton et de style et décrit magnifiquement la vie de ceux qu'elle a voulu aider, les paysans et les pauvres gens.

Droits réservés

JEAN-PAUL *Sartre*

Né en 1905 à Paris, mort à Paris en 1980.

Philosophe, journaliste politique, dramaturge, romancier, Sartre est sans aucun doute la figure de proue de l'existentialisme en France. Ses compagnons dans ce courant disparate sont peu nombreux : Albert Camus, Boris Vian, Simone de Beauvoir et très peu d'autres.

Non-croyant issu d'un milieu catholique, socialiste souvent rebelle aux structures socialistes, Sartre est un paradoxe constant. Il nie la religion, l'idéalisme et la liberté humaine, mais lutte pour la justice sociale. Champion du doute, il propose des solutions aux problèmes humains.

Le jeune Sartre est un élève doué qui fréquente des écoles prestigieuses, dont l'École normale supérieure. Il a tout pour demeurer conformiste. Pourtant, il diverge. Devenu professeur, il se lance dans l'écriture. Dès 1929, il commence une longue vie commune avec Simone de Beauvoir, autre étudiante brillante de l'École normale supérieure.

Dans les années qui précèdent la Deuxième Guerre mondiale, il écrit des essais philosophiques et deux de ses livres les plus connus, *La Nausée* et *Le Mur*. Mobilisé en 1939, prisonnier des Allemands en 1940, évadé en 1941, il participe ensuite à la Résistance contre l'occupation. Il continue à publier selon sa philosophie. Mentionnons sa célèbre pièce de théâtre *Huis clos* (1944).

Après la guerre, il cesse d'enseigner et crée la revue *Les Temps modernes*, porte-parole de la gauche intellectuelle. Il s'engage dans des mouvements contre le colonialisme et pour la paix en Indochine, en Algérie et au Vietnam. Il publie de nombreux romans, pièces de théâtre et essais philosophiques. Il fonde le périodique *Le Nouvel Observateur* et crée l'agence de presse Libération.

Toujours rebelle, toujours entouré de controverse, Sartre est mis à l'index par le Pape. Il rompt avec Albert Camus. Il cesse toute relation avec le parti communiste après l'intrusion soviétique en Hongrie en 1956. Il refuse le prix Nobel de littérature. Il soutient les étudiants en grève en 1968.

Cet intellectuel passionné, à l'énergie inépuisable, a eu une influence extraordinaire sur la vie intellectuelle en France au XX^e^ siècle.

LÉOPOLD SÉDAR *Senghor*

Site Internet de la Commune de Verson (Basse-Normandie)

Né en 1906 à Joal, au Sénégal, mort à Vernon, en France, en 2001.

Né dans une famille bourgeoise sénégalaise, Léopold Sédar Senghor oscillera toute sa vie entre ses nationalités sénégalaise et française. Étudiant brillant, boursier du gouvernement français, il devient professeur agrégé en France.

Mobilisé dans l'armée française en 1939, il est fait prisonnier et passe deux ans dans des camps en Allemagne. Libéré, il rejoint la Résistance.

À la fin de la guerre, il est en même temps homme de lettres de talent et activiste politique. Il publie des recueils de poésie comme *Chants d'ombre*, où il exprime la nostalgie de son pays natal.

Parallèlement à une carrière qui le voit député socialiste du Sénégal au parlement français jusqu'à l'indépendance de son pays, puis président du Sénégal indépendant, il crée une œuvre poétique de très haute qualité. Sur son initiative, on tient à Dakar en 1966 le premier Festival Mondial des Arts Nègres.

Dans plusieurs ouvrages écrits surtout dans les années 1970 *(Lettres d'hivernage, Élégies majeures, Liberté)*, il expose ses idées sur la négritude. Il publie aussi, en collaboration avec d'autres écrivains, plusieurs livres sur la culture africaine.

Vers la fin de sa vie, il abandonne la politique, se retire en France, patrie de sa seconde épouse, et se consacre à la littérature.

L'œuvre de Léopold Sédar Senghor a fortement marqué la littérature française et africaine. Ce brillant écrivain et homme d'État obtient de nombreux prix littéraires. Il est élu à l'Académie française.

C.I.R.V.I., Paris

(Henri Beyle) *Stendhal*

Né à Grenoble en 1783, mort à Paris en 1842.

Derrière le nom de Stendhal se cache Henri Beyle, né six ans avant la Révolution française. Enfant, il est déchiré entre l'amour pour sa mère, morte quand il a sept ans, et la haine pour son père, homme extrêmement sévère. Il reste proche de son grand-père Gagnon, qui lui fait connaître et apprécier les philosophes.

Après ses études, il s'engage dans les armées de Bonaparte qui vivent leurs moments de gloire initiale. Il devient farouchement bonapartiste et le reste même après la chute de Napoléon. À son retour, il fréquente les salons littéraires à Paris. Il participe ensuite aux campagnes militaires en Allemagne et en Russie et tombe en disgrâce à la chute de l'Empereur. Il obtient des postes de consul dans diverses villes d'Italie. Il est presque amoureux de ce pays, et y reste plusieurs années.

Il écrit d'abord des récits de voyage, dans lesquels il met l'accent sur les gens qu'il rencontre bien plus que sur les endroits qu'il visite. Il écrit aussi des essais sur la musique, sur sa philosophie et commence une autobiographie.

Il est assez centré sur lui-même, fier et ombrageux. Dans ses carnets, il parle de sa philosophie, de l'image qu'il se fait de lui-même, de ses amours, de ses impressions de voyage. Il parle aussi de son aversion pour la pensée conventionnelle et les envolées romantiques. Il emploie dans tous ses écrits une technique d'écriture qu'on retrouve dans ses romans. Cette technique est centrée sur une description ou élaborée à partir d'un contexte réel à une époque et dans un lieu précis.

Il publie son premier roman en 1827. Il a 44 ans. Viennent ensuite ses deux chefs-d'œuvre, *Le Rouge et le Noir* et *La Chartreuse de Parme*. Ces livres extraordinaires ont servi de modèle à bien des écrivains. On dit que Stendhal est le père du roman réaliste moderne, titre qu'il partage d'ailleurs avec son ami Honoré de Balzac.

CHRÉTIEN *de Troyes*

Né et mort à des dates incertaines au XII^e siècle, probablement à Troyes, en Champagne.

© Gianni Dagli Orti/CORBIS/MAGMA

Chrétien de Troyes écrit dans un style épique, pour des lecteurs nobles. Il est tentant de faire le lien entre son œuvre et les chansons de geste dont *La Chanson de Roland* est l'exemple le mieux connu. En réalité, son œuvre est très différente. Avec Chrétien de Troyes, on entre dans un monde différent. Premièrement, l'histoire est lue ou déclamée d'après un texte écrit. Deuxièmement, il y a une intrigue. Les personnages sont ceux du folklore irlandais ou gallois, et surtout de la légende du roi Arthur. Ils ont des problèmes personnels, s'opposent les uns aux autres dans des intrigues dans lesquelles ils révèlent leurs forces et leurs faiblesses, leurs amours et leurs peines. Ils les résolvent parfois et la morale ne triomphe pas toujours. Chrétien de Troyes est donc, d'une certaine manière, l'inventeur de ce que nous appelons le roman[1].

On ne sait pas trop qui était réellement Chrétien de Troyes. On sait seulement qu'il fréquentait la cour des grands nobles et que ces derniers le protégeaient et lui donnaient les moyens de vivre. On sait que c'était un homme très cultivé et qu'il maîtrisait le latin aussi bien que la langue populaire.

Dans les introductions de ses romans, Chrétien de Troyes explique très bien ses techniques de composition et la logique d'organisation de ses romans, qui forment un tout. C'est un véritable écrivain. Son humour, sa manière de se distancer du sujet et sa poésie sont inégalés. Il a créé un genre et un style.

Il est l'un des premiers à introduire les chevaliers de la Table Ronde dans la littérature en français, en particulier Lancelot, Perceval, l'enchanteur Merlin et le Graal, vase sacré. Les œuvres qu'il n'a pas pu finir ont été reprises et terminées par d'autres, ses élèves probablement.

1 À l'époque, le mot « roman » désigne la langue parlée par les gens, par opposition au latin d'église, employé dans presque tout ce qu'on écrivait alors. Chrétien de Troyes écrit en langue romane, en « roman », et le terme s'applique très vite à la forme qu'il introduit alors, plus qu'à la langue qu'il emploie.

Eugène Carrière, Portrait du Poète Paul Verlaine, 1890, Musée d'Orsay, Paris
Photo: © Erich Lessing/Art Resource, NY

PAUL *Verlaine*

Né dans les Ardennes en 1844, mort à Paris en 1896.

Paul Verlaine, irresponsable, faible, est un des plus grands poètes français. Comment un enfant choyé par ses parents, instruit, bachelier, puis fonctionnaire municipal à Paris, est-il devenu ce poète déséquilibré mais génial ?

Son désarroi commence avec une peine d'amour, puis survient la mort de son père. Son travail l'ennuie. Il traîne dans des cafés avec des écrivains en vogue. Il boit.

Mais cela ne l'empêche pas d'écrire. Ses *Poèmes saturniens*, encore conventionnels, révèlent sa sensualité et son sens de la musicalité. Dans *Fêtes galantes* et *La Bonne Chanson*, il s'éloigne nettement de la versification classique. Ses vers deviennent irréguliers, ses rimes se libèrent et il met dans ses poèmes une musique inattendue et un sens symbolique. Sa réputation grandit. Il continue à boire et à se laisser aller.

Pourtant, il semble s'assagir, se marie, a un enfant. Après la guerre de 1870, resté avec la Commune[1], il perd son emploi. Il redevient instable, boit, brutalise sa femme. Survient Rimbaud, qui lui avait envoyé quelques poèmes. Leurs rêves convergent. Ils partent vivre ensemble une vie agitée, avec des disputes, des ruptures, des réconciliations, des tentative de meurtre et deux ans de prison. Verlaine publie alors un chef-d'œuvre, *Ariettes oubliées*. Rimbaud le quitte. Verlaine essaie sans succès de se réconcilier avec sa femme. Alors commence une vie d'errance, de postes temporaires d'enseignant en France et en Angleterre, de nouvelles liaisons, avec boisson, drogue, violence envers sa mère et encore la prison.

Pendant ce temps, il écrit et publie de très beaux poèmes, au hasard de sa vie de désordre. Mais le scandale est là. On se détourne de lui.

Soudain, on le redécouvre. Il devient célèbre, est couronné « prince des poètes »[2]. L'État décide de lui verser une pension. Mais c'est déjà trop tard. Verlaine meurt dans la misère.

1 Commune de Paris : révolte socialiste de la ville de Paris contre le gouvernement de la IIIe République, en 1870-1871

2 Le second « prince » après Ronsard, trois siècles plus tôt

BORIS *Vian*

Droits réservés

Né à Ville d'Avray, près de Paris, en 1920, mort à Paris en 1959.

Boris Vian, non conformiste et surréaliste, est à la fois ingénieur, trompettiste de jazz, chansonnier, poète et incapable d'accepter la bêtise. Il meurt jeune, usé, ayant « brûlé la chandelle par les deux bouts ». Cela lui est égal : il a fait sa marque.

Cadet d'une famille nombreuse où règnent la joie et le non-conformisme, il voit le confort familial s'effondrer, lors de la crise économique de 1929. Il a neuf ans. Malgré une santé fragile, il continue ses études jusqu'à l'École Centrale des Arts et Manufactures. Scientifique, il est à l'aise en littérature, en latin, en grec ancien et en anglais et il se passionne pour le jazz. En 1939, il organise avec ses frères des soirées très populaires où il est le boute-en-train. Sa santé faible lui évite la guerre et il devient ingénieur en 1942.

Il anime un club surréaliste et commence à écrire des poèmes en 1941 : *Les Cent Sonnets* (commencé en 1939, terminé en 1944, édité en 1987), *Troubles dans les Andains* (publié seulement en 1966). Il se lance dans la chanson et se joint à un orchestre de jazz à Saint-Germain-des-Prés. Il crée une chorale, anime deux cabarets de jazz du quartier et écrit dans la revue *Jazz Hot* jusqu'en 1956.

Dès lors, son rythme de vie s'accélère. Il prend la direction d'une autre revue, *Jazz News*. Entre 1945 et 1948, il publie des romans très choquants qui ont beaucoup de succès. Il rencontre Sartre et Simone de Beauvoir. Il traduit des romans américains, écrit des chansons, monte des pièces de théâtre.

Il se lance dans la science-fiction, se joint au « Collège de Pataphysique », où l'on traite de problèmes virtuels à solutions imaginaires. Il y rencontre Queneau, Ionesco et Prévert. Après 1954, il devient chansonnier. Son « Déserteur » fait scandale. Il écrit des livrets d'opéra, fait du cinéma, traduit des pièces de théâtre, se joint à des maisons d'édition de disques et écrit de plus en plus de chansons. Épuisé, il meurt d'une crise cardiaque en 1959, lors d'une visite sur le plateau de cinéma où on met en scène son roman *J'irai cracher sur vos tombes*.

Bibliothèque Nationale, Paris

FRANÇOIS *Villon*

Né en 1431 environ, mort à une date inconnue, sans doute peu après 1463.

François Villon, est le premier des grands poètes lyriques. On sait peu de choses sur lui. Très jeune, il perd son père. Sa mère le confie à Guillaume de Villon qui lui donne son nom et le fait instruire. Étudiant bagarreur et révolté, il obtient néanmoins le diplôme de Maître ès Arts.

Après la guerre de Cent Ans et la Peste Noire, la moralité publique se dégrade : il faut survivre, peu importe comment. François Villon se joint à une bande de brigands. À 24 ans, il est condamné pour meurtre, puis pardonné. Il publie des poèmes, dans lesquels il se moque des notables de Paris.

En 1456, Villon et quatre complices cambriolent le Collège de Navarre. Un peu plus tard, Charles d'Orléans tire Villon de prison et l'accueille à sa cour. Toutefois, le jeune poète persiste dans son manque de respect et doit partir. Emprisonné de nouveau, il demande grâce à l'évêque et au duc d'Orléans en leur offrant un poème. Il est ensuite libéré par Louis XI et retrouve l'estime de ton entourage.

De retour à Paris, il semble vouloir se réintégrer sagement à la société. C'est un échec, comme en témoignent ses poèmes. Le « pauvre Villon », dans son poème « Le testament », ridiculise les gens respectables. Emprisonné de nouveau, il est en fin de compte condamné à restituer sa part du butin.

À 31 ans, à la suite d'une bagarre violente, Villon est condamné à mort. Il compose la *Ballade des pendus* et le *Quatrain*, pièces fatalistes d'un humour noir. Il écrit alors ses derniers textes en guise d'appel. Son appel est accepté, mais il est condamné à dix ans d'exil. Puis, on perd sa trace. On croit qu'il n'a pas survécu longtemps après son départ de Paris en plein hiver.

À l'époque des « rhétoriqueurs », Villon crée une poésie personnelle et sincère. Le charme de son œuvre vient de sa simplicité, de sa précision, de sa vivacité et de ses descriptions d'une existence mouvementée. Il ne cache rien de ce qui fait de lui un « mauvais garçon ». Quand il parle de la mort, les images qu'il évoque ne sont pas simplement des images poétiques : on entend la voix d'un condamné qui attend la mort. Ses poèmes sont toujours émouvants, même cinq siècles plus tard.

(FRANÇOIS-MARIE AROUET) *Voltaire*

Portrait de Voltaire à 41 ans

Né à Paris en 1694, mort à Paris en 1778.

Voltaire s'intéresse à une multitude de sujets. Ses idées sont encore d'actualité, plus de deux siècles après sa mort. Il écrit des tragédies, de grandes épopées en vers, des comédies légères qui sont facilement oubliées, des traités historiques, des pamphlets, des discours, des poésies et des contes philosophiques qu'il pensait peut-être sans importance, mais qui restent vivants pour nous.

Enfin, c'est un homme d'affaires avisé. Il est écouté par certains rois, hors de France, bien sûr, et par l'impératrice de Russie. Beau parleur, brillant et querelleur, il est reçu dans les salons, mais s'y crée des difficultés qui l'amènent en prison. En France, il est apprécié par les anticléricaux et les républicains et détesté par les autres. Il est emprisonné deux fois, ce qui est vexant pour son orgueil, exilé plus d'une fois et revient toujours, pour continuer sa lutte pour la justice, l'égalité et la dignité humaine.

À 25 ans, il est célèbre, mais doit s'exiler en Angleterre. Il y découvre la philosophie de John Locke, qui correspond à sa vision du monde, et fait aussi la connaissance de Hume et d'autres. Il en revient plein d'idées et devient à la fois un philosophe d'avant-garde apprécié, défenseur des opprimés, et un dramaturge qui fournit la majeure partie de ce qui se joue à la Comédie-Française.

Ce que le public connaît le mieux de Voltaire, c'est probablement *Candide* et le *Traité sur la tolérance*. Son « Poème sur le désastre de Lisbonne », inspiré par le tremblement de terre de 1756, est également célèbre.

Mais Voltaire est avant tout un homme d'action, luttant pour la liberté, la tolérance et le respect de l'être humain. N'oublions pas les risques qu'il a courus pour sauver Jean Calas d'une exécution injustifiable et toute l'influence qu'il a eue sur la façon de penser des gens de son époque, influence qui a continué des siècles après sa mort.

Droits réservés

MARGUERITE *Yourcenar*

Née en 1903 à Bruxelles, morte à Mount Desert Island, aux États-Unis, en 1987.

Marguerite Yourcenar est une femme libre et surprenante, tant au plan de sa vie que de sa contribution à la littérature. Orpheline de mère, elle est élevée dans une grande liberté par son père, Michel de Crayencour. (Ils choisissent ensemble son pseudonyme Yourcenar, presque un anagramme de Crayencour.) Pour lui permettre de se réaliser, il lui donne personnellement, à la maison, une éducation classique et lui enseigne la logique. Il finance ses premières publications lorsqu'elle a seize ans. Puis, il tombe malade. Elle se lance alors dans une vie libre et altruiste.

Poète au fond d'elle-même, curieuse de la vie, elle est fascinée par l'histoire et cherche à se découvrir elle-même par des recherches méticuleuses sur le passé de sa famille et sur la vie de personnages historiques ou mythologiques. Ambivalente dans ses relations avec les gens, elle s'interroge pour mieux comprendre le monde, se comprendre elle-même et s'accepter.

Son père meurt en 1929. Elle mène alors une vie d'errance, d'amour et de souffrances dans une Europe inconsciente de l'imminence de la Seconde Guerre mondiale. Voyageant partout, observatrice, elle voit la menace que posent le fascisme et le nazisme. Elle publie beaucoup à cette époque, des romans, des nouvelles et des poèmes en prose, inspirés de sa vie et de ses observations.

À Londres, en 1938, elle rencontre une enseignante américaine qui devient sa compagne et l'invite aux États-Unis où elle restera jusqu'à sa mort. Parmi les œuvres de cette période de sa vie, citons l'histoire de sa famille, en trois parties : *Souvenirs pieux*, *Archives du Nord* et *La Couronne et la Lyre*.

Marguerite Yourcenar reçoit de nombreux prix et entre à l'Académie royale de Belgique. En 1980, elle est élue membre de l'Académie française, première femme parmi les 40 « immortels ».

ÉMILE *Zola*

Photographie de Félix Nadar, 1888

Né à Paris en 1840, mort à Médan, près de Paris, en 1902.

Émile Zola, comme Victor Hugo, met son génie au service de la liberté, de la justice sociale et de la démocratie. Issu d'une situation sociale difficile, c'est par son engagement et son travail qu'il devient un grand écrivain.

Après une première enfance aisée, il a sept ans quand meurt son père, un ingénieur italien immigré. Sa vie devient difficile. Il reste à l'école jusqu'à la fin de ses études secondaires, mais échoue au baccalauréat. Sans emploi, il vit deux ans dans la misère. À 22 ans, il trouve un emploi chez Hachette, grande maison d'édition, qu'il doit quitter car ses articles choquent ses employeurs. Il continue à écrire pour la presse et publie des feuilletons qui scandalisent, car il ne cache pas son antipathie pour Napoléon III. Ces écrits sont ensuite publiés sous forme de livres *(L'Assommoir* et *Nana)* et connaissent un grand succès.

Zola défend la cause des opprimés. Dans ses livres, il les laisse parler leur langue à eux. Il combine engagement social et politique, réalisme et naturalisme, mais ne se reconnaît dans aucune école ou courant littéraire. Formé dans le monde de la presse, il sait faire passer son message. Son chef-d'œuvre est *Les Rougon-Macquart*, l'histoire d'une famille sous le second empire, en plusieurs volumes. Certains de ces volumes sont populaires encore aujourd'hui : *Germinal*, *Nana*, *La Bête humaine*, par exemple, seront adaptés au cinéma à plusieurs reprises.

En 1898, ayant pris parti pour le Capitaine Dreyfus[1], injustement accusé d'espionnage en 1894, Zola écrit sa célèbre lettre, « J'accuse », au Président de la République. Condamné pour diffamation, il part pour Londres, où il reste un an. Sa condamnation est annulée. Il revient alors et continue la lutte.

Il meurt asphyxié durant son sommeil en 1902. Aurait-il été assassiné par des anti-dreyfusards ? Nous ne le saurons jamais.

1 Le Capitaine Dreyfus, brillant officier juif, est injustement condamné pour trahison et envoyé au bagne. Une partie du public, dont Zola, est scandalisée et prouve l'innocence de Dreyfus. Le gouvernement, soutenu par une autre section du public, conservatrice et antisémite, refuse longtemps de reconnaître ces conclusions. De graves disputes à ce sujet secouent la France et mènent à des changements fondamentaux, comme la séparation de l'Église et de l'État.